

Yves Navarre

L'Espérance de beaux Voyages

hiver/printemps

Le Printemps¹

¹ Cette saison constitue, avec la saison *Hiver*, le second tome de L'Espérance de beaux Voyages, paru chez Flammarion pour la première fois en 1985. Le premier tome a été publié en 1984. Il contient les saisons été/automne. Voir <http://www.yvesnavarre.ch/htm/Esperance.htm> .

Mardi 20. Cher Paul, ami rare qui ne me donne jamais de ses nouvelles. J'ai nettoyé le hangar. J'ai enduit les murs de plâtre et j'ai peint en blanc. Cela m'a pris un an. J'ai travaillé seul. J'ai un projet. Je veux faire une fresque. Mais je ne me la figure pas. C'est un peu comme le texte intérieur qu'on ne prononce pas mais auquel on pense. Il m'a fallu un certain temps de vie pour concevoir que seule cette maison racontait mon histoire. Il y a mon travail de fonctionnaire, neutre, passionnant puisqu'il me rapporte de quoi vivre et qu'il me permet de rester en rapports avec la société, et ma maison qui ne souffre même plus du départ d'Isabelle et ne songe même pas à son remplacement. Dans la maison, du fait même de la grange, il y a désormais l'espoir d'accomplir une oeuvre graphique qui n'aura d'autre destination qu'elle-même, ici. Fini le temps des petites toiles. J'ai fait une belle flambée dans le pré, tous les tableaux et dessins de mon atelier. J'ai simplement gardé mon matériel. Les pinceaux. Les couteaux. Les godets. Les palettes. La grange est prête. Et je ne me figure rien. C'est le suspens de la vie. Le suspens des voyages. Le suspens des rencontres. Quand tout va mal, c'est chez soi qu'il faut faire la révolution. C'est chez soi qu'il faut remettre de l'ordre. C'est en soi qu'il faut peindre en blanc. Je suis le hangar. Et il se peut que je ne réalise jamais cette fresque. Mais il fallait que je me trouve net devant l'hypothèse de son exploit. Tu as toujours fait semblant de considérer mon travail, Paul, et tu ne l'as jamais aimé vraiment. Isabelle, elle, guettait tes regards quand tu nous rendais visite. Elle croyait à mon oeuvre plus que nous deux. Elle aurait tant voulu que tu me fasses connaître. Elle m'a quitté inconnu. Et c'est très bien ainsi. Aujourd'hui, avec mon hangar, je me sens prêt. L'artiste peut commencer. C'est bien dangereux. Le hangar restera blanc. Je te salue et je t'estime. Je doute maintenant de l'art tel que tu l'aimes et le défends. Au hasard de nous revoir. Luciano B.

Mercredi 21 mars. Cher Renaud. J'ai rêvé que j'étais au volant d'une voiture. Que je quittais la ville. Qu'après les banlieues c'était nuit noire. Qu'il fallait rouler avec les phares. Que je ne croisais aucune autre voiture. Que la route n'était pas balisée. Que Je roulais de plus en plus lentement par peur de quitter la route. Que je savais que tu m'attendais et que je ne devais surtout pas arriver en retard. Que c'était l'inauguration de nous. Que j'allais te revoir, malgré tout. Que nous pourrions parler, enfin. Que la route était longue et que je devais faire attention. Qu'il n'y aurait pas de carrefour, pas de stop, qu'une route. J'ai rêvé que la voiture tombait en panne. Que j'avais en roue libre. Qu'il y avait une carrière, de grands blocs de pierre. et une forme sous un voile gris. A la lumière des phares Je tirais sur le voile. Il n'y avait qu'une pierre comme une autre que rien n'avait sculptée. Un bloc. Nous. Les phares se sont éteints. Je me suis retrouvé dans la nuit noire, seul, où donc, et tout plein de toi puisque tu m'avais donné rendez-vous. Je t'appelais. Je me suis réveillé. Fin du rêve. A vendredi comme convenu. Elie.

Jeudi 22. Chère Clo. Je voudrais, pour nous, des décors somptueux, et arbitraires, un texte délétère, une illusion partagée, une distribution incertaine. Nous aurions le don de l'exaltation: ce serait l'invasion, des herbes. Et le triomphe de notre identité dans la nature. Où est la rive natale? La beauté est en dehors des choses belles. Je voudrais, pour nous, tant de faits inhabituels et jamais aucune certitude. J'aime quand tu es pensive et distraite. Ailleurs. J'aime quand tu songes en ma présence. Je. peux alors te tenir au plus près. Je ne supporte plus les gens qui disent ce qu'ils pensent et qui pensent ce qu'ils disent. Ils me font froid, ces héros de la franchise.

Plus rien n'échappe. J'aime ce qui nous sépare: J'aimerais presque ce qui nous éloigne Si je n'avais pas la passion d'obstinément mesurer en ta présence la distance qui nous séparera toujours l'un de l'autre, jusques et y compris au plus fort de nous deux, dans les bras l'un de l'autre, quand le sommeil nous emporte. Chaque nuit. Toi. Et moi. Deux barques n'en feront jamais une. Toi d'un côté moi de l'autre, et pourtant chacun assure le sauvetage du prochain, toi ma prochaine, moi ton prochain. Petit Pierre et petite Jeanne sont nos confluent. Rien n'enhardit plus en moi le père que de sentir qu'ils me cachent des histoires, leurs histoires, leurs rêves, leurs chagrins et même leurs joies puisque je leur fais peur, puisque je te fais peur, également, quand tu me dis « ne me regarde pas ainsi, fixement. Je me demande toujours si... » Tu ne finis jamais ta phrase. Et je prends à chaque fois l'air penaud et discret. Je m'efface. Je me rends compte que le secret de nous est d'avoir respecté le seuil. L'essentiel n'est vraiment pas important. L'essentiel que l'on croit devoir se dire pour en principe se connaître et s'unir n'est qu'un inextricable jeu de barrières. Et si parfois tu me sens lointain ou indifférent, sache que tu m'intimides et que tu m'intrigues. Je tiens à ces décors somptueux et arbitraires, à notre discours délébile, à l'illusion partagée, à notre distribution incertaine et à l'ordre apparent de notre vie. Pour le dixième anniversaire de notre mariage, je voulais t'offrir un bijou, un objet un vêtement, un voyage. J'ai beaucoup hésité. Je me suis même fait plaisir en hésitant. Je faisais des choix et j'imaginai tes rayonnements. Puis, incapable de décider, je me trouve au jour anniversaire, à mon bureau, à l'heure. du repas, en train d'écrire cette lettre que je te porterai ce soir et que tu iras lire dans notre chambre en me laissant surveiller le dîner des enfants. Je te remercie, chère Clo, pour tant d'heures, de jours et de saisons partagés. Je te remercie pour notre décence et l'insolent respect que nous nous portons. Je te propose un voyage du 13 au 23 juin. Sans les enfants. Nous les confierons soit à ta mère, soit à la mienne. J'ai prévenu le directeur du personnel. Je lui ai dit « je pars en voyage de noces ». Il m'a répondu « vous vous remariez? » J'ai dit, « oui » sans m'en rendre compte. Tu peux survivre. C'est à toi de choisir la destination. D'organiser. Tu ne me préviendras que sur le chemin de l'aéroport. A tout de suite. Nous avons dix ans. Julien.

Vendredi 23. Cher Stephen. Stop. Comme tu étais élégant hier, au restaurant. Un petit air de printemps. Tu portes bien la cravate. Qui s'occupe de tes chemises? Tu fais désormais attention à ton allure. Et tu as le bronzage qui dure. Te revoir après tant de mois m'a procuré un petit plaisir. Une gourmandise. te voici donc dans la trentaine. Avec une clientèle. je me suis toujours demandé comment les avocats gagnaient leur vie. Et j'ai l'impression que tu n'as plus la passion des causes perdues. Tu es désormais quelqu'un d'occupé. Et tu tombes en amour comme je suis tombé en amour, avec toi. Stop. sacré printemps qui redonne un sens à la rue., fait penser aux modes et aux bras nus, rend capital l'éphémère. Qui est cette Carole ? Tu ne la connais que depuis quinze jours. Tu ne me parles de tes amours fous que lorsqu'ils ont quinze jours. Mais le seizième et après, si vite, les déconvenues. L'oiseau que tu es découvre sa cage. Et dès que l'autre s'attache, tu fuis. Tu ne rêves que de présenter une fiancée à tes parents. Pour ce moment-là, tu sacrifierais toute ta vie, comme on dit. Tu oublies le plaisir qui a pu être le nôtre (je n'en serai jamais sûr, et pourtant quelques images de toi me reviennent parfois en mémoire) qui fut le tien avec tel ou tel, tant d'amis ou de garçons dont tu me disais à chaque fois « c'est lui » tout comme tu me dis de Carole « c'est elle ». Je n'ai pas de leçon à te donner. Comme d'habitude, hier, au restaurant, tu te taisais et je parlais. je n'aime que ce que j'invente. Stop. Je suis seul. Et je n'invente que si j'oublie. Stop.

Je suis seul, je le sais, je le sens et je le vis. Au printemps on peut en parler hardiment. Stop. Hier, au restaurant, tu te taisais et tu te plaisais. Qui s'occupe de tes chemises désormais ? Je suis touché. Je te t'écis. Tu deviens un grand. Et nous n'avons plus grand-chose à nous dire. pour nous, c'est l'équinoxe. La mer s'est retirée si loin. je rêve de vagues et d'embruns. faut-il que je te raconte toutes tes histoires depuis que nous avons vécu une histoire ? Au vif. Et à l'abordage. Je n'invente que si j'oublie tout ce que garde la mémoire, tout ce qui trie et s'efface, tout ce qui se dégage, s'érige, se distingue et se détruit, tout ce qui d'un souffle disparaît si l'on prend sa respiration pour parler et dire, oser, déranger l'autre dans l'idée qu'il ne veut surtout pas se faire d'elle ou de lui. Cela n'a plus beaucoup de sens. Parce que nous n'avons plus beaucoup d'importance. Parce que nous n'avons peut-être fait que nous imaginer ensemble quand nous fûmes ensemble. Etrange passé simple dont je connais mal l'emploi et qui vient s'insérer dans le cours de cette lettre. Exténué. Hors d'usage. Suspect. Pas si simple que ça. J'ai le coeur imparfait. J'ai peur de traverser les rues. Après t'avoir quitté, je suis rentré en frôlant les murs. J'aurais voulu pouvoir m'y faire les ongles. M'y cramponner. Partir à l'assaut des toits de la ville et me jeter dans le ciel. Stop. Mais je ne le ferais, si je pouvais le faire, ni pour toi ni pour moi, et sans aucune raison. Une illusion. Je redeviens toujours le piéton qui va porter une lettre. Stop. Jean-Luc.

Samedi 24. Chère Claire. En classant des livres dans ma bibliothèque, un petit carnet rouge est tombé par terre. Je l'ai ramassé, mis de côté, puis, ce soir, je l'ai feuilleté. C'est griffonné, pratiquement illisible. Un journal que j'ai tenu pendant quelques mois, il y aura bientôt trente ans, j'avais vingt ans. J'achevais mes études dans une ville de montagne. Je le recopie, ici, pour toi. Il ne s'agit pas d'un montage. C'est un petit carnet nerveux et inquiet. 23 décembre. *Le bilan de ce trimestre, lumière et justice. Je suis sorti de moi-même mais je n'ai pris encore aucun chemin. Je ne vois rien devant moi. Je dresse la carte de mon voyage mais il ne faut pas que j'attende qu'elle soit terminée pour partir. Elle ne sera même pas achevée le jour de ma mort, j'en suis sûr, il le faut, il ne faut pas s'arrêter. L'important, c'est d'aller, d'aller toujours.* 24 décembre. *Mes parents sont arrivés ce matin. Voilà de vieilles obsessions qui ont leur écho. J'ai cru lire dans le regard de mon père une trop grande inquiétude pour qu'elle ne soit pas sublimée. Ce rôle de père qu'il a accompli jusque dans l'acte de lire les lettres que je reçois. J'ai cru lire dans son regard qu'il veut me parler. Alors qu'il me parle! S'il attend que ce soit moi qui aille vers lui, il se trompe. Les seuls maux dont je souffre et dont il souffre peut-être aussi, nul ne peut les apaiser. L'apaisement viendra lorsque je serai juste.* 26 décembre. *Le peu de lumière rejaillie, dans ma vie, me comble mais ne me satisfait pas. Je ne me suis pas encore vraiment engagé vers l'autre. Je sais au moins quel chemin prendre, le montant, le sablonneux, le dur chemin.* 27 décembre. *Je suis faible mais la lumière au combat sera plus forte.* 28 décembre. *Que sais-tu de moi, toi qui me connais bien? Que sais-tu de ce que furent mes tentations, mes descentes? Que sais-tu de ce que je fis en donnant cours à mes désirs? Que sais-tu de mes débauches? Des images me poursuivent. Je serai seul et vide, seul et néant. Dans un grand élan.* 28 décembre. *Celui qui veut se sauver seul se perd. Celui qui veut ou qui ne peut que travailler seul se tue.* 30 décembre. *Je suis la proie des proies. Je suis la proie du sourire et du regard des autres.* 31 décembre. *Je ne peux pas souffrir la sécurité des miens.* 4 janvier. *Cette montre, à mon poignet, comme une menotte. Un éclair de l'orage du monde des hommes sans volonté m'a atteint. Je n'ose même pas être conscient de mon imperfection.* 7 février. *Voilà la plus grande des tentations: être son*

propre personnage. 19 février. Que l'amitié passionnée nous rend attentifs au moindre bruit comme s'il s'en fût déjà d'une preuve d'amour. 3 mars. On peut réaliser l'absence de notre pensée avec des mots. 5 mars. Je ne cesse de retarder la date du début de mon aventure. 9 avril. Déchirer une lettre c'est libérer le temps du poids du souvenir. C'est accepter la vie. Garder une lettre, c'est garder la mort, lente, habituelle. 13 avril. Je ne connais que les ennemis. 16 mai. Un jour j'écrirai un roman qui s'intitulera La Salle d'attente et qui racontera l'histoire d'un garçon que la vie empêche continuellement de s'engager. 13 novembre. Je ne fais rien pour changer. Je suis devenu conscient de mon inconscience. 21 novembre. Je ne saurai jamais qui je suis. 22 novembre. Ça ne sert à rien. 23 décembre. Un an. Adieu les mots. Voilà, chère Claire. C'était il y aura bientôt trente ans. Ça ne prouve rien. C'est tout ce que j'ai écrit de bien. C'est ce que j'ai écrit de mieux. Je n'ai pas changé. Je n'ai aimé en toi que l'ennemie. Je te devais bien le texte intégral de mon petit carnet rouge. Tombé de la bibliothèque. Et recopié. Pour toi. Pierre.

Dimanche 25. Cher Charles. Tu ne te souviendras peut-être pas de moi. Nous nous sommes rencontrés il y a environ un an. J'étais venue chez toi. C'était un dimanche, comme aujourd'hui. Tu achevais une thèse de chimie. Je m'appelle Monique. Tu m'avais donné ton adresse mais pas ton téléphone. Tu m'avais dit « au téléphone, on peut se mentir parce qu'on ne se regarde pas » et « tu peux m'écrire mais simplement si le plaisir revient ». Ces deux petites phrases, je les avais notées dans ma mémoire. Et, sans vraiment le décider, j'ai fait l'expérience d'un an, sans toi. Puis, aujourd'hui, j'ai classé les papiers de mon bureau. Je retrouve ton adresse. Je me souviens de ce que nous nous sommes dit. Des choses comme « c'est quoi, les gens heureux, tu en as vu, toi? » ou bien « le bonheur, je voudrais bien voir ça, plus d'un instant, sur le visage de quelqu'un ». Tout devient très précis, brusquement, notre rencontre, ton invitation à me rendre chez toi, l'amour tel que nous l'avons fait, chacun pour soi, rêvant de mieux. « Ce n'était pas le roman-photo », ça aussi tu l'as dit, après, et nous nous étions mis à parler, toi de ta thèse, moi de la crèche municipale où je travaille toujours, fort bien notée, mouchant et consolant les enfants des autres. Je viens de moins en moins souvent à Paris. Le cinéma du centre commercial voisin programme désormais des films en exclusivité et en version originale. Cela suffit. Je sors une fois, deux fois par semaine. Je ne suis pas très belle, mais je sais maintenant que, l'âge venant, je souffrirai moins de ses effets. Je me compose un vrai visage. Et, comme on dit, je me sens mieux dans ma peau. Les sentiments ordinaires ont le secret des éternités. Et les rencontres passagères durent parfois plus longtemps que le passage. Ce jour-là, je t'ai dit « j'ai l'impression de t'avoir tout dit » et tu m'as répondu « moi aussi ». Dommage. Nous n'aurions peut-être pas dû. Mais ce n'était qu'une impression. Et je retrouve ton adresse. Je t'écris et je te donne mon téléphone: 947.71.82. Si tu le peux, et si tu le veux, je voudrais te revoir chez moi, cette fois. Je ne le savais pas: je crois que tu m'as rendue heureuse pendant un an. On ne retrouve pas une adresse par hasard. A bientôt peut-être. Monique. P.S. C'est important les films en version originale. Les vraies voix de ceux qui parlent sont capitales. Je te propose de nous revoir, en V.O.

Lundi 26. Hello, mon petit matelot. Je suis allé jusqu'au bout de la digue. J'ai jeté des petites pierres dans la mer. Il y a eu un rayon de soleil. J'étais en bras de chemise. Je crois que je t'ai appelé. Tu ne reviens que dans un mois. Je glisserai ce petit mot dans le livre que j'ai acheté pour toi. Une surprise. J'ai acheté un tee-shirt aussi. Le même pour toi. Le même pour moi. Si tout se passe bien, nous le ferons, ce voyage,

fin juin, dans les Alpes. De refuge en refuge. Et nous irons dans les glaciers. Nous achèterons des piolets et des crampons. J'ai relu ta carte de Gênes, celle du Pirée et celle d'Alexandrie. Tu es en mer Rouge. Je suis ton voyage du bout du doigt. J'ai acheté un atlas. Qu'est-ce qu'il y a dans ton cargo? A quoi rêves-tu quand tu n'es pas aux machines? Mes parents me trouvent très distrait. C'est vrai, je ne réponds pas à leurs questions. Mon père m'a dit « et tu nous la présentes quand? » S'ils savaient. Ils t'ont vu, pourtant. Ils ne sauront jamais. Ils ne veulent pas savoir. Au bout de la digue, j'ai jeté des pierres dans la mer. Je voulais la combler la mer afin de pouvoir marcher jusqu'à toi. Il ne faut pas écrire des choses comme ça. Faut pas. Ça ne fait pas vrai. Et c'est vrai. C'est nous. J'ai ta petite chaîne autour du cou. A la banque, au guichet, je travaille en suçant la médaille comme je t'ai vu le faire souvent. Parfois, je vais dormir chez toi. Je monte le courrier. J'aère. J'écoute un peu de musique. J'ai payé la facture d'électricité comme tu me l'avais demandé. Les voisins du dessous font toujours autant de bruit, la nuit. Une vie va qui échappe à l'histoire. Notre vie. Un peu de deux. Un peu de nous. Peu importe pour combien de temps. Vivement les glaciers. Palou.

Mardi 27. Chère Poupie. Bien sûr, au premier rayon de soleil, ils sortent. Tu les regardes. Tu les trouves mignons. Et puis, dès que tu leur parles, tu vois les défauts. Et ils voient les tiens. Tu as un an de plus à chaque printemps. Et eux, ils ont toujours le même âge. La rue c'est le vivier. Tu t'arrêtes à une terrasse de café, et tu regardes passer. Ils font semblant de ne pas voir qu'on les remarque. Tu fais semblant d'oublier dans quel état tu étais, toi, quand tu avais leur âge, au même mois, au même premier rayon. Faut pas toucher à cet âge-là. S'ils donnent tout, tout de suite, ils reprennent tout immédiatement. Il faut les regarder passer. C'est tout. Et chaque année il en arrive. Propres comme des sous neufs. Encore un peu innocents. Ils ne savent pas tout. Plus pour très longtemps. Tout cela est très consommé. Ils arrivent et tu dérives. Du dedans de toi, tu ne te vois pas telle que tu n'es plus. Je sais que tu détestes que je parle de toi au féminin. Mais je me féminise aussi. Je t'ai vue, hier à la terrasse du Père Tranquille. Quelle prise! Il était vraiment trop jeune, trop beau. Avait-il un défaut? As-tu fait illusion, le temps de le ramener chez toi, de faire les éclairages et un petit tour du monde avec lui, sur fond de musique douce? Parfois je me demande ce qui nous a fait bifurquer et ne pas nous en tenir à un seul, une fois pour toutes. De quoi rêvons-nous? De quelles nudités? Et pour quel tableau de chasse? Me diras-tu au moins comment il s'appelait, son petit nom et ce qu'il a l'intention de faire dans la vie, si tu as pris le temps de le lui demander? Samedi, n'oublie pas de me rapporter le pull que je t'ai prêté. Et si possible les 200 F du dépannage de la semaine dernière. Qu'est-ce qu'il était mignon. Un vrai premier rayon. Et moi, bonne copine, j'ai compris qu'il ne fallait pas vous déranger alors que nous avons rendez-vous. Ça m'apprendra à arriver avec un quart d'heure de retard. Le printemps c'est aussi la jalousie. Tant pis pour le reste. C'est comme dans la chanson *Et le ciel peut bien s'effondrer, peu m'importe, si tu m'aimes, je me fous du monde entier*². L'amour, selon nous, est une escroquerie. A samedi. Pipo.

Mercredi 28. Monsieur l'Inspecteur. En réponse à votre lettre du 22 de ce mois, j'atteste avoir connu Guido Marzetti sous le prénom d'Italo. J'ai rencontré ce jeune homme il y a environ trois ans dans un bar, non loin de la place Monge. C'est moi qui l'ai abordé. Il me rendait visite une fois par semaine, le jeudi. Je lui préparais le repas. Et il passait la nuit, chez moi. Je lui donnais 200 F à chaque fois. Il m'arrivait,

² A peu près les paroles de *L'Hymne à l'amour* chanté par Edith Piaf.

aussi, de lui faire des petits cadeaux. Il ne m'a jamais rien volé. Je considère qu'il m'a même donné plus que je ne lui donnais. Sa seule présence, chez moi, faisait régner un climat de confiance inhabituel et bouleversant. Je n'ai jamais su où il habitait et s'il avait du travail, comme on dit. Il avait mon nom, mon adresse et mon numéro de téléphone. Il m'appelait toujours pour confirmer sa venue. Il était ponctuel. Il me parlait de son village natal. En Sardaigne. Il était toujours question du paysage, jamais de sa famille. Je n'ai jamais su comment il était arrivé à Paris, qui l'avait conduit et pourquoi. Le sentiment ne fait certainement pas partie de votre enquête. Italo a cessé de me rendre visite en octobre dernier. Un certain jeudi, je n'ai donc pas préparé le dîner. J'ai préféré immédiatement ne plus attendre qu'il m'appelle et garder de lui un souvenir présent et plein. Je me tiens à votre disposition pour porter témoignage en sa faveur. Je ne souhaite pas vraiment connaître les raisons de son arrestation. Et, par la présente lettre, je vous précise que je pense inutile de me rendre à votre convocation. Que vous dirais-je de plus? Vous pouvez verser cette lettre à son dossier. Nous sommes les voleurs. Pas lui. S'il me rappelle un jour, pour un jeudi, la table sera mise, il le sait. C'est mon unique histoire d'amour. Ni plus ni moins. Je me tiens à ce rite. En vous priant de croire, Monsieur l'Inspecteur, à l'expression de mes sentiments respectueux. Jules Joffrin. Contremaître.

Jeudi 29. Lola. Ma Lola. Qui voit juste? Qui dit vrai? Cinq heures du matin. La ville dort. Alors j'ouvre la fenêtre. J'éteins la lumière. Et je guette les passants. Je respire un peu. J'ai froid. C'est bon. J'ai rêvé, la nuit dernière, que nous étions au premier rang du balcon, dans un théâtre, de côté. Nous assistions à une tragédie classique. Les acteurs chantaient les vers, la voix plaintive, traînante, et de temps en temps faisaient claquer les rimes. Les spectateurs de l'orchestre dormaient debout. Droits. Parfaits. Les yeux fermés. Je les voyais de profil. L'habituelle brochette des grands soirs. La tragédie ne les intéressait pas. D'ailleurs ce texte n'avait pas été joué depuis deux siècles. Un fond de tiroir. Pourtant, sur scène, les têtes tombaient. L'empereur était menacé. Tous se liguèrent contre lui. Les poignards passaient de main en main. Et toi, tu regardais, tu écoutais, tu étais émue. Tu rêvais encore d'être une artiste. De jouer d'autres histoires que la tienne. D'être autre, une autre, en scène. A la fin du spectacle, le balcon s'est effondré. Dans les cris et la poussière, je t'ai perdue de vue. Je savais que nous n'étions pas blessés, pas même égratignés et que nous avions la vie sauve. Je t'appelais. « Lola! Ma Lola! » Le nuage de poussière s'est dissipé. Les acteurs saluaient encore. Tous les gens de l'orchestre étaient morts. D'où venait l'ovation? Etrange rêve. Un rêve ne se raconte pas. Patrick m'a dit, aujourd'hui, qu'en fait il ne voulait plus te revoir. Il ne m'a pas expliqué pourquoi. N'essaie pas de le joindre. Il sait faire barrage autour de lui quand il ne veut plus voir quelqu'un. Bientôt six heures du matin. J'ai éteint la lumière. J'ai ouvert la fenêtre. Personne n'est passé dans la rue. La ville dort encore. Je ne me suis pas couché par peur de retrouver le rêve de la nuit dernière. Patrick m'a dit qu'il ne me verrait que dans un mois. 27 avril exactement. C'est sa manière. Si tu as besoin de moi, appelle-moi, au bureau, ou ici. On m'a toujours fait jouer ce rôle-là de confident et je ne l'aime pas. Mais, dans l'histoire actuelle, c'est le seul rôle qui reste à distribuer. Je faisais de la buée sur les vitres, l'hiver, quand j'étais petit et quand je ne payais pas encore mes factures de chauffage. Et, dans la buée, j'écrivais toujours « non ». Je n'ai jamais souhaité être un autre. Tu n'as pas besoin de moi. Tu connais la fin de l'histoire. C'est toujours la même. Ne m'appelle pas. Je t'écrirai peut-être le 28 avril. Stéphane.

Vendredi 30 mars. Cher monsieur. Cela ne sert à rien de vous déplacer, comme vous le faites, pour parler, en public, de votre métier d'écrivain. De votre environnement. De vos pratiques. De vos doutes. Cette manière de dire que vous n'êtes pas là pour donner des réponses mais pour poser des questions est insupportable. Vous entrez en scène. Vous saluez tout le monde. Vous vous asseyez. Vous nous regardez tous et chacun. Puis, vous brandissez votre stylo et vous dites « j'ai pris des notes. Elles sont toutes dans ce stylo. Dans l'encre de ce stylo » et vous exhibez, en relevant votre pull-over, la tache d'encre faite par la bouteille d'encre, pendant le transport en avion, sur votre chemise, la chemise propre emportée pour la conférence, en regrettant que la tache bleue ne soit pas du côté du coeur. Nous avons ri. C'était un rire contre vous. Nous n'étions plus de simples spectateurs. Nous n'avons pas à vivre l'auteur. Nous voulons seulement le voir. Et je regrette que certaines et certains d'entre nous aient posé des questions. Ils ont donc joué le jeu, le « je » comme vous dites, bien vite. Ne pouviez-vous donc vous définir que par rapport à nous? Etes-vous si seul dans votre travail, et si nul dans votre rapport du vécu au roman, que vous ayez besoin de nous pour exister, pour vous écouter et non pour s'écouter? A la question de savoir si vous écriviez à heure fixe, vous avez répondu que vous écriviez à temps fixe. Tout le temps. Dans le temps présent. Qu'est-ce que cela veut dire? A la question de savoir si vous vous corrigez beaucoup, vous avez répondu que la correction, pour vous, avait un sens primitif, plumitif avez-vous même ajouté, que vous ne faisiez que « broser » le texte tout de suite après l'avoir écrit et que vous ne le retiriez jamais, après. Par peur. Par peur, avez-vous dit, de priver le texte de son hésitation, de son frémissement, de sa vie. Qu'est-ce que cela prouve? Vous avez même précisé que la correction se faisait avant la mise en écriture, que les adjectifs tombaient au champ du déshonneur intérieur, que les conjugaisons venaient d'elles-mêmes écartant le passé simple, pas si simple que ça, et l'imparfait qui porte bien son nom même s'il vous arrive de le conjuguer au présent de l'indicatif. Comment cela se peut? Que vouliez-vous démontrer? A celui qui vous a posé la question de la reproduction de vous-même dans tous vos personnages et de votre feint détachement, vous avez répondu que vous étiez forcément tous et personne, que vous étiez toutes les personnes, dans un temps romanesque de plus en plus bref, ce temps de tout début d'une histoire d'amour quand on ne sait pas encore qu'il s'agit d'une histoire d'amour, et quand la personne du texte ébauché, initié n'est pas encore devenue le personnage confortable qui ne nous faussera pas compagnie. Ces brèves rencontres, qu'est-ce qu'elles nous disent si nous ne vivons que cela et si nous souhaitons plus? Vous moquez-vous de nous? Votre plus beau roman serait donc celui que vous allez écrire. Mais nous ne l'avons pas. Et vous dites qu'il n'a pas de sujet mais seulement un projet. Et qu'un projet ne s'annonce pas. Il est fragile. Il faut le taire en soi. Alors qu'aviez-vous à nous dire? Et quel est ce roman des regards qui est dans votre tête, le plus beau et plus vaste de vos romans, qui ne verra jamais le jour, et qui restera en vous, en vous uniquement, toujours inachevé? Pourquoi en parler? A la question du détachement, vous avez proposé la réponse de l'attachement. Est-ce possible? Honnête? A la question de vos lectures, vous avez répondu qu'il fallait d'abord lire la vie, le jour, la saison en cours, les nouvelles, écouter les autres, les histoires des autres, cueillir, accueillir, et peut-être, après, lire aussi pour de vrai et pour vous dire que vous ne ferez jamais rien de mieux et continuer à écrire, dans le temps, votre temps, sans le recours aux histoires passées, à leurs modèles et à leurs exemples. Voulez-vous nous troubler? Vous avez réussi. Renvoyés à nous-mêmes nous sommes partis frustrés, et vous avez eu l'audace de nous dire encore que cette

frustration était le projet de toute rencontre et de toute peine, amoureuse ou pas. Vous vous annoncez comme d'une espèce en voie de disparition qui est en voie de réapparition. Parce que, dites-vous, nous avons perdu le sens des raretés et de l'effort. Vous avez alors parlé de l'effort de la page et de la ligne, de sa course, de son discours, de son corps à corps. Rien ne se décide, dites-vous, tout s'écrit. Rien ne se compose, tout demande. Mais à la question de savoir si vous jouissiez de vous laisser emporter par vos personnages, vous avez répondu au jeune homme, charmant, il vous plaisait certainement, que nul ne se peut maître de la comédie humaine, et que seul, au coin, comme un enfant puni, vous ne pouviez que souffrir de les voir vivre toujours la même histoire, décalée, inorganisée, prévisible, le sentiment l'emportant de justesse sur le ressentiment et le coeur sur la rancoeur. Il ne faut pas, monsieur, parler ainsi en public. Nous n'avions rien à dire. Nous étions là pour vos déterminations et non pour vos doutes. Et cette femme, à la fin, qui est venue vous dire que depuis la lecture d'un de vos romans elle ne regardait plus le sexe de son mari comme avant, ou bien osait-elle enfin le regarder normalement. C'était une jeune femme très belle. Elle rêvait de vous dire cela franchement. En aparté. Mais j'ai entendu. Elle a même ajouté « c'est mon mari qui devrait vous remercier ». Vous avez répondu: « ce n'est qu'une partie du corps ». Etait-ce nécessaire? Je n'ai rien lu de vous. Je ne lirai rien de vous. Parce qu'il me faudrait tout lire pour savoir si vous êtes vraiment sincère. Et tout c'est trop. Je vous salue monsieur. Vous avez mis du désordre. A l'aller, à l'aéroport, vous avez emprunté le couloir *Passagers sans bagages* et vous trouviez cela beau. Vous êtes venu vers nous sans rien. Pour nous montrer votre stylo? Au retour, méfiez-vous les avions sont parfois frappés par la foudre. Il y en a eu trois la semaine dernière. Et, dans votre pays, la Lorraine se fâche. Sur la route de l'aéroport, vous verrez ces étranges affiches pleines de texte de haut en bas, placardées par les soins de la B.T.I. notre société nationale de télécommunications, et qui intriguent nos compatriotes car elle est rédigée dans votre langue. Le titre en est *Racontez à la France ce que vous avez vu aujourd'hui*. Et en base d'affiche, en caractères rouge vif et en fin de message, *Le bonheur, c'est simple comme un coup de fil*, vous voyez, c'est simple. Avec l'expression de ma considération. Timothy Waterfield. Vingt-quatre ans. Etudiant. J'étais au dernier rang. Mon sourire vous gênait. Je vous faisais croire que je désirais prendre la parole. Il n'y a pas de bonheur heureux. Je ne veux pas le savoir. Les textes corrigés cent fois me passionnent parce qu'ils sont blessés, mutilés et qu'ils me disent une vie falsifiée et idéale qui ressemble parfois à celle que j'aurais voulu vivre. Mais, dans la vie, l'écriture dont vous vous faites l'artisan constitue un danger. Je vous rejette au nom des corrections que vous ne faites pas, au nom de la beauté et de l'idéal au nom de la durée et de la compagnie des personnages qui vous font vivre une autre vie, avec illusion. Je vous laisse à vos regards, à vos personnes, à vos débuts. Vous étiez touchant et nul. Et je signe de nouveau. Timothy Waterfield. Vingt-quatre ans. Etudiant. J'arrête.

Samedi 31. Mon cher Emilio. J'aime beaucoup ta photo. Pas autant que toi quand même. Merci de me l'avoir envoyée. Tu regardes terriblement en face. Cruellement en face. A se demander si quelque chose, quelqu'un, peut soutenir ce regard. Je te recommande un peu d'indulgence pour recevoir l'attention et l'amour qui nous font vivre ou survivre, un peu d'abandon, un peu de pardon. Tant pis, tant mieux, pour les sarcasmes, les ironies, les misérables fraudes, les pauses affables ou intelligentes. Tu continues et c'est bon. Je pense à toi et je prie pour que ta soif d'absolu te laisse respirer. Tu ne peux souffrir davantage des manques où nous sommes tous, les uns

et les autres, qu'aujourd'hui, qu'en ce moment. Sur la buée d'une vitre, dans la salle de classe, en attendant les élèves du cours du soir, j'ai écrit « fleur d'amandier ». En écrivant sur la vapeur, j'avais l'impression de commettre un délit d'amour, de fuite, d'abandon de poste. Je souffrais, ce soir-là, de toutes les impostures. La fleur d'amandier, rencontrée la veille, je l'appelais au secours d'urgence pour partir d'un lien fragile, pour continuer sans aucune assurance. Du floral. Du volatil. De l'amandier, tu entends bien. Ça a marché cette fois-là. Et l'écriture a tenu. Je suis très fière de ce texte de départ. Je t'embrasse, mon ami aux yeux brillants. Je t'embrasse. Je pars demain. Je t'écrirai de Chypre. J'y ai laissé traîner des rêves que je ne retrouverai pas. Les nôtres. Laura.

Dimanche 1^{er} avril. Du bord du Léman, lac impassible. Cher Parisien grincheux. Je suis malade et ne sors donc pas de chez moi. Je bois des jus de fruits, ne mange que des sucreries et de temps à autre un médicament (je n'aime pas trop leur bleu). Je réponds à quelques petites annonces de la rubrique « coups de cœur », en allemand pour faire mec et pour m'améliorer, je feuillette, je dors, je rêve. La banque d'en face change de couleur au cours du jour et devient or vers le soir, quand je me branle. Je me dis que je devrais peut-être fermer les volets mais je ne le fais pas. Ils sont si accaparés, dans leurs bureaux, les Suisses des coffres-forts, qu'ils ne remarquent pas qu'il y a un petit compatriote juste en face, tout nu, qui se tortille sur son lit. Ça, c'était pour les jours ouvrables. Hier, samedi, ils me manquaient. Aujourd'hui dimanche ils me font défaut. Cette légère maladie me plaît. Elle me permet de me cajoler, d'être plus capricieux encore que le reste du temps. Rien ne peut être interdit à un malade. Surtout pas de s'apitoyer. Du moins c'est la leçon de l'enfance: gare aux maladies feintes et de mauvais aloi. Sans maladie pas de tendresse, ce serait de la faiblesse. Demain, les gosses viennent ramasser les vieux papiers au bénéfice de *Faim dans le monde*. Ils ont pour cela des chariots bariolés qui font beaucoup de bruit. Ils me débarrasseront de ma pornographie sans le savoir. Ou bien jettent-ils un coup d'oeil? Demain, je cesse d'être malade ou du moins je sortirai un peu. L'Administration des postes me réclame. Les congés maladie ont une fin. Et j'en ai assez de l'alternative miel ou cerises noires. Le beau temps persiste mais c'est encore un bleu d'hiver. Il reste de la glace et de la neige. A force de rêver de douceur printanière, j'en ai ainsi attrapé la grippe. Dans ma chambre, pas de saison vraiment, juste des heures particulières, la plus difficile est évidemment celle-ci, l'heure présente du dimanche, celle qui refuse de s'écouler malgré mes stratagèmes, sans que je la sente passer et qui se moque bien de mes états d'âme. Comme tu le fais certainement, toi aussi, si tu es à Paris. Es-tu déjà dans le printemps? Comment se portent tes chiens? Plus de trace de la morsure que m'a infligée Batman. Je me souviens pourtant d'avoir été mis à la porte de chez toi, par toi, au milieu d'une nuit, avec bagage et brosse à dents. Tu me mettras encore une fois dehors ou cultives-tu vraiment le définitif? Plus de trace pour l'autre, vraiment? Définition de l'Occident? Ha, ha! (Rire.) J'étais plutôt vexé et j'ai retrouvé sans plaisir les salles d'attente de la gare de Lyon où tout est fait pour empêcher que le voyageur s'endorme tranquille, comme si le sommeil était la plus excessive des indécences. Evidemment, j'aimerais que tu me répondes. J'ai rêvé que je faisais du tandem sur le lac, avec toi. Moi devant. Toi derrière. Il ne fallait surtout pas freiner. Tu criais « si tu freines on coule! » Définition de l'Occident? Ha, ha! (Rire.) Où en es-tu de ta thèse? Où en sommes-nous de nous? Je reprendrai ma place au centre de tri postal mardi. Avec un peu de chance, je tomberai sur ta lettre, en retour, un jour. Ou bien plouf. J'ai tout fait pour. Chez toi, j'étouffais. J'étouffe tout de suite. Quand je suis avec un

autre, chez un autre. C'est ainsi. Et c'était bon. Je n'ai aucune ambition. Pas très accidentel. Ton ami occidental. Je te salue. Ton petit Suisse capricieux. Si je reviens, tu m'héberges?

Lundi 2 avril. Chère Noëlle. Sur la terrasse des audiences³. Voici ce que j'ai écrit, en pensant à nous depuis que tu es partie, en vacances, avec tes parents. Vacances scolaires. Vacances en famille. Vacances, avec eux. Il serait peut-être temps de nous signaler auprès d'eux. Mais désires-tu vraiment les quitter? Tu es leur proie. Et je suis du côté de l'ombre, trop attentif pour pouvoir te libérer. Ou bien suis-je, moi-même, à te tenir. C'est l'emprise. Voici ce que j'ai noté. Je numérote. Pour bien distinguer. Sinon c'est trop fort. Trop. Voici un peu de moi, si je pense à toi, un peu de nous, si « nous » se peut, petites gorgées. 1. Raconte-moi une autre histoire. Fais-moi vivre une autre histoire. 2. J'ai cette photo de nous, l'été dernier. Nous avons demandé à quelqu'un qui passait, de la prendre, condamnés que nous étions, ensemble, ce jour-là, toi à me prendre en photo, moi à te prendre en photo. Or nous nous voulions ensemble. Il fallait un tiers. Une tierce personne, au hasard, passagère. Un passant célibataire pour nous. Résultat : la photo est floue. Pensée: la passion n'est pas forcément photogénique. 3. Sur cette terre, on n'est rien. Je porte peine. Je laisse la plainte aux fossoyeurs rigolos: 4. L'amertume est parfois bien rassurante. 5. Quand une voix exprime une âme, on ne va pas vers elle. Fuir ce qui poursuit. Poursuivre ce qui vous fuit. Parler. 6. Il y a certaines fautes dans une lettre d'amour qui en font la beauté. 7. Peur de t'écrire. Peur d'être exposé à d'autres yeux que ceux de l'amour même. 8. Vivre: souvenirs et oublis du temps présent, au fur et à mesure. Survivre: ne plus rien mesurer. 9. Pour l'amour de nous, baroque, le contraste entre la sensualité et l'ornementation. 10 pour nous: une musique qui n'ose pas s'épancher. Tu me touches. Tu me bouleverses. Tu me manques continuellement et tu es perpétuellement présente. Si je l'écris, c'est dangereux. Epanchement. 11. Une musique faite pour imprégner l'être humain et pas uniquement pour le distraire. 12. Plus je te parle, moins je me dis. Plus je me livre, plus je te tiens et plus je me rends compte que ce n'est pas toi. Tu as peur. Je deviens fou. Un peu plus fou que toi. Je te devance. Tu restes avec eux. Tes parents. 13. Ce jour-là de notre première rencontre, au concert, le pianiste a donné, en ultime *bis*, une belle musique dont nous savions qu'elle était de Debussy, par nature sonore et aussi parce qu'après son nom circulait dans la foule, « c'était du Debussy ». Mais le nom du morceau choisi en adieu: nous ne l'avons jamais su. Je l'ai enfin trouvé. Parce que j'avais décidé, ce soir, de t'écrire une lettre pour que tu trouves, dans, huit jours, dès ton retour, un message de moi. Parce que j'ai préparé le papier, l'enveloppe. Parce que j'ai rempli le stylo. Parce que j'ai branché la radio. Parce que la radio diffusait ce morceau de Debussy. Parce que cela m'a fait sourire de bonheur. Parce que cela m'a fait croire en toi, en moi et en cette lettre. J'ai attendu la fin. La fin de nous le premier soir. La fin et le début. Le morceau s'intitule *La Terrasse des audiences au clair de lune*. Voici. Chère Noëlle. Sur la terrasse des audiences, c'est le début de la lettre. Je t'attends. Jean-François.

Mardi 3 avril. Chère Gabrielle. Comme tu me l'as demandé en rangeant et triant les affaires de Madeleine, j'ai mis de côté pour toi les robes. Mais tu risques d'être déçue. Il faut d'abord que je te dise que j'ai trouvé la maison dans un ordre parfait, un peu comme si notre cousine l'avait quittée la veille. J'ai ouvert les fenêtres; J'ai débranché le réfrigérateur. J'ai classé le courrier. C'est beaucoup de travail

³ *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu* est un roman de l'auteur, écrit en 1990 entre Paris et Montréal.

quelqu'un qui meurt. Comme cette maison, brusquement, taisait et reprochait. Ce n'est peut-être qu'un sentiment tardif, mais il faudrait tout de même que nous puissions en parler. Je t'en parle, ici, par écrit, pour moins de peine passagère et pour plus de clarté. Afin de respirer un peu également, car depuis sept jours je me sens vraiment très entre quatre murs, et tout à fait étranger à l'univers de Madeleine, sa vie, ses souvenirs, tout ce que par discrétion et fierté elle gardait pour elle, simplement parce qu'elle était elle, une autre, cousine, cousine par alliance, quelle alliance en fait, et que l'image qu'elle nous donnait, belle image, sereine, élégante, joyeuse quand il le fallait, est très exactement celle que j'ai retrouvée. Pourtant. Etranger, je me sens étranger. C'est une vieille histoire, Gabrielle. Nous savions si peu, en fait, de Madeleine et je n'ai rien découvert qui puisse nous renseigner. Je veux dire que je ne sais rien de plus. Selon son voeu, tout sera dispersé en vente publique. L'inventaire est fait. Et j'ai, selon ses directives, jeté les « effets personnels et objets intimes ». Mais, avant de te parler des robes, il faut que tu saches que je souhaitais retrouver le journal qu'elle a tenu entre 1931 et 1933, quand elle vivait avec Raymond Karr, et les textes qu'elle écrivit sur des cahiers quand Jacques Estier l'avait entraînée à Hossegor. Les poèmes, enfin, d'après la guerre, quand elle suivait Pierre Berral en tournée et qu'elle eut, à l'époque, l'étourderie de me montrer. Oui, j'ai vu le journal, les cahiers et les carnets de poèmes parce qu'elle avait décidé d'épouser notre cousin Etienne et de quitter, je la cite, « le cirque des artistes et leur pays de Bohême ». Je fus son amant, tu le sais, petite soeur. C est moi qui lui ai présenté Etienne. Tu me l'as assez reproché. « Elle est trop belle pour lui » disais-tu. Elle avait été tuberculeuse. Elle avait connu des communistes. Tout ce que tu as pu me dire, alors. Elle était trop belle pour toi, c'est tout. Je crois qu'Etienne a été très heureux avec elle. La vente publique aura lieu début octobre. Les meubles et les objets sont de qualité. Le commissaire-priseur préfère attendre la rentrée et publier un catalogue raisonné et luxueux. Mais je n'ai pas retrouvé le journal, les cahiers et les carnets de poèmes. J'ai fouillé partout. Jusques et y compris dans le linge de maison, au fond des tiroirs, sur les armoires. J'ai cherché des cachettes dans les murs et dans les parquets. J'ai reçu les courriers d'un biographe de Raymond Karr et d'un musée de Bruxelles qui prépare une rétrospective de l'oeuvre de Jacques Estier. Sans compter les inquiétudes de la veuve Berral qui ne veut pas que les poèmes de Madeleine soient publiés. Ces gens-là sont toujours à l'affût. Mais je n'ai rien retrouvé. Il faudra que je prévienne les nouveaux propriétaires de la maison, quand elle sera vendue. Ce qui ne saurait tarder. Le notaire m'a parlé de plusieurs personnes « sur les rangs depuis longtemps ». Et pour les robes voici: Madeleine t'avait dit « je les ai toutes gardées ». Celles des soeurs Vionnet, celle de Dessès, celles de Piguet et plus tard celles de Fath. Je les ai retrouvées. Dans des cartons. Mais Madeleine les a toutes décousues avec une infinie précaution. Elles sont démontées par pans, tout étant parfaitement repassé et plié de telle manière que ces bouts de tissu ne sont pas froissés. Même la robe du mariage avec Etienne, les dentelles et les volants, la coiffe: Madeleine a tout défait et mis à plat. Chaque carton, et il y en a une trentaine, porte le nom de la couturière ou du couturier, la date de l'achat, et la mention d'un souvenir *Le soir des injustes promesses, Le bal chez le menteur, Retour chez les fous de Paris, Un matin, avec Pierre. à Sanary.* C'est mystérieux. Touchant. J'imagine les heures passées avec des petits ciseaux à faire sauter le moindre fil, l'attention portée à chaque détail d'encolure ou de doublure. Rien ne manque. Elle a fait disparaître toutes les coutures. Ce n'est pas portable. Un passé, désormais sans structure. Il y a tout pour refaire chaque robe. Mais Madeleine a sans doute ainsi décidé d'avoir été la seule à les porter et surtout

de redonner aux soies, aux moires et aux taffetas leur nature d'origine, leur insignifiance de tissu. Reste, au toucher, une impression. Vaguement un souvenir. Le seul véritable? Alors je me suis dit que le journal, les cahiers et les carnets de poèmes avaient subi un sort analogue. Madeleine avait donc préparé son départ en renonçant aux formes qui hantent nos images du passé pour les rendre fugitives et personnelles. Elle a redonné aux matières le touchant secret de leurs aventures et de leurs ports. Je reste ici encore quatre jours. Réponds-moi, s'il te plaît, par retour du courrier, après avoir relu cette lettre, j'insiste, tu dois la relire, pour me dire ce que je dois faire de ces cartons et de leur contenu. Les robes, telles quelles, en veux-tu? Le notaire doit t'écrire. Il a fait le calcul prévisionnel de ta part. Au pire et au mieux. Il a fait une fourchette. Je lui ai dit « c'est cela même, ma soeur veut une fourchette ». Il n'a pas compris que je m'amusais de nous. Nous sommes malades d'histoires qui ne sont pas l'Histoire. Et d'héritages que nous ne considérons plus comme des messages. Des tissages. Des matières premières. Brave notaire. Mais je ne lui ai pas parlé des robes. Tout un passé, porté, mis à plat. Le seul poème de Madeleine? Je n'ai retrouvé aucune photo. Je t'embrasse petite soeur. Réponds-moi vite. Jean-Marie.

Mercredi 4. Noisy-le-Sec, le printemps 84. Qui comprendra qu'il s'agit ici d'une liberté, et non d'un inventaire, déballage, comédie, frivolité, pittoresque? Mais moi! qui dis merci, merci à l'amour, qui n'est ni à toi ni à moi, et pourtant nôtre. Merci à ces mots de toi-même, merci à ta vérité, à ta transparence. Depuis longtemps, je voulais, voilà, vous dire, la peur déjà, que je vous aime d'aimer. Elise.

Jeudi 5. Madame. C'est pour votre courrier sur l'adultère. Adultère? Je croyais que ce mot avait disparu du vocabulaire. Et voilà que vous le lancez comme un nouveau savon, une nouvelle laque, une nouvelle crème miracle contre je ne sais trop quelles rides. Ainsi vos lectrices, vous écrivant, remplissent les colonnes du magazine qu'elles achètent. Dont moi. Mais moi, ma voisine me donne le précédent quand le nouveau numéro paraît, plutôt que de le jeter car elle m'a vue, il y a quelques années de cela, le ramasser dans la poubelle de l'immeuble avec d'autres journaux et revues passés de date. Ma vie a commencé le jour où j'ai été veuve. Avant, j'ai vécu avec lui, trente-sept ans. Et avec mes parents, dix-sept ans. Je l'aimais, lui. Je n'aimais que lui. Je ne me suis jamais posé la question d'un autre. Je ne vous dirai pas son nom. Je ne vous dirai pas le mien. C'est notre histoire. Mais voici lui. Le voici. Pour vos colonnes. Et ici c'est de la souffrance, un bon heurt, rien à voir avec de la douleur. Donc rien pour l'événement très conformiste de votre enquête alarmiste. Il vous faut de l'apparent. Du « dolore ». De l'accusation. L'adultère, ce n'est pas ce que vous en dites, ce que vous en faites dire à vos lectrices affolées, vaguement solidaires dans l'affolement, et ce que vous en publiez, finalement. De lui, mon lui, mon homme, je vous dirai ceci: il avait une façon attendrissante de parler volontiers de ses problèmes de conscience. Et je ne devais pas répondre. Je tenais à lui. Il me tenait. Je ne savais rien d'autre. Je ne voulais nul autre. Quand je vous dis que ma vie a commencé le jour où j'ai été veuve, n'entendez pas, s'il vous plaît, que j'ai été malheureuse avec lui, lui, mon homme. Avant sa mort, j'ai vécu par et pour lui, et lui uniquement. Je n'ai jamais pu lui donner un enfant. Nous vivions dans un petit pavillon, à Maisons-Laffitte, pas dans le joli coin des gens chic et importants. Il avait son travail. J'avais le mien. Nous n'avons jamais fait un grand voyage. C'était avant la guerre. Nous avons vu la mer une fois, près d'Etretat, à l'occasion du mariage d'une de ses nièces, de son côté, dans sa famille. J'ai donc vu la mer pour de vrai

une vingtaine de minutes. Après, je l'ai revue mille fois, à la télévision, au cinéma, et dans les livres. Mais votre sujet, c'est l'adultère. Donc je vivais avec lui. Le samedi et le dimanche nous appartenait. Ces jours-là, nous nous retrouvions. Puis, cinq ans après notre mariage, au début du printemps, comme maintenant, c'était en 1937, il, lui, mon lui, mon homme, se rendit à Paris, un samedi, en faisant mystère. Il rentra le samedi soir, repartit le dimanche matin, revint le dimanche soir. Et ce fut ainsi chaque samedi et chaque dimanche. Il n'a jamais manqué une nuit, avec moi. En cela, il était fidèle. Mais les jours à nous, les jours sans son travail et sans le mien, nous n'étions plus ensemble. Une autre le ravissait, lui, mon lui, mon homme. Une autre l'avait ravi. Et il lui donnait nos jours de vie commune. L'union est toujours une espérance de pouvoir. Et je pense aux alternances. Pour qu'un couple progresse vraiment, il a peut-être besoin, lui aussi, comme pour tout, pour tous, partout, en plus de ses difficultés, d'une solide défaite. Mais je n'en fais pas une loi. Il y a le même pourcentage d'imbéciles partout. Interrogez la vie vraie, pas celle que vous déclarez comme la guerre pour remplir vos colonnes, écrivez-la, et vous aurez une foule d'histoires individuelles significatives et une série de portraits fort ressemblants. Adultère? Vous en voulez? En voici un. L'adultère, c'est les autres, les autres femmes, les voisines, les alliées, les amies, les copines de travail, les commerçantes quand on fait les courses. C'était notre problème. Réglé. Alterné. Mais il a fallu que l'une de ces observatrices me dise « on ne voit plus votre mari le samedi » ou une autre « votre mari travaille même le dimanche, comme vous avez de la chance ». Etroit, le sentier, et c'est tant mieux: il conduit aux retrouvailles. L'adultère, c'était elles. « Jamais un jour de repos, mais comment fait-il pour tenir le coup? » Et lui, mon lui, mon homme, je ne lui ai rien dit. Il me revenait, chaque nuit. C'était très bien ainsi. Mais les autres femmes harcelaient, les voix et les regards du quartier. Notre petit pavillon était observé. Ai-je le droit de dire que nous n'étions plus seuls au monde? L'adultère, c'est la rumeur. Voulez-vous vraiment traiter le sujet si sujet il y a encore? Et c'est le sujet de toujours. L'effet miroir. Lui, mon lui, mon homme, me renvoyait un peu de soleil. Ce n'est pas l'autre femme qui s'est interposée mais les autres femmes, toutes les autres. Celles qui s'inquiètent de votre sort pour ne surtout pas s'inquiéter du leur. Quoi de plus humain? Avec les égratignures, on fait, on peut faire. On peut vivre avec. Mais il y a des paroles à la serpe. Les petites réflexions des factieux et factieuses des voisinages qui rêvent d'empiéter et de démolir, de ruiner et de mettre hors d'usage. Je n'étais ni bienheureuse ni malheureuse avec lui, mon lui, mon homme: je me heurtais et cela seulement comptait. Or, dans ces histoires-là, il ne peut y avoir de métissage. Il lui fallait, à lui, cette femme du samedi, dans la journée, et du dimanche, dans l'après-midi. Il avait une façon attendrissante de taire volontiers ses troubles de conscience. Taire ou parler, quand on aime, c'est toujours volontiers. Et que vient faire la conscience au domaine du désir? Il nous aimait toutes les deux. Je n'ai jamais rien su de l'autre. Ni son petit nom ni son adresse. Faut-il alors accueillir le nouveau changement ou restaurer le passé? Au printemps 1938, premier anniversaire de leur rencontre, et parce que les remarques du voisinage créaient un adultère et me forçaient à vivre mon histoire comme tel, tel que vous essayez d'en parler et faire parler, je lui ai demandé, à lui, mon lui, mon homme, de partir avec lui le samedi et le dimanche matin. Il me donnait le bras. Nous marchions jusqu'à la gare. Nous prenions le train jusqu'à Paris. Terminus: Saint-Lazare. Et là, salle des Pas perdus, il me quittait. Nous avions rendez-vous pour le retour du soir. Et bras dessus, bras dessous, le plus beau moment était quand nous arrivions dans notre rue et que nous approchions de notre pavillon. Au vu et au su de tout le monde. C'était redevenu notre affaire. J'ai visité Paris pendant des années

chaque samedi et chaque dimanche, seule. Et je dois mon instruction, ma jeunesse et ma vie à cette solitude-là, de ces jours-là, sans aucune amertume et sans cette jalousie, attisée par d'autres qui brusquement vous démasquent et vous détruisent. C'était très bien ainsi. Nous partions ensemble. Nous rentrions ensemble. J'ai beaucoup lu, salle des Pas perdus. Pas trop. J'ai appris la vie. Et dans les rues de Paris, et dans les cafés, aux comptoirs, j'ai écouté. Si je vous dis que cette histoire-là fut plus importante que les années de guerre et qu'elle dura, tout ce temps-là, sans rien modifier à notre vie à trois, serez-vous choquée? C'est cette histoire qui nous a fait vivre ces années-là. Puis il y eut la solide défaite: le jour de la Libération, il, lui, mon lui, mon homme, alla la rejoindre à Paris sans moi. C'était un jour de semaine. Il est parti quatre mois et deux jours. Je vous ferai grâce des commentaires du voisinage. Pour eux, c'était deux fois la Libération. Pour elles et eux, une poignée, des alentours, les vautours, j'avais bien caché mon jeu. Pourtant, quatre mois et deux jours plus tard, il est revenu, lui, mon lui, mon homme. Il a simplement dit « entre deux habitudes, je choisis celle que je préfère ». Et nous avons, ensuite, vécu ensemble, vingt-cinq ans, sept jours sur sept, jusqu'au jour où il ne s'est pas réveillé. Un matin. A côté de moi. Une belle mort comme disent les autres. J'ai quitté le pavillon pour un appartement plus petit. Dans le même quartier. Parfois, je vais à Paris. Juste pour voir la gare Saint-Lazare et faire les cent pas. Ce n'est jamais assez beau pour être vrai, Madame. Publiez ce que vous voulez, mais sur ce sujet je vous dis « holà! » Avec l'expression de ma considération. Elle. Epouse de lui. Bras dessus, bras dessous. Il faut bien se défendre encore.

Vendredi 6. Chère Flo. J'ai trouvé un travail. Je change trois fois de costume dans la soirée. C'est de la figuration. Un tour de Paris-la-nuit organisé pour les touristes qui veulent voir autre chose que des seins nus ou du french-cancan. Il y a d'abord un dîner, dans une cave médiévale. Je ressemble à Frankenstein, j'agite des chaînes, à l'entrée. Ensuite, je pose des araignées en caoutchouc sur les tables. A la fin du repas, on souffle toutes les bougies et il y a un passage de fantômes. Les touristes, 70 % de Japonais, n'ont pas peur, ne rient pas, n'applaudissent pas. Ils vivent cela très au sérieux. Après, vers onze heures du soir, nous les devançons et les accueillons dans un appartement, sur les quais de la Seine, étage noble, bel escalier, boiseries et feu de bois dans la cheminée. Je suis habillé en petit marquis Grand Siècle et je tiens un chandelier. Chaque touriste a droit à un verre de cognac ou de grand-marnier en promotion. Au choix. Nous dansons un menuet. Vers minuit, nous les devançons encore et les accueillons, derrière la Bastille, dans un bal désaffecté, réquisitionné par la société « Paris-Surprises » qui nous emploie (60 F chacun, par soirée), et là, sur fond de *Ça ira*, nous donnons une idée de la Révolution. Après, dans le genre Zola, nous dansons la java. Cotillons. Confettis. Service de champagne, une bouteille par table de six. Tout s'arrête à une heure du matin pile. J'ai commencé lundi dernier. J'ai un contrat de six mois. C'était ça ou rien, moi qui rêvais de jouer Hamlet. Mais il paraît qu'on est toujours trop jeune pour jouer Hamlet. Il paraît que c'est toujours trop tôt et que la pièce, en vérité, n'est pas montable. C'est pourtant la pièce la plus jouée. Je ne viendrai pas à Tarbes cet été. J'ai enfin trouvé un emploi. Les costumes que nous portons sentent la poussière et la nuit des placards. Ils ont servi pour des tournages de films depuis trente ou quarante ans. Chez Pathé. Ils nous donnent un air défraîchi, mais pour les étrangers c'est ainsi que nous étions et que nous sommes. Dans le groupe d'animation, il y a sept filles et sept garçons. Et un meneur de jeu (130 F pour lui, par soirée) qui raconte toujours la même histoire, avec des petites blagues en anglais, en allemand et en

japonais. Les Japonais sont très gênés quand on parle leur langue. A une heure du matin, il n'y a plus de métro pour le retour. Il faut se débrouiller pour rentrer chez soi. Nous avons droit à un soir de repos, tous les dix jours. Dans le groupe, on parle de faire grève pour obtenir une prime de transport, une prime d'heure tardive. Mais l'animateur nous a dit que « Paris-Surprises » avait des listes d'attente et pouvait nous remplacer dans la journée. Le contrat est subtilement rédigé. Voici. Mais pourquoi, maladivement, attendons-nous des satisfactions et des justices de tout ce que nous entreprenons? Hier, au bal, au moment de la java, j'ai vraiment dansé et j'ai mis de l'ambiance. J'y croyais. Et je n'étais pas le seul dans le groupe. Dans le petit bus qui nous transporte d'un point à un autre, nous changeons de costume et c'est le chahut des coulisses. Des coulisses qui circulent dans les rues de la nuit. Je ne changerai donc pas. Je vois du beau partout. Toutes les comédies ont un sens. On y croit, malgré soi, parce qu'il faut croire en soi, malgré tout. Si on m'avait dit qu'un jour j'allais t'écrire une pareille bêtise, j'aurais sans doute protesté. Voici l'énigme: la scène ne change pas, le souffleur est mort, il faut oublier les fiertés. « Paris-Surprises » a vendu toutes les places pour notre circuit, jusqu'au 30 septembre. Le spectacle est comme ils disent « très prisé, et prévenu ». La protestation est révolue. J'apprends à jouer, chaque soir, parce que je ne suis que figurant. J'apprends comme je n'ai jamais appris auparavant. Je t'embrasse. L'adresse n'a pas changé. Je peux payer le loyer. On fera de belles choses ensemble un peu plus tard. L'automne prochain. Et ainsi de suite. Patrick. P.S. Bien sûr, si tu peux venir, si tu veux venir, je t'attends. Mais le printemps, ici, il est toujours en retard.

Samedi 7 avril. Bonsoir Suzanne. C'est le temps des retournements et des vieilles ruses. Le temps présent. L'actualité. Et notre actualité. Même royaume, celui de l'absurde. Je n'irai, pour te répondre, que par un chemin, tout droit, le seul. Nos libertés ont créé de nouvelles interdictions. Je me suis cru libre de t'aimer, libre de nous aimer, un temps, un temps seulement. Jusqu'au moment où je me suis rendu compte que nos libertés de génération n'avaient pas créé une rareté de nous. Je te parlais trop. Tu te livrais peu. Tu te ménageais. Tu te préservais. Tu te cantonnais. Je n'ai jamais foulé ton territoire, le vrai, le secret. Et je te forçais à piétiner le mien. Pauvres images si je veux dire ce à quoi j'ai cru et ce que nous ne fûmes pas. Ainsi donc, tu épouses Pierre. Et tu veux me le présenter. Je te réponds non. Simplement non. Carrément non. J'ai la réputation d'être sinistre. Mais sans inquiétude, que devient l'humour? J'attendais tout de toi. Et tu as tout obtenu de moi. Tout, sauf la présentation à Pierre. Je ne le connais pas. Son prénom, c'est déjà de trop si vous avez choisi d'être deux. Et je désire ainsi te laisser à tes écarts, à tes réserves et à tes marges, persuadé que tu ne donneras jamais à aucun autre le secret de toi et que tu partiras avec, un jour, comme chaque être humain, qu'il parle ou qu'il se taise, qu'il ait tenté l'impossible ou rejeté le possible. Je n'ai jamais eu autant de pouvoir que depuis que tu m'as quitté. J'agis, comme toi, dans mon travail et tu as fait de moi un farouche qui va d'exploit en exploit, renvoyant les autres à eux-mêmes, les perdant s'ils se confient, les disgraciant s'ils me font confiance. Je les accuse alors de flatterie et ils n'ont pas le temps de me répondre: ils sont déjà hors du bureau. Je n'ai jamais été tant respecté. Je suis celui que tu n'as pas reçu. Pauvre image: en me livrant à toi, j'ai accumulé des paroles que je t'adressais et que tu ne captais pas. Elles forment et produisent mon énergie d'aujourd'hui. Ne reste qu'un pan de vie amoureuse. Un peu de vie scabreuse. De pittoresques étreintes sans lendemain. Ma dernière partenaire m'a dit « ben toi alors, tu n'as pas prononcé un mot ». Et je n'ai

même pas répondu. J'aime alors le bruit des billets. C'était le même bruit quand je payais la note de cet hôtel où nous allions, sur la Côte, et où je souffrais de cette route qui nous coupait de la mer. J'aurais voulu un accès direct. Une vue imprenable. J'avais aussi, dans cette chambre, toujours la même, une attention de portier, l'impression de faibles cloisons: les voisins nous écoutaient quand je te parlais. Et tu me laissais faire autour de toi, fasciné, mené par l'idée d'un toujours, cette danse du scalp, et toi, mystérieuse, toi, fatale, toi. Si peu en fait. Tu avais la timidité de l'abandon. Et quelle que soit l'hypothèse (1 : Pierre te parle comme je te parlais; 2: Pierre a la même timidité que toi, couple guindé) je n'ai pas envie, et encore moins besoin, de le rencontrer. Je te laisse intacte, à toi, comme toujours. Je garde mon remords, ma hargne et mon désir. J'ai fait le plein de bon, avec toi, et cette force refoulée me permet de vivre une autre vie, superman, l'inflexible et le beau ténébreux. Ne me signale pas le jour de votre mariage. Ce n'est plus la peine de te signaler. Je n'ai plus de peine, c'est pire, je serre les poings dans ma tête. Je t'embrasse comme au premier jour (le seul moment où nous fûmes à égalité) et maintenant va, vis ton histoire. Tous mes voeux. Léonard.

Dimanche 8. Chère cousine, cher cousin. Quel temps fait-il à Strasbourg? Comme vous n'avez pas pu vous déplacer pour l'enterrement d'Augustin, nul ne vous en tiendra rigueur, et il rêvait de mourir au printemps, voilà, c'est fait, voici une histoire qu'il aurait bien aimé nous raconter et que nous aurions trouvée macabre, parce que nous ne savions pas toujours nous amuser, comme lui, en même temps que lui, et surtout à certains sujets. Prévenu donc de son décès, je suis allé à l'hôpital de Saint-Quentin, j'ai rempli les formalités et, selon ses voeux, j'ai pris les dispositions pour que son corps soit mis en bière, dans un modèle de cercueil particulièrement sobre et peu onéreux qu'il avait déjà choisi par peur, je le cite, « du goût douteux de celles et ceux qui brusquement vous donnent une importance que vous n'avez pas eue ». Restait sa volonté d'être en terre dans notre pays natal. Avec les siens, les nôtres pourrais-je écrire, pour, et je le cite encore, « une dernière fois mettre de l'ambiance dans ce compartiment de seconde classe ». J'ai donc fait, pour la première fois de ma vie, l'expérience des Pompes Funèbres. Allons-y pour les majuscules! La scène s'est déroulée dans un bureau d'une extrême banalité. Un vilain mobilier métallique, des chaises en tube et skaï comme on en voit encore en Europe de l'Est, une odeur de papier carbone et de tubes au néon, car ils ont une odeur, et la pâleur d'un négociant en cadavres, bedonnant et sanglé dans une chemise rayée, cravate sombre et luisante au noeud. Il transpirait et se donnait des airs importants en répondant au téléphone. Et le téléphone sonnait constamment. La mort occupe ces gens terriblement. Il me parlait comme si j'avais de la peine. Mais nous avons trop ri Augustin et moi. Et il est mort comme il le souhaitait, sans trop souffrir et surtout sans aucune visite. Mais souvenez-vous « le premier de nous deux qui rira une dernière fois, l'autre s'en occupera ». Ce que j'ai fait. Le monsieur des Pompes Funèbres avait déjà le dossier qu'Augustin avait déposé il y a environ sept ans. Il fut simplement question du trajet, du modèle de voiture pour le transport, « désirez-vous voyager avec le défunt? » « non je vous remercie », et surtout, ça c'est pour Augustin, « désirez-vous un supplément autoroute? » Et ça, Augustin ne l'avait pas prévu. J'ai ri, au fond de moi, pour lui. J'ai répondu « non ». Le monsieur des Pompes Funèbres a précisé l'air un peu déçu « alors routes normales? » J'ai répété « oui, routes normales ». Je ne sais pas pourquoi je me suis dit qu'Augustin préférerait les virages, les vallons, les villages, les grandes allées d'arbres, le vrai paysage. La levée du corps a eu lieu mercredi, à 8 heures du matin. Le fourgon ne devait arriver

que le lendemain jeudi, à 9 heures tapantes, devant l'église. Et comme il y avait 914 kilomètres de trajet, j'ai payé un supplément pour que le chauffeur passe la nuit en route. A l'hôtel. Repas du soir, chambre et petit déjeuner. En route. J'ai repris le train pour Paris, l'avion pour Nîmes, l'autocar jusqu'à Veillanne et le restant du chemin à pied. Je les connais ces kilomètres. Augustin et moi les avons parcourus cent fois. Et vous donc! Je suis allé saluer Roland et Bricette, la vieille Mado, les Sentis, les Bridoux et les Condut. J'ai vu le nouveau curé pour pas trop de tralala à l'église. Ils faisaient tous grise mine. Quel drame! Et j'ai logé à l'auberge. Pour ne fâcher ni les uns ni les autres. J'ai dîné seul. Il me semble, instinctivement, avoir levé mon verre pour trinquer avec Augustin. Je l'imaginai en route, conduit comme il ne l'a jamais été. Ayant un peu froid, sur un parking, n'importe où. Il fallait que ce soit n'importe où. Et, après le dîner, j'ai décidé de faire un petit tour du bourg, la vieille porte, les remparts: je voulais renifler un peu. Mais, à Paris, j'ai perdu l'odorat. J'allais rentrer à l'auberge quand j'ai vu un fourgon, sur la piste du poste à essence Esso, le garage Flambard, fermé à cette heure-là. Je me suis approché. C'était une DS grise, modèle spécial. Le cercueil était dedans, vitres fumées, écrin de moquette grise, avec notre Augustin. Le chauffeur avait fait tout le trajet d'un coup. C'était donc lui, le grand rougeaud à une table voisine, au restaurant de l'auberge. Il lisait un journal pour le tiercé. J'ai essayé de rentrer me coucher, mais comme je ne pouvais pas dormir je suis revenu près du fourgon, sur le parking Esso, avec des couvertures. Et, pour ne pas sentir le froid, j'ai raconté à Augustin toutes les histoires qui nous avaient fait rire, y compris les oubliées, celles qui reviennent quand il est un petit peu trop tard. Lorsque le jour s'est levé, je suis allé prendre une douche, à l'auberge. Je me suis pomponné. Mais pas trop. Ensuite, ce fut l'enterrement. Le chauffeur est arrivé avec le fourgon à 9 heures très précises, devant l'église. Comme si de rien. Et moi aussi, comme si de rien. Tout le monde pleurait. Mais j'avais bien ri. Je venais de découcher une dernière fois en compagnie d'Augustin. C'est tout. Le reste, c'est un enterrement. Les questions habituelles « a-t-il souffert? » « comment était-il à la fin de sa vie? » « vous nous avez laissés tomber depuis tant de temps ». Bref, vous avez les amitiés de tout le monde. Mission accomplie. Et moi alors maintenant? Parce que « le premier de nous deux qui rira ... », ça ne marche plus. Sans supplément! Pompe à essence et Pompes Funèbres! Sacré Augustin. Ah oui, encore: les Pompes Funèbres sont sur ordinateur. Pour le retour, le chauffeur avait « quelqu'un à prendre » à Montpellier pour Compiègne: Il m'a dit « je n'aime pas remonter à vide. Le fourgon tient moins bien la route ». C'est tout ce qui nous reste, la gestion du transport des morts. Dans le caveau, Augustin doit leur en raconter de belles. Ça doit chahuter dans le compartiment. Il y a encore une place en haut, à droite, au-dessus de tatie Eulalie. Augustin est sur Eva. Il remet ça. J'arrête. Je fais de l'Augustin. Et quand je dis « tout le monde pleurait », tout le monde: une vingtaine. Augustin aurait dit « vingt de trop! » On m'a proposé la retraite anticipée. Mais je l'ai refusée. Je crèverai dans ma guérite. J'aime faire pointer les autres. Et vous? La layette? La concurrence des supermarchés? Je vous embrasse. Lulu.

Lundi 9. Cher Alain. J'étais bien, avec eux. Je ne me souviens plus de rien. J'aimais Paule. Elle m'aimait bien. Il paraît que nous formions un joli couple. Bon pour la consommation. Bon pour le groupe. J'ai appris à m'habiller correctement. A saluer correctement. A sourire idéalement pour l'ambiance générale des dîners en ville. J'ai découvert ce petit monde en marge et entre deux milliards où il fait doux se plaindre

du nouveau gouvernement qui a « démobilisé tout le monde, démotivé les cadres supérieurs qui ne rêvent que de retraite, cassé l'initiative et le désir de production ». Ça, c'est pour la façade. Pour le reste, ils vivent comme avant. A la mesure de leurs moyens et à celle de l'oisive peur de ne pas paraître tels qu'ils ont toujours paru. Edlth, Franck, Bernard, Jean-Marie, Lisbeth, Nina, Carole, Hubert, François, Béatrice, je te donne la liste des principaux. Ils ont l'âge accompli qui n'est pas encore *celui de la vieillesse* et plus du tout celui d'une jeunesse qui rêve de conquérir et doute encore de ses exploits. Chacun s'est placé, incrusté. C'est la morale de l'écrin. Ils s'admirent. Leur admiration les contient. Ils ont de quoi payer toutes les factures. Et se poser les questions essentielles sans crainte d'un quelconque effet de retour. Leur pouvoir m'a fasciné. Paule m'a imposé. Ils m'ont accepté avec réticence d'abord avec curiosité ensuite puisque je fais des études honorables « ah oui! sciences économiques, et vous préparez votre mémoire de fin d'études sur quel sujet? » pour enfin me récupérer et me mettre au secret des pas de la danse qui allait emporter le prochain scalpé du groupe. Intrigues sur moquettes. Et plus que les boissons ou les nourritures (excellentes) ce fut le plaisir et l'ivresse de ces appartements au-dessus de toutes consciences, racontant vaguement des histoires de famille, parfaits de conception et de confort, avec les inévitables bijoux d'art extrêmement contemporain et quelques objets bizarres pour témoigner de je ne sais trop quelles perversions ou quels désirs assouvis de voyages extraordinaires. La Finlande en troïka. Le Japon des monastères. Le mont Kenya à skis. Je ne me suis pas ennuyé chez eux. Il y a toujours quelqu'un à la porte, pour prendre en charge votre manteau. Les bouquets sont beaux. Les plis de pantalons impeccables. Et les, robes seyantes, belles mises en valeur, ah, les corps des aimées! Chez Paule, Je n'ai jamais pu retirer un vêtement sans que quelqu'un d'employé le prît pour le mettre au sale. On fait dans ce milieu-là une grande consommation de propre, et d'amidon pour le col des chemises. Ce dernier détail donne de l'assurance, quand on parle. Et sans doute ai-je trop dit mes projets, alors qu'ils n'en ont plus, et mes convictions, alors qu'ils se considèrent en péril. Je crois, en fait, qu'ils ont commencé à avoir peur de mes avis, si je les donnais, et de mes éclats si je me moquais de leurs tout neufs chagrins de militants d'opposition. D'un côté comme de l'autre, personne n'a fait sa conversion psychologique. Paule m'a séduit. J'ai vécu avec elle un automne et un hiver qui m'ont permis de découvrir une femme en proie à la peur de vieillir, et cela me la rendait émouvante, touchante, et très franchement excitante. Je l'aimais d'étreintes vives. Cela m'a également permis de voir le monde comme il est quand il n'est plus, quand le décor est planté pour un avoir et un passé définis. Et puis ce fut mon tour, pour le scalp. Je fus l'évacué de la semaine dernière. Paule veut sans doute se retrouver seule pour l'été. Mais il y eut un curieux ballet d'espionnage. Ils se mirent à parler en aparté. Il y avait eu des « fuites ». Ça ne pouvait être que moi. J'imagine pourtant que dans le monde de l'espionnage on rencontre une certaine forme de civilité. Alors seulement se posa la question de mes origines. Avec mon nom polonais, ma grand-mère juive, la torture de mon père pendant la guerre d'Algérie, mon intérêt pour les pays d'Afrique, je convenais à leur désir de dénoncer tous les cosmopolitismes louches. Chez eux c'est clair et joyeux comme aux magasins du Printemps, ou au collège privé où leurs enfants apprennent « sans risque idéologique » disent-ils. Et comme je ne reprochais pas à Paule sa fragile entrée en âge, puisqu'elle m'avait plu et me plaisait, elle n'a pu que se fâcher de la continuité de mon désir et j'ai retrouvé mes valises (cadeau) avec mes chemises, mes cravates, mes ceintures (cadeau), trois costumes, deux paires de chaussures (cadeau), une paire de boutons de manchettes, une montre noire et quatre pyjamas

(cadeau). Et un billet d'avion pour la Turquie. Aller et retour. J'avais parlé de ce voyage. Paule ne voulait pas le faire. J'ai regagné ma chambre d'étudiant. Les vêtements restent dans la valise. J'ai désormais ma boîte à outils pour faire une rentrée dans ce monde. Il va y avoir une suite. Je plais à Carole. Et Hubert la quitte. Voilà de quoi ajouter à l'animation du groupe. J'ai fait un reportage, Alain: leur peur est un confort; les jalousies leur donnent des répits. De sempiternels répits. Une continuité dans l'intrigue la plus feutrée. Je vais revenir chez eux, par lâcheté. Je suis devenu louche. C'est très agréable. J'ai été foutu à la porte. Je me sens grandi. Je vais rentrer par la boucherie. Ils ignorent que toutes les boucheries ont une porte qui donne directement chez eux et qui leur permet parfois de liquider. Pas si fou que ça. Ne compte plus sur moi pour l'amitié et la fréquentation. J'ai l'idée et le désir de devenir plus trouble qu'eux. Au fond, c'est la peur qui nous fait agir. Et toutes sortes de gourmandises. Rendez-vous dans six mois. Laszlo.

Mardi 10. Ce fut un cauchemar. J'avais un peu de fièvre. J'étais épuisé. Je dormais. Mais je savais que j'étais en train de dormir. J'avais cette conscience de l'oreiller, du matelas, du geste exact à faire dans le noir pour atteindre la lumière de chevet et allumer si besoin était, cette connaissance de la direction dans laquelle se trouve la fenêtre de la chambre afin de tourner mon visage vers elle, même fermée, pour respirer, et ce savoir de la mise au lit, du besoin de l'allongement, qui empêche de sombrer et de dormir vraiment. Nuit agitée et brûlante. De temps en temps, instinctivement, car je tournais et je me retournais, je relevais la couverture sur mes épaules et quelqu'un de maudit ou quelque chose de maléfique me disait que cette couverture, c'était ta peau. Immense couverture de mon lit. Oui, ta peau. Et entre veille et sommeil abandon et surveillance, entre deux états, tiraillé, fourbu, je me sentais coupable de trophée, assassin, propriétaire et jouisseur d'un terrible fétiche. C'était ça, l'immense toi, perdu. Tu me couvrais. C'était ta peau. Comme une pâte pour faire un gâteau, que l'on roule dans la farine, sur le marbre, de manière rayonnante, du centre vers le pourtour. Un soleil. Une constellation. Je remontais la couverture sur mes épaules. Et c'était ta peau que je tirais à moi pour me tenir au chaud, au toucher, comme la fine pâte qui ne doit pas se déchirer. Qui doit rester d'un seul tenant. Ce voile de toi. Ni bon ni mauvais rêve, si je ne te le raconte pas, ça sert à quoi de rêver? Qu'est-ce qui est le plus gênant, le taire ou en parler? La veille l'a emporté sur l'abandon. J'ai tendu le bras pour allumer la lampe de chevet. J'avais à peine dormi une heure alors qu'il me semblait être allongé, déjà, depuis une éternité. Je me suis levé. J'ai ouvert la fenêtre. J'ai fait chauffer de l'eau pour une infusion. J'ai pris de l'aspirine. J'avais la chair de poule. Je frissonnais. Je revoyais des images de toutes les actualités, un cadavre à Jérusalem, des pendus à Bagdad, des fusillés à Guatemala City, le visage d'un enfant qui a perdu la mémoire après avoir été prisonnier d'un lac gelé, sous la glace, une histoire de luge. Des images. Des histoires. Des corps. La livraison quotidienne. Ton absence. Insupportable. Et le farouche désir de continuer à être et à vivre. J'ai bu l'infusion. J'ai fermé la fenêtre de la chambre. Il y faisait froid. Elle était aérée. Et, sans même m'en rendre compte, j'ai enfilé un de tes tee-shirts, un de tes maillots de corps, un de tes gilets de contact, un sous-vêtement de toi. Et sur le dos, dans le lit, sous la vraie couverture de laine, je me suis fait une petite place au chaud, une place de célibataire et de douillet. J'ai guetté le cauchemar pour qu'il ne revienne pas. Ce qui avait touché ta peau touchait la mienne. Le reste, tout le reste, tout ce que l'on peut raconter, dire, concevoir, élaborer, fabriquer, chanter ou écrire, plus rien n'avait d'importance. Rien d'autre que cela. Je me suis réveillé, la lumière de chevet était allumée. La ville commençait à

vibrer. Ça débute par le métro, le premier autobus, la benne pour les ordures, le voisin du 11 qui fait mugir le moteur de sa 2 CV, puis la livraison de fruits et légumes, la voix acidulée de l'épicière quand elle appelle son chien, les oiseaux dans le jardinet du 7 et la dame qui fait claquer ses volets métalliques au 12, dernier étage. Tu me manques d'être là, toujours. Je te remettrai cette lettre à ton retour. Jusque-là, je garde ton maillot de corps. A tous ceux que j'ai connus avant toi, je pose cette question: pourquoi m'avoir tant menti, sans aucune nécessité? Vincent.

Mercredi 11. Chère Annick. Je lui ai demandé « qu'est-ce que tu fais dans la vie? » Il m'a répondu « je raconte des histoires, sur le port ». J'ai dit « ce n'est pas un métier ». Il a souri. Après, je n'ai plus osé lui parler alors que j'en avais terriblement envie. Quelle idée, aussi, de poser cette question pour commencer. Il faut dire qu'il n'avait visiblement pas l'intention de m'adresser la parole. Et une fille qui aborde un garçon c'est toujours un peu suspect. Surtout quand tout le monde danse et qu'il y a de l'ambiance. Moi, je rêve de quelqu'un qui me parlerait du bleu du ciel. Et mon rêve, je dois l'avoir dans le regard. C'est pour ça qu'on ne m'invite pas. Et ça ne sert à rien de faire le premier pas. Pour la danse, ça ne se commande pas. Tu vois, j'ai suivi ton conseil. Et ça n'a pas marché. Comme il avait l'air de connaître deux autres filles du groupe, je l'ai tutoyé « qu'est-ce que tu fais dans la vie? » Si je lui avais dit « vous », je l'aurais repoussé. Et la question aurait été encore plus ridicule. Maintenant, passons à sa réponse « je raconte des histoires, sur le port ». Je ne l'ai pas cru. Ça ne veut plus rien dire. Il n'y a plus personne pour raconter des histoires, sur le port, depuis très longtemps. Alors, j'ai pris mon petit air (copié du tien quand tu veux passer pour fine et experte) et j'ai répondu « ce n'est pas un métier ». Fini. Foutu. Je suis restée toute la soirée sur ma chaise. Il a passé toute la soirée sur la banquette. Il regardait la piste de danse. Moi je le regardais. Je n'ai pas pu croiser son regard. Même au moment du départ. Après, j'ai interrogé les deux filles du groupe, Lila et Tinette, des nouvelles. Elles ne le connaissaient pas. Personne ne le connaissait. Personne ne savait d'où il venait. Personne ne sait d'où il vient et s'il reviendra. Depuis dimanche, dans le groupe, ils me disent « mais arrête de parler de lui ». Donc, dès que ça commence, il faut arrêter. Ou bien « arrête de te raconter des histoires ». Mais justement, c'était son métier, sur le port. Alors? Alors maintenant je me dis que c'était peut-être lui qui allait me parler du bleu du ciel. Et qu'un jour ou l'autre, même toi, tu me diras que je suis une idiote. Il n'était ni beau ni laid. Il était. Et tu vas me démontrer que j'ai eu tort d'essayer de croiser son regard. C'est pas facile de se faire une petite place, à côté de quelqu'un. Et toi? Louis? Au magasin, celle qui t'a remplacée n'est pas sympa. Vendeuse, ça la déclasse. Elle lit le journal, c'est tout te dire. J'attends samedi. Je vais faire des listes de meilleures premières questions et, si le conteur du port revient, je les lui lirai toutes d'un seul coup. Aide-moi. Sophie.

Jeudi 12. Cher Richard. En fait, je t'avais écrit sans espoir de retour. Je ne sais plus quoi faire maintenant. Je n'attendais pas de réponse de toi. Je n'en voulais pas. Or, c'est fait. Et je suis pris au piège. Un pas en avant. Ta réponse. Deux pas en arrière. Tout cela est stratégique. Ce que je veux contre ce que tu veux. Nous jouerons donc toujours à celui qui veut avoir le dernier mot. Mais là, « puce! » comme on disait en cour de récréation pour arrêter une partie de gendarmes et de voleurs afin de remonter nos chaussettes ou refaire les noeuds des lacets de nos galoches cloutées, « puce! » je ne joue plus. Je faisais des projets. Je n'en fais plus. Faire des projets, c'est partir perdant. Tu me l'as assez dit. Je suis parti perdu. Je t'écrivais pour te demander un service. Je ne voulais pas que tu me le rendes. Je voulais pouvoir

t'admirer jusque dans cette indifférence qui fait ton charme et ta réussite. Or, tu me proposes d'intervenir. Pis, tu me dis que c'est facile pour toi. Et je te réponds que je ne veux rien, surtout rien. J'aurais préféré un refus. J'aurais préféré une absence de réponse. Un silence. A la gloire du demandeur. Tu as gagné, encore une fois. Tu n'as qu'un projet, toi. L'efficacité. Tu es parti gagnant. J'espère bien que tu jetteras cette lettre en te disant « rien à faire, c'est un con », mais qu'au secret de toi-même tu te poseras la question de ta réussite et de mes échecs, de tes certitudes et de mon doute. J'ai accepté, hier, un emploi de comptable, dans une scierie près de Pontarlier. J'ai eu du mal à faire accepter mon dossier de candidature. J'avais de trop bonnes références et surtout l'habitude de postes plus importants. Mais c'était ça, ou tant de projets encore qu'il n'en restait même plus un de valable. Je n'aime pas la voix de ta secrétaire quand elle dit « c'est de la part de qui? » et surtout le terrible « c'est à quel sujet? » Je reconnais ton dressage. Et dans ta manière de me répondre « tu sais très bien que je t'ai toujours aidé en cas de besoin et que tu peux compter encore une fois sur moi » il y a l'expression de ton bonheur dominateur. Ce sont des petites histoires comme celle-ci qui font s'évanouir le monde. Tu es le maître. Je te félicite. Cathou n'est pas contente de notre échange de courrier. Elle dit que nous n'avons « plus rien à vivre ensemble depuis le début », c'est son expression. Je te salue. Et je te félicite. Nous nous devons bien cet ultime courrier. Aucun des deux n'a le dernier mot. Loïc.

Vendredi 13. Chère Jacqueline. C'était les jours heureux. Les parents pensaient à tout pour nous. Ils pensaient à la nourriture. A l'argent. Ils s'inquiétaient de nous. Nous n'avions plus qu'à inventer. Nous ne le savions pas. Ils nous le disaient. Mais nous n'avons jamais su les croire. Chaque année, au printemps, quand la nature inaugure, je pense aux temps perdus de notre jeunesse, aux temps particuliers, à ces temps privilégiés où même les chagrins procuraient de la douceur et où nous avions l'innocence de ne croire qu'en nous-mêmes sans avoir le sentiment de devoir quoi que ce soit à qui que ce soit. Maintenant, j'ai bien du mal à me gérer, à me situer, à me fondre, à tout oublier pour une histoire. J'essaie de me tenir au courant de ce qui se dit, ce qui se fait, ce qui se passe. Et c'est immédiatement trop et ne plus, pouvoir comprendre. Cette mutilation de l'enfant, en moi, m'est de plus en plus insupportable. Il s'éloigne de moi. Je m'éloigne de lui. Qui se sépare de l'autre? Qui nous sépare? Je voudrais de nouveau parler comme lui, m'étonner comme lui, respirer et goûter comme lui. Souvent, tu me dis « pourquoi es-tu si triste? » Je te l'écris aujourd'hui. J'ai grandi. Je suis devenu le pantin de l'enfant que j'étais. Et je ne veux aucune responsabilité. Je traîne en moi un enfant interdit. Je porte dans mes bras l'enfant qui fut ton frère et qui a perdu l'inconscience, le plaisir et l'audace. Je savais inventer des jeux. Je ne sais plus rien. Je sais trop comment, tout se joue. Tout devient un dû, une dette ou un avoir, très vite, tout de suite et de plus en plus. Tout est ramené, continuellement, à un problème de pouvoir et de domination. C'est le troc des adultes. Il n'y a plus d'histoire. Plus aucune prise pour le rêve. Plus aucun espace pour le cerf-volant. L'enfant, interdit, en moi, m'exténue. Je voudrais pouvoir lui faire du bouche à bouche, lui redonner sa belle inconscience, le tenir par la main, me laisser entraîner par lui, me faire tout petit, petit, et me perdre en lui un souffle au bout d'une paille, une bulle de savon, au bout de ses lèvres une bulle qui éclate. Tu applaudis. Attention mesdames et messieurs, le spectacle va recommencer. Je t'embrasse, Jacqueline. Tu m'amuses quand tu me dis que tu t'assumes, toi. Tu prends des airs de grande. Je ne viendrai pas mardi prochain ni le mardi suivant. Je ne supporte plus personne. Pour un temps. T'inquiète pas. Je te ferai signe. Jean.

Samedi 14 avril. Chère Fabienne. Tu vas me trouver encore bien amoureux et tout à fait tragique. Je tourne des films, dans ma tête. Comme toujours. J'ai la vie comme on a la peste. Je me fais mon cinéma. Je mets en scène et je produis. Je joue et je distribue. Le problème, c'est que je ne peux tourner que la fin des films. Jamais le début. Je ne sais jamais comment ça commence. Je ne vois que la dernière scène. Voici ma dernière fin de film, tournage extrêmement récent, puisqu'il date d'hier en dormant, et projection privée, ce soir, pour toi et moi seulement. Sujet: je ne suis pas très heureux et c'est mon droit le plus strict. Je le revendique. Jamais je ne dirai assez la tyrannie du bonheur absolu que l'on veut nous imposer. A l'image, un compartiment, dans un train, un après-midi d'été. C'est un plan fixe. En face de nous, la vitre, la fenêtre, comment dit-on, la portière à laquelle il est recommandé de ne pas se pencher. Et l'image floue d'arbres ensoleillés. Le train va vite. Dans le compartiment, une femme. Belle. Et pâle. Elle est en fuite. Elle vient de quitter quelqu'un. Elle regarde le paysage fuyant. Puis elle ouvre son sac. Elle prend une photo. La photo d'un homme. Elle regarde la photo. Elle regarde le paysage fuyant. Elle se lève. Elle baisse la vitre. Le vent la décoiffe. Elle ferme les yeux. Elle pleure. Elle ferme la vitre. Elle se rassoit. Elle regarde la photo en la caressant du bout du doigt. Puis, lentement, elle déchire la photo en quatre. Elle se tourne de nouveau vers le paysage fuyant. Elle se lève. Elle baisse la vitre complètement. Et, en plein vent, elle sourit, elle rit. On croit qu'elle va jeter la photo déchirée. Non. Elle laisse tomber les morceaux, par terre, dans le compartiment. Alors, cinéma, la caméra se rapproche du sol et on voit en gros plan les quatre bouts de photo. On a longtemps le temps de recomposer le visage de l'aimé. Puis la caméra recule. Plan de départ. La vitre est ouverte. La femme n'est plus là. Fin du film. S'est-elle jetée, si belle, en souriant? Dans mes films, aucun personnage n'est exactement dans sa vie propre. Comme s'il s'était produit quelque part une erreur dans le choix amoureux et que cette erreur fût décisive et définitive. Dans mes films, il y a toujours une femme qui déchire ma photo. Commençons par désespérer, c'est-à-dire abandonner toute attente et toute illusion, donc toute tristesse. C'est si simple qu'on ne l'aperçoit pas d'emblée. J'ai dans ma tête une cinémathèque de fins de films, rien que des dernières bobines. Ne te moque pas de moi. Je t'aime. Karl.

Dimanche 15. A toi. Inévitablement toi. Je suis encore tombé sur toi, la nuit dernière, en rêvant. Toujours l'espace exprime le drame, l'intelligence et la rigueur, les forces obscures et les fascinations. J'étais haut dans le ciel. Très haut. J'étais aussi inaccessible que je te dis inévitable. Il ne s'agit pas de changer le sujet ni la scène. Ma vérité n'est pas ta vérité ou la vérité. En tant qu'ami, amant, je ne peux montrer que mon propre point de vue et te rendre ce rêve tel que je l'ai vécu. Si je commence à émettre des jugements, je me livrerai à une forme déguisée de propagande. Tu t'es propagé en moi. Va-t'en. Je te rends ce rêve dont tu es le point de chute. J'étais donc dans le ciel, très haut, au-dessus d'une ville qui m'était cachée par une masse complexe et magnifique de routes aériennes, ponts et viaducs, jetées de bretelles d'autoroutes, spirales de boulevards circulaires, le tout s'enchevêtrant, s'interpénétrant, avec des tunnels pour s'engouffrer et toujours d'autres routes pour faire irruption, jaillissements de portées de béton et d'arcs de métal, pour disparaître de nouveau. Je n'avais rien à voir avec cette ville (cachée) et cette circulation (je ne voyais pas de véhicules sur ces routes toutes courbées et solidaires les unes des autres). Tu sais le peu d'emploi que je fais usuellement des parenthèses. Je ne les aime pas. Elles cachent quelque chose. Elles disent un malaise ou peu de franchise.

Mais tout dans ce rêve était caché. Tu m'as mis entre parenthèses. Je ne peux pas me détacher. Piéton du ciel, j'observais de loin cette étrange architecture. La lumière était blanche et poussiéreuse. Le soleil lui aussi était tenu à l'écart. C'était certainement une très grande ville pour justifier l'exploit de ces routes se chevauchant de plus belle. Sans doute attendait-on l'inauguration. Ou bien étaient-elles inachevées? Un vieux taxi, une 403 Peugeot couleur crème, s'arrêta près de moi. Le chauffeur avait un air entendu. C'était bien moi qu'il venait chercher. Je devais monter à l'arrière. Il y avait danger si je ne me laissais pas conduire par lui. Danger de mort. Menace. C'était ça ou disparaître. Sitôt la portière refermée, le chauffeur démarra et se dirigea en pente raide, tenant le frein à main, vers l'enchevêtrement de routes. Etrange sentiment alors d'inaugurer. Il y eut de beaux virages en corniches. Je vis la mer. Nous étions au-dessus d'un port. Mais très haut. J'avais comme une vue d'avion de l'ensemble. Puis la voiture ralentit. La route était inachevée et se terminait dans le vide. Il fallait prendre une déviation faite de treillis de métal, et le vide au-dessous. Le chauffeur était extrêmement prudent. Il devait me conduire jusqu'au bout. Je n'avais pas peur mais j'avais le vertige (et je me disais que ç'avait été la nature même de mon sentiment amoureux pour toi). Il y eut de nouveau un petit bout de route, comme une montée avec parapet, bornes d'alarme et point sublime avec de ces appareils longue-vue dans lesquels on met un franc pour avoir le droit de voir le large pendant une minute ou deux. Mais nous n'avions pas de temps à perdre. Ce fut la pente. Et de nouveau une fin de route, une déviation, un treillis, une route, une déviation, un treillis. Toutes ces routes se jetaient dans le vide. Les grands travaux avaient été interrompus. Le silence du chauffeur me disait que notre circulation était interdite, mais il était en mission et devait me ramener. Bientôt, de treillis de métal en ponts provisoires, nous gagnâmes une plate-forme, tout en haut d'un immense derrick, plus haut que la plus haute tour et que le plus grand gratte-ciel. Le chauffeur bloqua le frein, quitta la voiture et actionna une manette. Grincements de poulies et de treuils, lentement, très lentement, nous descendions vers le bas et la mer. Je suis sorti de la voiture. J'y avais peur. Seul. Sans chauffeur. Où étaient les routes? Où était le port? Nous étions au milieu de la mer. La plate-forme s'arrêta brutalement un peu au-dessus du niveau de l'eau. Tu étais là, dans un bateau à voiles rouges. Un de ces bateaux de compétition où l'on ne tient qu'à deux et sur lequel le moindre faux geste fait tout chavirer. Tu m'as crié « dépêche-toi! » J'ai sauté à côté de toi. Et le voilier s'est mis à fendre les vagues. Nous allions vers le large. Si j'avais tourné la tête pour te regarder, nous aurions basculé. Tu me donnais des ordres. Je les exécutais. Cela dura longtemps. Jusqu'à un épuisement. Je perdis connaissance. La mer m'emportait. J'étais dans une voile rouge. Et toi, debout, sur une berge, tu criais « ne la déchire pas. Ramène-la! » Et je l'ai ramenée, comme on traîne une noyée. Je crois que tu as dit « bravo » et « tu vois que tu peux faire un effort ». J'étais à genoux, devant toi, la tête sur tes pieds, tes ongles dans mon front. Tu as dit « tiens, c'est pour toi! » Comme je ne bougeais pas tu m'as attrapé par les cheveux et tu as fixé ma bouche sur ton sexe. « Prends-le. Prends. Fais-moi jouir. » Et je t'ai donné du plaisir. Fin. Je te rends ce rêve. Ce n'est qu'un rêve. Le chauffeur, la voiture, les routes, le béton, les poutrelles, la descente. Et toi, le pieu. Ton plaisir. Laisse-moi tranquille Pierrot. Laisse-moi. N'envoie plus personne me chercher. Après, je suis seul, un dimanche. Et qu'est-ce qu'on fait d'un rêve quand on n'en veut pas? Quand on n'en veut surtout plus? Retour à l'expéditeur. Manquent à l'appel des lignes les impressions de frayeur, d'altitude, de chute et d'inachevé. Le vent d'en haut. Le chauffeur chantonnait. C'était beau. Rien que des airs sur lesquels j'ai dansé quand l'été brûlait, quand je découvrais mes

jouissances, quand je tuais le temps pour le seul plaisir des danses. Le temps adolescent. N'envoie plus personne me chercher. Surtout pas la nuit quand je rêve. Va-t'en. Je m'essuie la bouche. Je me lèche le dessus de la main. Je ne veux plus aucun rendez-vous avec toi. Même si mes rêves, avec toi, sont plus beaux que le temps passé, avec toi. Quand nous passions du temps ensemble. Quand nous passions le temps, tous les deux. Salut. Et garde-toi bien. Léo.

Lundi 16. Chère Betty. Chaque jour, je le vis comme un dernier jour. Par exemple, ce lundi, c'est le dernier lundi. Je n'en veux plus aucun autre. Je n'ai rien vécu de ce que je souhaitais vivre. Et tout me dit que je n'ai pas à me plaindre de la vie que je vis, qui n'est pourtant jamais celle dont je rêve encore. Alors? Je suis prisonnier de ma liberté et de mes privilèges. Jamais la politique, d'un bord comme de l'autre, ne m'a paru aussi bâtarde et désenchantée. C'est peut-être l'effet de l'âge. La politique n'aurait donc jamais été que ça, des promesses tenues quand il est trop tard. Jamais l'Histoire ne m'a paru aussi bradée et le monde à la merci de je ne sais trop quel chambardement. Je pars de haut: la politique et l'Histoire. Je ferais mieux. de ne m'en tenir qu'à mon expérience propre. Mais celle-ci est-elle vraiment dissociable du politique et de l'historique? Après tout, je suis un dans le groupe. Et le groupe, sans moi, serait *le groupe sans moi*. donc un autre groupe, et ce ne, serait, pas vraiment le même exploit politiquement et le même déroulement historiquement. On nous a trop enseigné que nous étions menés. Ce n'est pas vrai. Chacun de nous compte. Il y a des goulags partout. On ne parle que des plus évidents. On oublie ceux de l'opulence, de la beauté et le silence des rassasiés. Je dérape. Je ripe. Je flanche encore. Je voudrais en une seule lettre te dire l'étreinte de mon désir de fin. Vivre m'exalte. Me lève. Me transporte. J'ai terriblement soif et faim de tout. Mais, chaque jour, je le vis comme un dernier jour. Je vis une autre vie que la mienne, rêvée. Je vis une vie imposée. Et pourtant je m'isole. Je veille à ne pas me laisser prendre aux pièges alarmistes du grand-guignol des médias. Mes lectures sont rares et choisies. Et je me suis fait définitivement à l'idée de passer pour bavard et fou, provocant et méchant, dans tel ou tel clan, si je sors. Mais je ne sors plus. Ou peu. Je rêvais d'un poème symphonique. Et je ne fais que déchiffrer la même sonate de Mozart, dite facile, qui bien entendu ne l'est pas. Je ne pourrai jamais la jouer du début à la fin. Voici, Betty, l'étreinte de mon désir de fin: tout peut arriver, survenir, se produire, blesser, attenter, tuer, détruire. J'accepte tout sauf la lâcheté de l'amoureux qui n'aime plus et qui ne peut ou ne veut le dire. Les guerres civiles entre deux êtres sont intolérables et bien plus meurtrières que les grands massacres des peuples. Chaque fois que j'ai vu *Roméo et Juliette*. j'ai pensé à l'ensevelissement de nos amours, à ces terribles rendez-vous manqués. Aux mensonges. Aux philtres. Aux drogues. L'innocence amoureuse n'a que du passé et de la funéraille. Rares sont ceux qui échappent. Et, s'ils existent, ils ne se font pas connaître par peur de délation et de liquidation. L'humain liquide les amants échappés. Je m'égare. Je me perds. Je vais même me contredire. Qui a séparé nos chemins? Voici, Betty, pourquoi aujourd'hui, un lundi, je n'en veux plus aucun autre. J'ai la rage de n'avoir jamais pu devenir deux. Si je t'en parle, tu baisses les yeux. Et je deviens fou. Alors, je t'écris. Et je sens que tu t'arrêtes à chaque mot, que tu te poses les mêmes questions que moi tout en t'interdisant de te les poser avec moi. L'autre est-il donc infranchissable? L'Histoire, alors, ne serait qu'un jeu de chimères, une sorte de casino dont les politiciens seraient les tenanciers et les escrocs. Ma qualité de ma vie, c'était toi. Qui nous a séparés géographiquement, moralement et surtout dans nos jouissances? Quels exemples? Quels modèles? Nous étions le modèle d'origine puisque nous

étions « nous » et que tout était à inventer. Qui s'est interposé pour proposer d'autres performances que l'anodin et quotidien plaisir qui était le nôtre quand nous nous parlions, quand nous prenions nos repas ensemble, quand nous allions faire des promenades en forêt, le dimanche, quand la nuit tu rêvais à voix haute, étranges mots, et ces noms? Chacun pour soi. C'est fini. Pire. Tout peut dégringoler, s'effondrer, anéantir, narguer, miner, chacun réclamant son dû, sa pitance amoureuse ou autre. J'accepte tout, sauf la superbe de l'amoureux qui n'aime pas et qui fait comme si, qui joue l'amour et entraîne l'autre dans des oubliettes. L'amour a ses cachots. Cassé l'amour. Cassé le siècle. C'est vraiment le der des ders. Musique s'il vous plaît. Plus fort. Plus fort encore! Combien s'échappent? Je leur donne mon espoir. Je leur donne les cerisiers en fleur. Je leur donne les arbres qui bourgeonnent. Je leur donne le premier soleil de printemps. Et la première abeille dans le romarin en fleur. Tu prenais tes bains de soleil, nue, à cet endroit-là, sous ma fenêtre. De quoi rêvais-tu? Eden-Roc ou Acapulco? Je donne tout pour une parole vraie et nette. Pour qu'ils s'échappent et que nul jamais ne sache qu'ils sont deux et que l'histoire du monde, l'Histoire, s'arrête à eux. Ils sont leurs propres élus. Moi, j'ai renoncé. Chaque jour est le dernier jour. Je n'ai rien trouvé de mieux pour mon exaltation. Je respire un peu. Cela me permet de tenir d'ultimes discours qui sont en fait des appels au secours et au plaisir, des invitations à l'ivresse de la saison en cours. L'idée que sur un quai, pour un départ, quelqu'un que je ne connais pas et qui ne me connaît pas m'attend pour un voyage avec la volonté et le savoir ne jamais rien demander à l'autre de plus que ce qu'il peut donner, cette idée-là, pour cette rareté-là, dans la modestie de la demande et la bonne tenue des présences respectives, me tient encore à vif. J'espère une dernière fois. C'est le dernier jour. Je ne veux plus vivre un lundi. Et demain je ne voudrai plus vivre un mardi. Et ainsi de suite les jours et ma folie de toi, ma belle allée, elle s'en est allée, ma belle partie, elle est partie, ma belle destinataire, cette lettre lui est destinée. Toi. Quand je te parle, tu n'écoutes plus. Tu veux férocement une autre histoire que la mienne. Et tu me demandes obstinément plus que ce que je peux te donner. Il y a bataille dans le repos. C'est le dernier lundi. C'est le dernier jour. Je vais me coucher. Les rêves m'apporteront en vrac d'énigmatiques rencontres et me procureront un peu d'abandon. Je dors la fenêtre ouverte. Mes nuits me précipitent dehors. C'est l'envolée. Pendant la journée, devant l'ordinateur, je programme. Je suis l'auteur de milliers de fiches qui gommant notre mémoire. Celle du hasard. Celle de la rencontre. Celle du coup de foudre. Je t'aimais quand tu soupirais. Car enfin tu respirais. Salue pour moi Eloy, Marco Jacqueline et Laurette. C'est le dernier Jour. Et ainsi de suite. Minuit. Gilles.

Mardi 17 avril. Chère Paulette. Ça me reprend. C'est comme ça chaque année au printemps. Il suffit que je voie un homme, bras nus, en chemisette, dans la rue, et je pense à Marcel. Dès qu'il y a du monde, aux terrasses des cafés, en plein air, c'est foutu. Ça me monte à la tête et ça vient du ventre. Seule, dans l'appartement, je lui parle à voix haute. C'est mauvais de parler à quelqu'un qui n'est plus vraiment là. De parler, dans le vide, à quelqu'un qu'on n'a pas su retenir. D'ailleurs, s'il n'y a pas eu de suivi avec Marcel, c'est que j'ai voulu le retenir. Ou alors, nous avons tous une histoire, sûre au début, brûlante puis inventée ensuite, histoires de braises à laquelle nous tenons, une seule, une histoire finie que nous ne finissons pas, secrètement, de nous raconter. Une histoire de départ. Une histoire interrompue que l'on interroge sans fin, pour pouvoir vivre les suivantes, jamais aussi bien, jamais aussi captivantes. Finalement, Marcel, je l'ai connu très peu de temps. Et ça fait

longtemps. Il partait pour l'Algérie. la guerre de là-bas. Vingt-sept mois de service militaire obligatoire. Nous nous sommes fréquentés trente-deux jours. J'étais éprise. Et lui, chamboulé. J'aurais voulu me retrouver enceinte. Même pas. Je n'ai même pas eu le temps de lui dire ce que j'avais à lui dire. Par exemple, dans la rue, nous marchions, je me disais « là, je vais lui parler », et à ce moment précis il me prenait par la taille, bras nus, il me serait contre lui, j'en avais le souffle coupé. il était malin. Il avait peur de l'aveu. Je passais les nuits chez lui, aux Rocades, un studio plein nord avec un matelas par terre et du Nescafé. De toute évidence, mais comment savoir, j'étais de passage dans sa vie. Il ne faisait pas de projets. il travaillait dans un garage. Il a Sali toutes mes robes. le cambouis, ça ne part pas. Même sous la douche, il avait un savon spécial, une réclame de la Shell, je frottais, frottais, et toujours il en restait. C'était ça son odeur de peau. Premier inventaire : les bras nus dans la rue, le goût du Nescafé, les taches de ses doigts sur mes vêtements, et le parfum du cambouis. J'avais dit à mes parents « je ne rentrerai pas le soir. J'ai l'âge. Je suis libre. C'est mon histoire. » Ma mère disait « c'est qui ? Est-ce qu'il est bien au moins ? » Je passais à la maison pour prendre des vêtements propres. Ma mère était une folle du blanc-blanc Omo, mais je laissais les vêtements sales ou salis, chez Marcel. Un vrai tas, dans le studio. C'était ça ou renseigner mes parents. Le cambouis, ce n'est pas la promotion sociale. Et ils rêvaient de mieux. De mieux que nous pour moi. Pourquoi? Au Studio, la nuit, quand je voulais lui parler, il me faisait un gros baiser dans l'oreille gauche ou dans l'oreille droite, c'était selon la position, et assourdie, je ne pouvais plus rien dire. Ça le faisait rire. Vraiment. Il m'a donné de quoi rêver encore pendant cent ans. Et de quoi réfléchir. Je voulais aimer, c'est tout. Je l'ai aimé. Croqué. Dévoré. Ce n'était peut-être pas de l'amour. Mais le reste, vraiment, tout le reste, depuis, ce n'est pas égal même si c'est plaisant. Marcel était buté. J'aimais ses lèvres. J'aimais ses baisers. Mon histoire n'a pas d'autre intérêt. C'est quoi, l'intérêt d'une histoire? Quel idéal? Quel exemple? J'en ai assez de voir des bourgeois ne pas s'aimer, à la télé. Je veux dire par là que les petites gens ne seront jamais que les princes de leurs secrets. J'ai rencontré Marcel trente-deux jours avant son départ. Et il a travaillé jusqu'au dernier soir. Ce soir-là, ses deux frères sont venus chercher le matelas et divers objets. Il fallait « vider les lieux ». « Qui c'est celle-là? » a dit le plus vieux en me regardant. Marcel a répondu « elle est là, ça ne te regarde pas ». L'autre m'évitait du regard. Ils ont voulu emporter mon tas de vêtements. J'ai simplement dit « non, ça c'est à moi ». La dernière nuit, Marcel et moi avons dormi dessus. Marcel m'a embrassée toute la nuit pour m'empêcher de parler. Il ne voulait pas que je l'accompagne à la caserne. Nous avons bu un dernier Nescafé dans un verre à dents, avec l'eau tiède du robinet. Sans sucre. Le jour se levait. Le printemps était furieux. Même aux Rocades, il y a des arbres, dans le béton et des oiseaux qui nichent dedans. J'aimais les mains de Marcel quand il m'écrasait les seins. Il les pétrissait. Il avait un beau sourire. alors, à l'ouvrage. Je ne pouvais plus croiser son regard. J'aimais ses dents quand il me mordillait le menton. J'aimais poser ma tête sur ses genoux quand il fumait une cigarette. J'aimais, finalement, qu'il ne dise rien de nous. Il n'y avait pas de projet ensemble: c'était le plaisir du moment là. Il partait. Il faisait des économies de mensonge. Et moi, j'étais tout entière dans mon ventre, recroquevillée, enfin livrée à moi-même et consciente de mon corps, jouissant de l'instant et certaine de ne pas pouvoir interroger qui que ce soit, même pas lui. Il était filou et drôle. Un peu brutal. Toujours très amusé. Il avait une belle manière de jouir en éclatant de rire. Il ne m'a pas raconté une seule histoire de lui. Pas un souvenir. Il me rendait gourmande. Il avait un nombril charnu, comme une belle lèvre ronde. Il aimait que je mette mon doigt dedans. Dans ses mains, je voyais

des fleuves. Un delta. Sa ligne de vie était profonde. La dernière nuit fut la plus belle. Il disait que le parfum de mes vêtements le rendait fou. Et il se cachait la tête dedans. Il a déchiré le chemisier que je portais le jour de notre rencontre et il est parti avec un bout du col. « Ce sera mon porte-bonheur. » Nous nous sommes quittés devant les Rocades. J'avais mes vêtements dans un grand sac poubelle. Il a fait de l'auto-stop. La première voiture s'est arrêtée. Il a crié « t'es belle décoiffée! Je t'enverrai mon adresse ». Moi je suis allée au pressing. J'ai donné tous mes vêtements à nettoyer. Le soir je suis rentrée chez moi. Mon père refusait de me parler. Ma mère, elle, venait visiblement de retrouver quelques souvenirs. La vie a repris comme avant. J'ai reçu l'adresse de Marcel. Nous nous sommes écrit pendant six mois. Ensuite, au bureau, je t'ai rencontrée. Nous sommes devenues amies. Tu m'as présenté ton frère. Je l'ai épousé. Ce jour-là, j'ai mis les lettres de Marcel dans une boîte, avec le savon spécial cambouis, la petite chaîne qu'il m'avait offerte, et deux photos de lui. Bras nus. En soldat. Dans la boîte il y a aussi une touffe de cheveux. Et le petit bout du col du chemisier qu'il m'avait retourné quand je lui avais annoncé mon mariage. Depuis vingt-quatre ans, tu me dis, chaque année, au réveillon, « et qu'est-ce que je fais de la petite boîte? » « Tu la gardes. S'il te plaît. » Quand j'attendais Nina, je voulais un garçon. Je me disais : ce sera un Marcel. Nina a découché. Pendant une semaine. Elle est rentrée ce soir. Ton frère n'a pas été très aimable. Moi, j'ai voulu lui sourire. On change de rôle, ça va très vite. Mais le printemps est toujours le même. Nina m'a dit « tu te moques de moi. Tu ne peux pas savoir ». Et elle est allée s'enfermer dans sa chambre en sanglotant. Ton frère dormait devant la télévision. Aux informations de 20 heures. Il y avait des images des obsèques des soldats morts en Afrique la semaine dernière. Le ministre des Armées posait des décorations sur les cercueils et saluait les familles. Il y eut un gros plan sur une famille. Un père. Un face à face très bref entre le ministre et le père. C'était Marcel. Avec une veste noire, une cravate noire. Ça c'est mon histoire. Mon histoire de ce soir. Nina est rentrée. Le fils de Marcel, aussi, est rentré. Je viendrai chez toi samedi et je reprendrai la petite boîte. J'ai besoin de l'ouvrir. D'embrasser les photos. Et de jeter le tout du côté des Rocades, dans une poubelle. Le quartier a été démoli, et reconstruit. Parfois, je passe devant un garage. j'entre et je m'enivre. « Madame, vous désirez ? » « Rien, merci. » Et je m'en vais comblée. cette odeur de cambouis a du corps. Ton frère est rentré du travail un peu plus tôt, avant-hier. « Tu parles toute seule maintenant ? » « Oui, ça me fait du bien. » Il a haussé les épaules. La nuit, il dort profondément. Il me tourne le dos. Il récupère. Ce ne fut jamais le studio avec lui. Merci Paulette. Maintenant tu sais ce qu'il y a dans la boîte. Ce n'est pas extra. Mais je n'ai rien vécu de mieux. Je fais l'inventaire. Si au moins Marcel m'avait dit de l'attendre. Si au moins je n'avais pas attendu de lui que tout se dise. Il est tard. Dans la nuit. J'attends que Nina sorte de sa chambre. Elle a faim. je le sais. Ton frère est couché. Il t'écrit. J'ai attendu le journal télévisé de 23 heures. J'ai revu la séquence des funérailles. Je voulais être sûre. C'est bien mon Marcel-cambouis. C'est lui. Et c'est comme si j'étais passés à la télévision. C'est comme si j'avais perdu un fils. Inconnu. C'est comme si je venais de perdre Marcel. Parce que j'ai toujours voulu être sûre. Ton frère ne peut rien me reprocher. j'entends Nina. A samedi matin. Vers 11 heures. Ginou.

Mercredi 18. Cher Monsieur. A votre demande, je me suis donc déplacé. Edgar Lipsky vit dans un appartement à loyer modéré, plus que modeste, au nord de la capitale. ma visite l'a surpris. Et il m'est difficile de croire à une coquetterie de sa part. c'est un beau vieillard, au regard jeune et quasiment rieur. Dans la petite pièce

à vivre, il y a un bureau, deux chaises, des monceaux de livres et un fauteuil de cuir tout griffé par un chat qui n'est plus dans la maison « il est mort à dix-sept ans il y a dix-sept ans » m'a dit Lipsky « c'était un maître-chat. J'étais son esclave. Grâce à lui, je me tenais à l'ouvrage avec humilité. Son regard m'indiquait que je savais trop pour savoir quoi que ce soit et que lui seul, dans sa petite tête, derrière ses grands yeux, savait ne pas savoir et connaissait l'autre côté de tous les miroirs ». Lipsky a longuement réfléchi, l'air somme toute ravi, et a rajouté « j'ai arrêté d'écrire quand il est mort. je ne goûtais plus les commentaires, les gloses, ou les explications savantes. L'analyse du travail des autres n'éveillait plus de passion en moi. J'aurais pu, si j'avais été unique et distinguable, raconter sans arrêt la même histoire, éperdument. C'est-à-dire moi-même et le monde. Faire du roman. Mais quand Han-Tsui est mort, mon stylo était vide, il n'y avait plus d'encre dans l'encrier et la papeterie du quartier venait d'être transformée en auto-école. Quand on vient de loin, et je viens de l'Est profond, de l'Est chassé, de l'Est persécuté, on se fait tout petit dans un pays de liberté, et un jour on arrête, on finit même par oublier qu'on existe. On a trop voyagé. On en est là. On ne commente plus et on n'ose pas se livrer ». Lipsky, ensuite, m'a parlé de vous et de votre insistance. Je me charge de vous transmettre son bon souvenir et vous prie de l'excuser du méchant courrier qu'il vous a réservé il y a quelques années de cela parce que vous lui aviez proposé de l'argent pour la biographie de Czenieff et la traduction des inédits de Rama et de Wezcesdja. « Ce sont » dit-il « des textes, des témoignages rares, dont on ne retiendrait ici, dans ce pays, et en Occident, maintenant que le sensationnel, le pittoresque ou le rétrospectif. Alors que ce groupe, dont je suis l'échappé, l'analyste et le gardien, a du monde une vision que le monde est de moins en moins capable de percevoir et d'admettre. Sur quoi fonder une *Real politik de gauche*? Comment survivre dans la jungle des puissances sans y laisser son âme? Je ne peux pas accepter ces publications dans le scandale et cette manière mercantile que vous avez, ici, au bord de l'Atlantique, de votre balcon plein ouest, avec votre fierté, d'organiser les résurrections. Ça dure combien de temps, la vie, je vous le demande? Et c'est pourquoi exactement votre venue? Ces textes n'ont plus d'usage car le temps les a rendus d'une part prophétiques, glissements progressifs vers le froid et la faim, donc les inquiétudes, et d'autre part d'avant-garde, la vraie, celle qui par le récit est toujours en avance d'une conscience du temps à venir, d'un appel, d'un espoir. Je suis fidèle à Rama, à Wezcesdja et à notre Socrate bouffon: Czenieff. Nous n'étions que les larrons de notre jeunesse. Nous ne voulons aucun camp. Si j'avais écrit un roman, c'eût été celui des femmes que nous avons aimées. Elia, Vera, Magdalena et Sofia. Un quatuor. Elles nous savaient frondeurs. Oui, nous avons découvert une première ligne de l'esprit. Et nous nous y tenions par passion pour nos convictions et par passion pour elles. Mais il y a eu trop de ruines et trop de barbelés. Trop de trams, trop de neige. La mort de Czenieff qui a simulé un suicide et s'est vraiment suicidé devant nous, puis la disparition de Vera dans des bureaux de je sais trop bien quelles polices, le meurtre de Rama et de Magdalena, l'arrestation et la déportation de Wezcesdja et ma fuite avec Elia. Dans nos bagages, il n'y avait plus de vêtements mais nos textes manuscrits, et mes notes en sténo des discours que Czenieff tenait au moment où nous nous y attendions le moins. J'avais toujours sur moi des carnets et des crayons. Il parlait de cette guerre qui n'a pas le visage d'une guerre et que nous vivons actuellement. Czenieff l'évoqua en historien, dès les années 30. Il appelait ça la guerre de la nuit et du silence. Je suis le gardien de ces textes. Je garde leur liberté. L'écoeurant savoir actuel m'interdit de les livrer à la prison des événements créés de toutes pièces pour des lectures guidées. Laissons

la parole aux historiens et aux hommes politiques. Chacun sait que les hommes politiques sont à tout le monde et que leurs déclarations n'intéressent personne. Alors, d'où vient la menace? Les historiens, eux, font du théâtre. Czenieff, Rama, Wezcesdja et moi faisons de la vie. Han-Tsui était d'accord avec moi: il ne fallait pas livrer ces textes aux bradeurs dont vous êtes. Je vis de peu. Tant que la municipalité me prêtera ce logement, tant que j'aurai accès à la cantine de la mairie, tant que je n'aurai pas de visite, tout ira. L'homme moderne, nous en avons une preuve. Nous. Les personnages de Rama sont dangereux dans notre époque. L'humour de Czenieff et sa philosophie sans maîtres pourraient paraître absurdes ou provocants. Et dans la trilogie de Wezcesdja, la violence des sentiments et le désir de l'acte échappent à toutes les idéologies de l'ensevelissement en faveur actuellement. Voilà. Voulez-vous boire? » Il m'a servi de l'alcool de noix. Il s'est assis dans le fauteuil de cuir. Il chantonnait des airs de là-bas. « Les chansons d'Elia » murmura-t-il. « Elle est morte à Tubingen. Un petit hôpital de province. Elle est morte d'épuisement. Comment vouliez-vous que je rentre en France avec quatre valises et trois sacs? Il m'a fallu cinq ans pour obtenir l'aide de votre ambassade. Je suis très bien ici. Merci. Encore? » L'alcool de noix était amer. Le vieil homme s'est assoupi dans le fauteuil de cuir. Instinctivement, en dormant, il caressait un chat imaginaire sur ses genoux. Je l'ai quitté, bredouille et touché. Cette mission fut un échec. Je tiens à votre disposition l'enregistrement de notre entretien puisque vous m'aviez conseillé de le faire à son insu. Mais vous avez ici la transcription de ladite bande. Et c'est bien décevant. J'ai vu, sur une étagère, la photo des huit. Quatre beaux couples, de si beaux sourires et de si beaux regards. Ils voyaient le monde où nous vivons. J'ai quitté notre ami sans le réveiller. Je ne crois pas qu'il nous mente. Il les manuscrits. C'est un pur. J'aurais, aussi, voulu pouvoir lui demander pourquoi son maître-chat s'appelait Han-Tsui. La porte de chez lui n'a pas de clé et pas de verrou. Le bureau est jonchée de lettres. Aucune d'entre elles n'a été ouverte. J'ai entrevu la chambre. Le lit était défait et gris. La radio marchait en sourdine. C'était un poste de là-bas, des voix lointaines, avec des chants, comme la chanson d'Elia. Voici, Monsieur, mon compte-rendu de visite. Avec l'expression de mes sentiments respectueux, et désolé que vous ne fassiez pas affaire. Gérard Kantor.

Jeudi 19. Chère Nicole. Ne jette jamais tes éponges usagées. Les bonnes, grosses, vieilles, à la fibre fatiguée, aux pores exténués, qui hantent le rebord ou le dessous de l'évier et dont on se dit « il va falloir que j'en achète une neuve ». Garde les vieilles. Voici une recette pour les gourmands et les bavards, si tu as de la visite, et si tu veux distraire un peu, inaugurer la vaisselle de ton jeune ménage. Cinq minutes de préparation. Tu mouilles ta vieille éponge. Tu la tords. Tu la places au milieu d'un plat à dessert. Et tu nappes l'éponge avec de la confiture de fruits rouges, la confiture de mûres est du plus bel effet, en recouvrant bien, avec une cuillère à café, le dessus et les rebords. Il y a toujours un fond de pot de confiture qui traîne. De la confiture de fraises, très souvent, trop sucrée, écoeurante. Ou n'importe quel fond de pot de confiture industrielle, quand on en achète à la hâte, pot inachevé, disgracié, relégué au troisième rang d'une étagère de placard. En fait, cette recette ne coûte rien. Ou si peu en regard de l'effet produit. Quand l'éponge, mouillée, moelleuse, est bien recouverte de confiture, tu décores soit avec des sucrètes multicolores, soit avec des noisettes (pas trop), soit avec des amandes émincées: Le tout, en un tour de main, aura l'allure d'une sorte de biscuit anglais, d'un petit gâteau compact et riche. Une merveille. Si tu as fait une tarte tu annonces deux desserts et surtout tu ne préviens personne: pas même ton époux. Donc le dîner bat son plein. Fromage,

salade: tu changes les assiettes. Tu choisis la personne la plus gourmande qui est souvent la plus bavarde et, sous prétexte d'affairement, dernier aller et retour à la cuisine, tu lui donnes un bon couteau et tu lui demandes de découper le « premier gâteau ». Surprise autour de la table, car si vous êtes six ou sept chacun se dira « il est petit mais il doit être très bon ». Double surprise enfin quand le bavard ou la bavarde, tout en parlant, essaiera de découper l'éponge. L'effet du couteau plongeant dans le mou est irrésistible. Si le bavard ou la bavarde perd patience, tourne le gâteau dans l'autre sens. Et si vraiment il, ou elle, est plus attaché à ce qu'il, ou elle, dit qu'à l'action de découpe, alors il y aura un fou rire. Un de mes cousins, ainsi, sans s'en rendre compte, obstinément, a découpé le gâteau-éponge, et il forçait, il appuyait simplement; lorsque je lui ai fait remarquer que nous étions six et qu'il fallait encore faire des parts, croyant que les autres riaient de son histoire, il a regardé le gâteau-éponge et il a poussé un cri. Variante de la recette: tu peux napper avec du chocolat. Napper et glacer. Chocolat perdu. Mais un fou rire n'a pas de prix. Pour le reste, les nouvelles, j'en ai beaucoup à te donner. Des conseils également. En fait, j'avais quantité de choses à t'écrire. Je faisais même le projet d'une longue lettre sérieuse, la grand-tante écrivant à sa petite-nièce qui vient de se marier. Tout un programme. Et puis, à tout ce que je crois devoir te dire de la vie et de ma vie, je préfère l'absurde d'une recette pour l'éclat d'un soir. C'est d'ailleurs plus qu'une recette: une fable. Mais faut-il que je le précise? Le gâteau-éponge, on nous en sert tous les jours et nous ne le savons pas. Et nous n'en rions plus. Mais, si tu fais cette farce, regarde bien le bavard ou la bavarde, ça les vexe et c'est bon. Souviens-toi également que plusieurs fois, en famille, entre amis, j'ai fait le coup. Et que, rien que d'y penser, cela me fait rire. C'est rare. Je t'embrasse ainsi que Marc. Et je vous souhaite bien du bonheur. Votre vieille Suzie.

Vendredi 20. Cher Luc. Les preuves d'affection, comme on dit, tu me les as données. Mais je ne m'en suis pas rendu compte, sur le coup, à chaque fois. Je trouvais ça normal. Et je voulais plus. Tu étais présent, quand il le fallait. Tu te signalais. Je dois même avouer que tu étais ponctuel, prévoyant, très ordonné dans tes manifestations. Mais je ne l'ai pas vécu ainsi, sur le coup, à chaque fois. Je trouvais que c'était la moindre des choses, de ta part. Et j'attendais plus. J'imaginai je ne sais trop quelle égalité dans le rapport amoureux. Une sorte de donnant-donnant. Un troc, si tu veux. Je pensais que le support se devait d'être balancé, équilibré, le fléau bien vertical, chacun sur son plateau à tendre le bras vers l'autre. Au même niveau. Je nous figurais symétriques. Je te cherchais loyal pour un combat de même catégorie. Et sans arbitre. Il y eut combat. Inégal. Et avec tant d'arbitres que je ne te voyais même plus pour l'échange de coups. C'est du passé, me diras-tu, en réponse, si tu me réponds. Mais il est bon, pour moi, de constater que le reproche de peu, trop peu, que je te fis souvent, et parfois vivement, n'avait pas de fondement. Tu m'as peut-être plus donné que je ne te donnais. Ainsi, nous nous aimions très fort. Et ce n'était pour moi jamais assez. Cette folie de l'autre, je ne l'ai connue qu'avec toi. J'avoue, aussi, que parfois elle me manque. Alors, on voudrait embrasser des causes, mener d'autres combats, se perdre dans des activités, militer, croire, s'enthousiasmer. Du vierge. De la découverte. De la mission. Mais c'est bien là rêver. Notre époque doute trop et doute mal. C'est le temps de la réticence. Encore un petit moment s'il vous plaît. Ne touchez à rien. Ne bouleversez pas. Nous allons faire semblant de vivre comme avant. Encore un petit peu. Et tant pis pour les suivants. Que de voies sans impasse!. Je n'ai rencontré que des réservistes. Des observateurs. Des pilleurs de la dernière heure. C'étaient souvent les arbitres de

notre combat. Les mêmes. Même genre. Alors, je reviens vers toi. Je me souviens de nous. Comme tout cela est vif et présent. Je voulais plus. J'attendais plus. Je ne me suis pas rendu compte de notre don. Et ce n'est pas malheureux de te l'écrire. C'est comme le matin, ce matin. Un ciel si net. Je fais amende honorable. Et je t'embrasse. Baiser furtif. Même si nous n'avons plus le même âge. Manu.

Le 21 avril. Un samedi. Veille de Pâques. Cher frérot. N'aie pas peur. Je ne vais pas te poser un ultimatum. Je n'écris plus ce genre de lettre. Nous avons l'habitude de nous réunir, en famille, le dimanche de Pâques, avant la mort des parents. Alors je te fais signe. Pour te dire tout et rien. Deux, trois petites choses qui me passent par la tête. D'abord, j'ai rêvé que j'étais au pied d'un mur et que les parents, je dis bien les parents, leurs voix mêlées, c'est possible dans un rêve, me disaient « tu ne le franchiras jamais ». Mais, dans ma tête, Je me persuadais que toi tu l'avais franchi, et je me sentais jaloux ou fasciné, je n'ai jamais très bien su faire la différence. Ensuite, j'ai lu un article sur la Terre, notre planète. Un degré de plus ou de moins et c'est l'aridité du Sahel ou l'humidité fertilisante. En 2020, la quantité de gaz carbonique aura doublé. En masquant le soleil, les retombées nucléaires feraient régner sur l'hémisphère Nord des froids sibériens. Je me souviens de nos lectures d'enfant. Je les envie. Je ne peux plus croire à des fictions. Enfin, j'ai été engagé pour l'ingénierie par la société Bérard-Préfand qui va construire une usine de robinets dans la zone industrielle de Diramadan, à 25 kilomètres du Caire. Je pars là-bas pour trois ans. Ouverture de l'usine dans un an et demi. C'est signé. Départ le 25 juin. J'ai été choisi pour des raisons de capacité professionnelle, cela va de soi banalement, mais aussi et surtout parce que mon statut de divorcé refait de moi un célibataire et que je n'ai pas charge directe de famille. Catherine est chez sa mère avec les enfants. Elle va fêter Pâques dans sa famille. Tu vas fêter Pâques avec la tienne. Moi, je suis, dans le rêve, au pied du mur. Un peu de poussière, là-bas, me fera du bien. Ici, en France, dans ce pays que j'aime, comme je t'aime, on ne peut plus écouter la télévision sans voir un représentant de la majorité et un représentant de l'opposition s'attaquer et se défendre sans aucun, plus aucun enthousiasme réel. Tout est coupé en deux. Peccadilles. Le jeu pour le jeu. Plus d'enjeu. Il serait temps que tous les politiciens cessent de croire à des fictions et de se soumettre à des clientèles. Nous sommes deux frères. Si tu plantes deux arbres, ils seront toujours trop près l'un de l'autre. Ça devient grand, les arbres, on n'y pense jamais quand on les met en terre. Il y en a toujours un des deux qui fera de l'ombre à l'autre. Tu as trop parlé de moi à Catherine. Je te le reprocherai obstinément. Je mets tout dans la même enveloppe. Un mot après l'autre. C'est secoué d'avance. Je revends ma voiture. Elle est de 81. Elle a 93 000 kilomètres. Elle est en bon état. Si ça t'intéresse, dis-le-moi. Embrasse Jacqueline et les enfants. Pour Le Caire, je ne l'ai pas encore annoncé à Catherine. Si elle t'appelle pour une raison ou pour une autre, avise-toi de ne pas la prévenir avant que je ne le fasse. Elle a l'intention de se remarier. Je pars un peu pour cette liberté d'elle. Les arbres, parfois, font des branches dans tous les sens. Rends-moi mon blouson. Rends-moi ma collection de Conrad et de London. Rends-moi la parole. Rends-moi moi. Rends-moi ma part entière. Rends-moi distinct. J'étais distinct. Je devais être autre. En vrac. A toi. Ton frère qui ne te veut ni du bien ni du mal, qui te veut tout simplement, comme avant, comme demain. Jean-François.

Pâques. Dimanche. Ciel bleu sur Paris. Lumière blanche. Chère Anne. Je t'écris de l'hôpital de la prison. Je suis de garde. J'apprends beaucoup. Parce que c'est un

hôpital dans une prison. Parce que les malades, ici, sont deux fois condamnés ou en sursis. Et puis, c'était ça ou rien. Je voulais travailler dans le centre, comme Eric, me rapprocher de lui. Je m'occupe entre autres d'un garçon. Il a vingt et un ans. Il est corse. Son prénom: Renzo. En juin de l'année dernière, en branchant un engin explosif sur le démarreur d'une voiture, tout a éclaté. Il a été amputé des deux jambes. Il est devenu sourd et aveugle. Il est soigné depuis dix mois. Il n'est pas détenu. Il est prévenu. Pas jugé. Pourquoi le juger maintenant? Mais je ne te parlerai que de mon rapport avec lui. Car au début, il y a un mois, quand je suis arrivée dans le service, je m'occupais de lui comme d'un autre. Et le service rendu, ici, est strict. Puis, je me suis mise à le toucher. Je lui ai mis la main sur le front. Il n'a pas compris. J'ai recommencé. Un autre jour, pour varier, j'ai glissé ma main derrière sa nuque. Ce n'est pas pathétique. Il existe. On l'a sauvé, on l'a soigné, on l'a bougé pour l'ausculter, le laver. On l'assoit une heure par jour dans un fauteuil, près du lit. Mais on ne le touchait pas vraiment. On ne le touchait pas pour lui parler. Ce que je fais maintenant. Quand je pose ma main sur son front, cela veut dire une chose. Laquelle? Je ne le sais pas. Il le sait. Il a compris. Il ne me voit pas. Il ne m'entend pas. Je n'ai trouvé que cette première parole. Il sait désormais que c'est moi, et pas une autre. Que je suis là pour m'occuper de lui. Si je passe la main derrière sa nuque, il devine que je vais rester un moment et que nous allons pouvoir parler. Alors je prends sa main gauche, une pulsion, il me répond une fois, deux pulsions, il me répond deux fois. Ainsi je lui parle. Il me répond. Je ne sais pas ce que je lui dis. Je ne sais pas ce qu'il me répond. Je suis là. Mais c'est la prison dans une prison et je ne me sens pas libre. Quand je lui prends la main droite, cela veut dire que je quitte la chambre, ou que quelqu'un d'autre arrive. Maintenant, quand j'entre, il tourne la tête vers moi avant même que je pose la main sur son front. Il sent que c'est moi. Que j'arrive. Et je n'invente pas. Anne, il faut que tu m'aides. Je me suis lancée dans une histoire pas possible. Une histoire élémentaire. Et n'y vois aucun trouble. Mais un désir de soin. Quand je pars, il sourit. Le travail avec la main gauche devient de plus en plus précis. Mais il faudrait que j'apprenne l'alphabet morse. Et le connaissait-il? Je varie le rythme des pulsions. Hier, j'ai posé mon front sur sa main. Sa main a glissé dans mes cheveux. A son tour, il me parlait. Déjà, dans le service, on trouve que je m'occupe trop de lui. Mais cela ne m'empêche pas. Je tiens à lui. Il me touche. Et je le touche. Il faut qu'il puisse parler. Or je ne sais rien. Je n'ai pas été formée pour ça. Depuis deux jours, ma main sur sa gorge, l'autre sur ses lèvres, j'ai essayé de lui faire prononcer un mot, autre chose qu'un râle. Je n'ai obtenu qu'un « qui? » Il a répété, clairement, et en interrogation, « qui? » Aujourd'hui, dimanche, j'ai pu rester plus longtemps avec lui. Quand je l'ai quitté, je lui ai embrassé la main droite. Il me cherchait du regard. Il est défiguré. Il a souri. C'est trop n'est-ce pas? Prévenu donc, pas jugé, je voudrais qu'il puisse se défendre, ne serait-ce qu'un peu. Alors, quand je rentre chez moi, dans la rue, dans les couloirs du métro, les gens marchent. Les gens se parlent. J'entends du bruit. Je vois des figures. Et j'ai toute la vie devant moi. Faut oublier? Et si quelqu'un était mort, au volant de cette voiture, en démarrant? Je ne veux pas savoir. Il était là. Dans ce service. Dans cet hôpital. Dans cette prison. Personne ne le touchait. Je le touche. Et après? Je n'en ai pas parlé à Eric. Mais ça change notre rapport. Etc. Qu'en penses-tu? Jugement le 23 juin. Béatrice.

Lundi. Chère Marie-Claude. Voici le courrier qui me tient. La dernière de mes quatre saisons. Ce printemps. Comme l'enfant que l'on veut rendre coupable, qui a fait ce qu'il avait envie de faire, pour lui seul, pour se fondre à tous, fouler le monde, et sans

savoir pourquoi, je pourrais te dire, simplement, « je ne savais pas ce que je faisais ». Mais c'est trop simplement dit. Comme l'enfant qui fait une fugue, il quitte sa famille, ses parents, sa maison. Il ne sait pas où il va. Mais il part. Il ne sait pas. Mais il va. Il y a en moi un fugueur sans aucune destination. Et forcément je reviendrai à la maison. Même s'il n'y a plus personne. Même s'il n'y a plus de maison. Plus de parents. Même si la famille telle que je l'ai vécue, telle que je la vis encore, n'existe plus que dans d'autres familles soeurs, ou cousines, aussi inconnues somme toute que n'importe quelle autre famille. Ce n'est plus celle qui m'a instruit, terrifié et régalé. Même si je suis vieux pour être un enfant, j'irai encore ainsi. Je ne peux que revenir. Après le printemps. Je ne sais rien d'autre de ce que je fais en ce moment. Je sais seulement, en solitaire, que je reviendrai à la maison. Et il n'y a plus de maison. Plus de parents. Il n'y a que ma maison. Et c'est moi qui pense à tout. Ouvrir, fermer, chauffer, aérer, nettoyer, entretenir, faire des provisions, préparer les repas. C'est cela même, il y aura bien quelqu'un, à mon retour, pour me rendre coupable, et me faire dire « je ne savais pas ce que je faisais », me faire promettre « je ne le referai plus » et m'accuser ensuite de me prendre pour un persécuté. C'est beau et bon de savoir et d'admettre que l'on ne peut que revenir à la maison. J'ai fait une fugue. Je fais une fugue depuis des mois. Je ne sais pas où je vais. Voici le courrier qui me tient. Une poignée de sable dans la main droite, été, automne. Une poignée de sable dans la main gauche, hiver, printemps. Et après? Après? C'est trop simplement dit. Pourtant, il faudrait ainsi pouvoir parler de la condamnation au retour, un éternel retour, et une condamnation qui n'est pas une sanction mais une demande, une première demande. La toute première. Quand on reproche à l'enfant d'avoir fait ce dont il avait envie et besoin, à son initiative, et qu'on lui fait dire « je ne le referai pas, c'est promis ». De quelle promesse s'agit-il? Est-ce trop simplement dit? Et pourtant! Je me méfie du sublime. J'ai choisi d'écrire, de t'écrire, à toi et tant de toi, ainsi sans habiller la phrase, sans négocier les intentions, sans tenir compte des possibles et inévitables reproches, pour un dire d'origine, qui dans sa discipline échappe au poète, au philosophe, à l'analyste, à l'historien, et cependant, roman, les réunit. L'histoire n'est rien. C'est dans le mot *historien*. L'histoire n'est rien en regard de la demande première de chacun quand la Tribu se signale et impose ses lois, ses rythmes et ses pas, ses régals et ses chagrins. Je ne commande rien. Rien ne m'est commandé. Je suis entré dans ce courrier sans avoir décidé quoi que ce soit. Je perdrai le souffle à répéter une seule chose: je ne fabrique pas, je ne compose pas, je ne corrige pas. Le sublime m'indiffère même s'il m'a séduit ou me séduit encore, élaboré par d'autres. Il n'est pas de mon humeur et de ma fugue. Il n'est pas fugueur. Il ne coule pas de source. La clientèle des villes d'eaux m'ennuie. On ne boit pas de l'eau dans des godets rattachés à des chaînettes. Oui, c'est trop simplement dit. Il y a circulation d'images. Et ces images, je les aime à peine entrevues pour un furtif échange, si l'on veut retrouver la source, la toute petite source. L'auteur qui se sublime, se pare et embusque ne connaît pas la perte. Ou, s'il la connaît, il l'organise. Voyage organisé de la belle littérature, de l'épatante littérature. Mes beaux voyages et leur espérance sont perdus d'avance. Et je me veux enfant devant leur perte. « Où étais-tu? » « Où es-tu allé? » « Nous allions prévenir les gendarmes. Tu ne te rends pas compte de ce que tu as fait? » Qui d'entre nous, enfant, n'a pas subi cette interrogation? Mon courrier ne s'adresse qu'aux enfants butés. Celles et ceux qui n'ont jamais répondu et ne répondront jamais à ces questions-là. La perte interroge. Voici le courrier et la foule. Il faut que je m'y perde encore. Et tout finit par le printemps. Commencer par l'été ne se décide pas. Je ne l'ai pas décidé. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. Il

plaide buté. Même cette lettre me rend coupable. Elle ne serait donc pas vraiment nécessaire. Mais d'où vient cette idée de nécessité? Qui peut croire, sinon toi, tant de toi, que je me suis égaré et que c'est peut-être là le sujet? Peut-être. Si je me retourne, je m'arrête pétrifié. Pauvres petites lettres d'amours. Pauvres petits amants, petites aimées, qui ne supportent pas qu'on les regarde de face. Je ne peux pas me retourner. Je ne peux plus m'arrêter. C'est toujours la même solitude. Et la même course de fond. Pour tout le monde. Un enfant au départ pour vaguement donner une idée de la distance parcourue, des effacements et des oublis successifs, des insoutenables indifférences. Un enfant pour donner la distance. Emmanuel⁴ m'a rendu visite avant-hier. Il rentrait d'Italie. Dans un journal, par hasard, il avait lu son horoscope de la semaine *Consiglio: non amare più. E un inferno*. Conseil: ne plus aimer. C'est un enfer. Nous avons ri. Cela nous a mis de bonne humeur. Ici, en France, les horoscopes sont tellement prudents. Mais dans ce pays il serait fastidieux et dangereux de faire l'inventaire de toutes les prudences. Robert est passé, hier, les bras chargés de cadeaux. Il aura toujours terriblement peur d'arriver les mains vides. Qui lui a fait peur pour toujours? Voici ce qu'il a relevé, dans mon premier texte publié, il y a quinze ans, page 35, *Julien a toujours mis des lettres dans ses romans. Irène tirait de grands coups de crayon sur ces pages ratées. « Une lettre ne peut vivre que si elle arrive dans une enveloppe. Tes lecteurs n'achèteront pas ton roman dans une enveloppe. Ils ne le recevront jamais par la poste. Une lettre tue un roman. Ou bien le roman ne doit être fait que de lettres » ajouta Irène pour devancer la réplique de Julien. « Une lettre dans un roman, c'est un roman qui meurt » confiait plus discrètement Alice, en marge, en petit, et au crayon pour qu'on puisse le gommer*. Il n'y a pas de hasard. L'éternel retour à la case départ. Ou bien, quinze ans plus tard, suis-je en train de me tenir à la lettre, tout simplement, trop simplement, ce roman à l'état naissant. Ce matin Marc et Marguerite m'ont emmené loin dans la montagne, tout en haut. Une belle balade. Nous avons vu le mur des pestiférés, en arête, d'ouest en est. Ce mur que les habitants de ma vallée, au sud, ont construit, levé, surveillé, pour que la peste venue du nord ne les gagne pas. Maintenant, c'est un tas de pierres, sur des kilomètres. La peste a frappé à toutes les portes. Mais j'aime l'innocence et la rigueur, la ferveur de ce mur. Je continue. Je t'embrasse. Gros minet dort dans son panier. Dix ans, dix kilos. Le pauvre est rond. Sa position est foetale. Il rêve. Je l'entends rêver. Je tressaille. Son poil se hérissé. Puis il se met à téter. Il est minuit. Dès que j'irai me coucher, gros minet sortira pour chasser. Et moi, à mon tour, au lit, je ferai des rêves. Des rêves de voyages et de rencontres. Maman ne se plaignait jamais. Seulement, parfois, elle murmurait, sans que cela soit adressé à qui que ce soit d'autre qu'elle, « je ne mérite pas ça ». Je viens de me le rappeler. Je continue. Je t'embrasse. Y.

Mardi 24 avril. Chère Sabine. Cher Laurent. C'est ville morte. Depuis quelques semaines, les viticulteurs menaçaient. Jeudi dernier, ils ont prévenu la préfecture, les administrations et la gendarmerie que leur manifestation aurait lieu aujourd'hui, dans l'après-midi. Ils sont passés chez tous les commerçants pour leur remettre une affichette avec pour texte *Fermé par solidarité avec les viticulteurs*. A ma connaissance, personne n'a refusé le bout de papier. Et ce matin, surprise, la ville, dans la nuit, avait été débarrassée de ce qu'il est convenu d'appeler le mobilier municipal: les stations d'autobus, les panneaux d'informations culturelles, les bancs publics, les cabines téléphoniques. Le préfet avait donné des instructions. Le maire a fait, discrètement, venir l'armée. On a mis de côté tout ce qui pouvait être cassé,

⁴ Plutôt rectifier et écrire *Emanuel*, ami proche d'Yves Navarre.

brisé, dégradé. Les ménagères ont fait leurs courses très tôt, le matin. Un lendemain de Pâques, cela pose problème. Un petit vent de folie dans les boulangeries. Les écoliers ont été renvoyés chez eux en fin de matinée. Vers midi la ville a fermé les yeux. Volets clos partout. Comme disait votre grand-père « patafléu! petaradissa. Un chafaret ». Plus une seule voiture dans le centre. Chacun avait mis son bien à l'abri. Même moi. Les magasins ont baissé leurs rideaux de fer et placardé l'affichette. Les bars ont fermé leurs portes. Les terrasses des cafés du cours Jean-Jaurès et de la place de la République étaient désertes. Les tables, chaises et fauteuils, habituellement empilés, enchaînés et cadenassés, pour la nuit, eux aussi avaient été déplacés et cachés. Mais où? Il fait un temps d'été. Une chaleur torride. A la banque, aussi, ils nous ont donné la demi-journée. Je vous écris de derrière les volets. Comme tout un chacun. Je les ai baissés. Avec pour excuse la bonne fraîcheur. J'ai tenu le coup deux heures. Je tournais en rond. Je n'osais même pas écouter de la musique ou la radio, en sourdine. Alors je suis descendu, dans la rue, fasciné. J'ai vu la ville vide. Quelques passants, amusés, mais leur amusement était nerveux. Dans le centre, vraiment, tous les magasins, sans exception, avaient mis en évidence l'affichette. C'était devenu un jeu. J'allais de vitrine en vitrine pour vérifier. Tous. A un détail près. Un détail. Une fois. A la bijouterie Klein, là où j'ai acheté vos alliances, Marcel Klein, je le reconnais bien là, a barré *solidarité avec les viticulteurs* et a écrit en grand le mot *peur*. Ce qui donnait *Fermé par peur*. Je n'ai pas regretté d'être sorti. J'ai vu ça, et la ville vide, vidée, en plein soleil. Ah! le bel après-midi! Cours Jean-Jaurès, on entendait les oiseaux. Je me suis même assis au pied d'un arbre. Un chien est venu lever la patte près de moi. Je ne l'ai pas chassé. J'ai rigolé. Marcel Klein a raison. Si la peur des viticulteurs nous reprend et vide la ville, c'est que la colère va monter jusqu'à Paris. Ville morte en plein jour, votre grand-père me l'avait raconté. Je l'ai vécu, aujourd'hui, tel que je l'avais imaginé. C'était si beau. Si calme. Même pas une voiture de police. Sans doute, eux aussi, comme les écoliers, étaient-ils consignés. Pas d'affrontement. Et lorsque vers quatre heures j'ai entendu des bruits de tracteurs, et le cri rauque et scandé d'une foule en bas de l'avenue de la Gare, je suis rentré chez moi. Je me suis dit que c'était une belle occasion de vous écrire, chose que je fais si rarement. J'ai oublié. Le papier, l'encre, la ponctuation: quel effort! Ils ont traversé la ville. Ils n'ont pas pu casser les vitrines: les commerçants étaient solidaires. Ils n'ont pas pu brûler une voiture ou deux pour le photographe du *Républicain*. Il n'y avait plus de voitures. Ils ne pouvaient que traverser la ville en criant des slogans. Et la ville de derrière les volets écoutait. Huit heures du soir. Ils ont mis le feu au supermarché de l'ancienne halle. Un beau nuage noir. Les pompiers. Les gendarmes. Les ambulances. Pour le principe. Il n'y a pas eu de victime. En une heure, tout a flambé. Trois cents personnes de plus seront au chômage technique, demain matin. Les petits commerçants se frottent les mains (J'imagine, mais j'imagine bien, moi c'est la peur du chacun pour soi, j'irai en parler à Marcel Klein, fin de parenthèse, les parenthèses aussi me font peur). Le bar d'en face vient de rouvrir. Il y a un peu de circulation dans les rues. La vie reprend. Soulagement. Il fait encore jour. Je vais porter ma lettre à la poste centrale. Vous me manquez. Tu me manques Sabine. Et je t'aime Laurent comme mon fils. Et ce petit-fils, c'est pour quand? La seule réponse à la peur est un enfant. Parole de veuf. Gisèle me manque surtout à l'heure du soir car elle préparait le repas et il y avait toujours une surprise. En fait, ce matin, à midi, je suis allé mettre la voiture à l'abri à l'entrée du cimetière. Je viens de téléphoner chez Lucullus. J'ai retenu une table pour une personne. Je me doutais bien que ce soir ils auraient de la place. Je vais faire un grand festin. Le menu à 260 F. Pour le vin, je déciderai au dernier moment. Je

lèverai mon verre dans votre direction. Drôle de journée. Je vous embrasse. Petit père.

Mercredi 25. Cher Bastien. Les rancuniers n'ont pas de mémoire. Je devrais faire une liste des personnes que je ne veux pas revoir. Seulement voilà, j'oublie. Le rancunier, en moi, tapi, est un étourdi. Ainsi donc, Duchamp m'a écrit il y a environ deux semaines. C'était une lettre pleine de précautions et d'amabilités qui, une fois encore, auraient dû m'alerter. Il m'expliquait qu'il n'osait pas me téléphoner de peur de me déranger et que, si je souhaitais le revoir, il ferait le trajet. Je lui ai répondu qu'il était le bienvenu et que je ne voyais pas de raisons à faire tant de manières. Il est venu hier, ici, dans ma tanière. Et dès son arrivée je me suis souvenu que tu t'étais juré de ne plus le revoir et que, tous les deux ans, je tombais dans le piège amical, le recevais, et me jurais également, pour les mêmes raisons que toi, de ne pas le fréquenter. Quel titilleur! Il ne te laisse aucun repos, le diable! Si tu lui fais une confiance, il la retourne contre toi. Il ne se supporte pas. Alors, tout ce que tu lui dis l'insupporte. Il faut continuellement se justifier avec lui. Sa présence est un tourment. En fait, j'étais saisi. Alors que je ne vois presque plus personne, et certes plus les importuns, il était là, de nouveau, l'air frêle, le menton rentré, la lèvre supérieure un peu crispée, barricadé derrière ses lunettes tout timide de lui-même, c'est cela: il s'intimide ramenant tout ce que tu dis à de perpétuels malentendus de détail. Quand deux amis se retrouvent après un certain temps, ils ont le droit de se livrer, de se raconter ce qui est arrivé entre-temps, mortes-saisons de l'amitié. Et ils ont le devoir de se croire et de se perdre toujours plus avant dans un concours de témoignages, de récits et de constats. Quand je lui ai dit que j'avais failli mourir de cette opération du rein, cela l'a fait sourire. Quand je lui ai parlé de mes fins de mois difficiles, il m'a dit « tu veux que je te prête cent balles? » Il vit toujours avec une certaine Odette mais pas ensemble et uniquement les fins de semaine. Si tu lui demandes ce que fait Odette dans la vie, il te répond « cela n'a pas d'importance ». Duchamp me touchait quand nous étions à la fac. Il venait vers nous avec le brûlant espoir de pouvoir parler enfin à quelques-uns. Mais il marchait entre les jambes de ses parents. Et il avait une curieuse manière de lever les yeux au ciel quand, enfin, il allait dire, se commettre, participer. Il était très surveillé d'en haut. Tu disais « il sent les jupes de sa mère ». Il n'a pas changé. Il me touche toujours et il m'exaspère. A chaque fois j'oublie qu'il ne vient vers moi que pour inconsciemment et obstinément me reprocher d'être ce qu'il est, quelqu'un de hanté par une famille cramponnée et guidée. Il a obtenu de l'avancement au tribunal ainsi que la certitude de ne plus jamais être muté. Il m'a parlé de quelques cas, l'air tranchant. Duchamp est un mur de pierres sèches. Tu connais mes repas. Ils ne sont pas très sophistiqués. Je ne donne pas dans le frugal. C'est toujours improvisé et désordonné. Mais si la bouteille de vin est entre nous, il ne se sert pas. Il attend que tu le serves. Et c'est comment chez lui? Comment reçoit-il? Il est vrai que moi je ne fais pas le trajet. Je me perds dans les départementales. Je ne vais jamais chez les autres. Ou alors, chez toi. Mais lui vient, s'installe, ne laisse jamais la conversation s'abandonner, colmate et barricade dès qu'un sujet s'annonce, rejette tout ce qui t'est personnel, et parle de son métier comme d'un couperet. Si je prends le temps de t'écrire à son sujet, c'est que Duchamp, dans notre confrérie, est un homme de tribunal respectable et courant. Le modèle ordinaire qui fait carrière. Duchamp donne le vertige. L'humanité, en lui, ne perce pas. Si tu lui fais remarquer son jeu repoussant, tu le troubles une fraction de seconde, mais cela lui donne je ne sais trop quel courage, il s'enhardit, et s'oppose de plus belle à tout ce que tu lui dis. Il se veut intact, comme un gosse tenu au pain

et à l'eau. Il tient son goût pour la Justice d'une certaine loi du martinet qui devait régner chez lui et le hanter. Je ne l'accuse pas. Il me navre et me fascine. Il est jaloux de nous. Nous parlons. Nous. Une petite tranche de Vie, de temps à autre, ça fait circuler le sang et dans la ronde, toujours la même ronde, on peut imaginer que l'on s'échappe. Moi, je me suis jugé depuis longtemps. Je n'ai rien fait de bien, mais je n'ai ni violé, ni volé, ni escroqué qui que ce soit. Ma vie est d'une terrible banalité. Et les jugements que je porte font preuve d'atténuation comme d'humour. Je ne te l'ai jamais dit ainsi: chaque condamnation me condamne. Un jour peut-être, furieux de peu, je tuerai quelqu'un. Duchamp par exemple, s'il revient, si j'oublie encore une fois que je ne veux ni ne peux le revoir et s'il me demande le moulin à poivre. Tout le pique au vif. Au moment de son départ, je me suis offert le luxe de lui dire que tu souhaitais le revoir. D'un département à l'autre, il fera le trajet. Il va t'écrire. Accepte, de le recevoir. C'est son rêve. S'il en a un, c'est celui-là. Il ne s'est jamais remis de la fac et de cette manière que tu avais de me quitter lorsqu'il s'approchait de nous. Je te l'envoie. Sa lettre arrivera peut-être avant la mienne. Et je compte beaucoup sur un courrier de toi après la rencontre. Duchamp aiguise ses lèvres chaque matin. Il pourrait manger sans couteau. Je finis la bouteille ce soir, avec cette lettre. J'ai au moins sauvé le vin. Un duhart-milon 1967. Bien meilleur ce soir qu'hier. Notre pays ne changera pas. Chacun se tait en reprochant à l'autre de parler. Duchamp mérite le détour. Il le fera lui-même pour te revoir. Bonne soirée. Ton bon ami Filou.

Jeudi. Chère Arlette. Le nouveau maire a flanqué à la porte tout ce que notre ville comptait d'animateurs culturels. Les favoris de l'ancienne municipalité ont plié bagage. Le nouveau maire les a traités d'amateurs culturels. Et, pour « l'âme de la ville » il s'est assuré les services d'un éminent Parisien, Paul Pougny, spécialiste en festivals « prestigieux ». Hier, avec Claire, nous avons décidé d'aller au cinéma. Il n'y avait pas de film intéressant. C'est alors que nous nous sommes souvenus du premier gala de prestige organisé par Pougny & Co, dans le théâtre municipal, récemment rebaptisé « Théâtre de la Ville », sans doute pour faire comme à Paris. Au programme, de la danse moderne, la compagnie William Plurff. Mystère. Claire et moi y sommes allés par curiosité. Six personnes en scène. Quarante dans la salle. Le nouveau maire et sa femme, Pougny en smoking, les gens murmuraient « il a failli devenir ministre sous l'ancien régime », et ton ex-fiancé, le brave Ruzzetti, plus avocat que jamais, rondouillard, flatteur, désormais responsable culturel de la ville. Vingt invités notoires. Des notables nouvelle manière. Une poignée d'élèves de l'école de danse. Claire et moi étions vraisemblablement les deux seuls spectateurs payants. Ce fut une belle soirée si je m'en tiens au spectacle lui-même. William Plurff et ses danseurs sont avant tout des athlètes. C'est de la belle gymnastique sur des sons disparates, une musique que l'on ne peut même plus qualifier d'avant-garde et qui parfois évoque les bruits d'une grande métropole. C'était émouvant. Mais la salle était vide. Je t'écris pour cette parade. Le nouveau maire, Pougny, Ruzzetti et les autres, somme toute, étaient contents. Car s'il n'y avait personne, si les gens de la ville n'étaient pas venus, cela donnait raison au prestige, cela créait une rareté de caste. Le bon choix. Ils se félicitaient de cet échec. Excellent signe pour l'avenir. Quel avenir? La compagnie William Plurff faisait scandale au début des années 60. C'était poignant, la salle vide. Et terrible, à l'entracte, la fierté de ces gens. Ruzzetti n'a pas pu ne pas nous voir. L'air suffisant, il nous a lancé cette phrase si peu de lui, du genre Pougny-Paris, Pougny-smoking, Pougny-ministre-failli, « ah! Plurff, c'est merveilleux, tout son art tient dans le décalage entre la musique et le mouvement ». Claire m'a dit « il faut que tu l'écrives à Arlette ». C'est fait. Voici. Il s'en passe des

choses dans notre ville. Ce n'est pas mieux maintenant qu'avant. Claire et moi, nous ne sommes ni mieux ni moins bien que les autres. Ni même autres. La paix qui règne n'est pas très civile. Nous dépendons de pantins qui font toujours les mêmes politiques du contraire. Pour des principes. Et des revanches. Cette politique ne nous concerne pas. Il n'y a ni gauche ni droite. Il n'y a que des hommes politiques, souvent les mêmes. Et nous à la traîne. J'enfonce la porte terriblement ouverte de notre « théâtre de la ville ». Théâtre vide. Claire et moi avons voté pour le nouveau maire. Ou plutôt contre l'ancien. Nous nous sentions secrètement gênés. Nous n'avons pas d'autres nouvelles à te donner. Il fait si beau, en ce moment, que nous avons l'impression d'être passés directement de l'hiver à l'été. Nous t'attendons pour les vacances. Affection. Gilbert et Claire.

Vendredi 27 avril. Mon cher Galuchet. Qu'êtes-vous devenu? Vous nous faisiez si peur. Vous. Le directeur du personnel. Justement, l'idée m'est venue aujourd'hui qu'on ne pouvait pas diriger ce qui était « personnel ». Je ne joue pas avec les mots. Vous faisiez souffrir tout le monde. Pire qu'un censeur de lycée. Toutes les absences pour vous étaient injustifiées. Votre bureau était celui des explications. Maux et maladies, rêves, projets et déceptions. Par recoupements, vous saviez tout de nos amours et de nos familles. Les mariages, les décès, les naissances, les lieux et dates de nos vacances, rien ne vous échappait. Nos amourettes aussi, sur le lieu de travail. Avec votre air de vous moquer de nos histoires, vous les provoquiez en fait, vous en raffoliez, vous vous en gaviez. Personne, du concierge de l'usine au directeur général, n'osait vous mentir. Je me souviens du « et madame Galuchet, d'après vous, comment elle est? » du « et où va-t-il en vacances, lui? » et de l'usuel « ce n'est pas possible, ce type n'a jamais été jeune ». Nous ne savions rien de vous. Cette petite sacoche de cuir qui ne vous quittait jamais, je l'ai fouillée un jour. Besnard, Martin et Roque surveillaient les couloirs. Il n'y avait que des feuilles blanches, un peu pâles, un peu vieilles par les transports quotidiens. Des feuilles vierges. Elles étaient à l'intérieur de la sacoche depuis longtemps. Vous n'aviez rien à dire. Rien à noter. Qu'à écouter. Traquer. Sévir. Faire respecter les horaires. Vous aviez besoin, pour cela, d'arriver et de partir avec quelque chose à la main. Brave vieille sacoche de cuir lustré. Ses secrets, vous les gardiez dans votre tête. C'est une lettre sans destination. Je vous l'écris en pure perte. Vous ne la recevrez jamais. Méfiez-vous du « mon cher », et prenez garde au « Galuchet ». Je chéris votre nom. Je me dis parfois qu'avec un patronyme pareil on ne peut que contrarier les autres, doucement, subrepticement, sans en avoir l'air. Comme une fouine. Je me souviens du « il a une pointeuse à la place du cœur », du « il finit les mégots des autres en cachette » et du « il a les oreilles dans les murs ». Le jour de votre départ à la retraite, le fils du patron vous a remis la médaille du travail. Quarante-cinq ans de bons et loyaux services. Votre mémoire des retards et des fautes professionnelles avait marqué trois générations d'employés. Une entreprise familiale. Ce jour-là, nous nous étions cotisés et, ne sachant pas quoi vous offrir parce que n'ayant aucune connaissance de vos goûts personnels, nous vous avons offert un attaché-case, la sacoche nouveau modèle pour homme d'affaires dynamique, avec fermeture sophistiquée, façon coffre-fort, à plusieurs chiffres. Le code vous a été remis sous pli séparé, scellé. Tous ceux qui restaient à l'usine, tous ceux qui n'avaient pas subi vos foudres avaient été généreux parce qu'ils considéraient que vous les aviez aidés. Ils n'avaient pas été renvoyés. L'attaché-case a donc coûté une fortune. Je l'ai vu, ouvert, à l'achat. J'étais du groupe des quatre quand nous sommes allés le choisir, dans une maroquinerie des beaux quartiers. J'ai vu son intérieur gainé de daim,

cloisonné, avec tout un jeu de classeurs et de poches secrètes. Une oeuvre d'art. C'est moi qui ai insisté pour qu'on place une rame de feuilles blanches à l'intérieur, avant de refermer, de brouiller la combinaison de la serrure et de faire le paquet-cadeau. Ce paquet que vous avez défait devant nous en pliant précautionneusement le papier d'emballage comme s'il avait plus d'importance et de prix que le cadeau lui-même. Alors, vous avez déchiré proprement l'enveloppe vous livrant le code. Il y eut des plaisanteries aimables et admiratives. Vous avez souri pour la première fois depuis quarante-cinq ans. Et vous avez ouvert. Vous avez vu le papier. Vous avez refermé immédiatement. Vous avez dit « c'est trop beau » et « merci ». C'était il y a trois ans. Depuis votre départ, plus personne ne fumait en cachette. Il n'y avait donc plus de cigarettes éteintes à la hâte « attention, voilà Galuchet! » Des cigarettes inachevées. Dans des cendriers. Dans des tiroirs. La société a fait de moins bonnes affaires. Les cartonnages à façon subissent la concurrence italienne et allemande. Nos plages étaient trop sommaires. Nous n'avons pas su nous équiper à temps. Le petit-fils du patron a bradé l'entreprise. Je devais prendre ma retraite en juin. L'usine a fermé aujourd'hui. Il n'y a pas eu de verre de l'amitié ni de remise de médailles. Roque m'a simplement dit « ah! si Galuchet était resté ». Martin a ajouté « je crois qu'il nous a jeté un mauvais sort ». Besnard a haussé les épaules. Nous avons pointé pour le principe, une dernière fois. Nous sommes allés boire une bière au Petit Normand et nous nous sommes quittés comme si nous allions nous revoir le 2 mai, mercredi prochain. C'est un grand pont pour tout le monde. Pour moi, ce soir, c'est le plus grand pont du monde. Mon cher Galuchet, je vous salue bien bas. Si je saute du pont, j'aurai cette lettre contre mon coeur. J'étais votre cancre. Devant vous, je ne me suis jamais excusé. Du coup, j'ai certainement, de tous, été le moins augmenté. Et je ne m'en porte pas plus mal. Quand j'ai expliqué à Marcelle que je vous écrirais, elle m'a dit « demande-lui un rappel. Vingt-cinq augmentations. Des millions. Nous irons à Acapulco! » Puis elle est venue m'embrasser « tu as son adresse? » Je lui ai répondu « non ». J'ai fait comme si. Merci. Emile Pavoit. P.S. Marcelle, c'est ma femme. Je ne vous ai jamais parlé d'elle.

Samedi 28. Mon cher Alexis. Je n'ai pas revu la serpente depuis notre retour de Chypre. Comme il fait très beau, presque chaud, que les sources donnent leur plein, je pense qu'elle va se montrer près de la fontaine, si je regarde bien. Pour continuer avec toi la conversation que nous avons commencée sur les serpents, je t'envoie la mue d'une belle couleuvre. Je l'ai trouvée entre les tuiles qui sont empilées au jardin pendant l'hiver et qui nous servent à protéger du soleil les plants de tomates, au début de l'été. La couleuvre a dû se glisser entre les tuiles et se défaire de cette peau qui était devenue trop petite pour elle. Il lui fallait être celle-là et une autre. Après, je suppose qu'elle est retournée continuer son rêve de couleuvre sous les planches qui enjambent la rigole du potager. La couleuvre n'est pas ma serpente. Elle m'intéresse mais je n'ai pas de sentiments pour elle. Elle est longue et forte, et surtout elle n'est pas rare et mystérieuse comme la serpente. Je pense tout de même que cette affaire de mue peut t'intéresser. Je me demande toujours comment ça se passe pour les hommes quand ils grandissent dans leur corps, leurs sentiments et que leurs pensées deviennent trop petites pour les mouvements de leurs désirs. Alors nous devenons ce que nous ne sommes plus, nous abandonnons ce que nous sommes devenus. Regarde comme tu es l'enfant de la photo que j'ai vue à côté du lit de tes parents, tu es celui-là et un autre, aussi, aujourd'hui. Ton frère qui va naître, il va se déployer devant toi. Il va quitter ses peaux et entrer dans sa personne, sous tes yeux. Tu sais, je suis très contente d'avoir fait ta connaissance. C'est important

pour moi. Il y a maintenant dans ta ville et dans ton pays des visages qui s'ajoutent à ceux connus il y a dix ans, des prénoms que je peux répéter. Je garde précieusement le souvenir de ton école et du nom de tes amis. Je pense à la petite Alexia qui m'a beaucoup émue. Alexis, embrasse tes parents et tes grands-parents pour moi. Embrasse Niki et Venise, aussi. Reçois mes meilleures pensées d'affection. Hélène. P.S. J'aimerais avoir l'adresse de ton école à Limassol pour envoyer une carte à Alexia et une autre à Kostandia.

Dimanche 29 avril. Cher Nanno. Printemps. Un bilan. En fait, Je ne t'ai pas aimé. Pas vraiment. Tu m'as rendu jaloux. C'est tout. A la folie. A la maladie. A l'obsession. J'y pense maintenant. Je m'en rends compte : j'étais fou de jalousie. Je n'étais que ça. Dès que je t'ai rencontré, j'ai eu peur de te perdre. J'ai oublié de te connaître. Et tu n'es pas étranger à cela. Tu es un donneur de cartes. Je n'ai jamais eu autant de nouvelles de toi que depuis que je ne te fais plus signe. C'est pourtant une vieille histoire, comme on dit, et nous avons su rester amis. Mais maintenant, il suffit. Voudrais-tu, en m'appelant, comme tu le fais désormais, assez souvent, vérifier si je suis toujours encore un peu le jaloux de ton empire? Brave Nanno, tu as maintenant l'âge que j'avais quand je t'ai rencontré. Et je te le dis sans amertume (croire les autres amers c'est leur faire jouer encore la jalousie), je n'ai pas pu prendre le temps de t'aimer. Je ne me suis soucié que du danger de nous, du temps que nous ne partagions pas ensemble et avec qui tu le partageais. Tu es le grand oublié de l'affaire. Je ne t'ai pas connu. Tout s'est passé comme tu l'as voulu. Tu m'as tenu et j'avais seulement peur de te perdre et puis, salement, je t'ai perdu. Ah ! l'ouvrage de notre séparation. Toutes ces accusations. Tu disais que j'avais agi en patron, en propriétaire, en seigneur de nous deux. Je t'avais donc harcelé. Le printemps quand j'étais petit, c'était le retour d'une chanteuse, dans la cour de l'immeuble. Les fenêtres s'ouvraient. On lui lançait des sous. Je guettais ce moment-là de l'année. Ce serait bientôt le temps des cerises. Et les parents m'emmèneraient au bord du canal. Mon père savait faire de beaux ricochets. A chaque geste, Je comptais un, deux, trois, quatre, puis la petite pierre tombait au fond de l'eau. Ça m'amusait et c'était triste. Ce geste précis, efficace, mon père, seul, en connaissait le secret. Il lui parlait. Un geste qui avait sans doute séduit ma mère au temps de leurs fiançailles. Un geste qui me rendait jaloux. Mon père jetait ces pierres avec tant d'ardeur: Il tirait sur quelqu'un. Il visait. Il tuait. Et je ne savais pas qui. J'ai maintenant l'âge qu'il avait quand nous allions au bord du canal. C'était ça le printemps, la chanteuse des rues, le bruit des pièces de monnaie dans la cour de l'immeuble, l'odeur de l'eau prisonnière, le chemin de halage, le froid de la nuit quand elle tombait et le retour vers les lumières de la ville. Ma mère alors me serrait contre elle. Mon père ouvrait le chemin. Il avait quelqu'un d'autre en tête. Quelqu'un de si peu précis que les ricochets suffisaient. Et moi, je comptais. Un, deux, trois, quatre. J'attendais une petite soeur. Un petit frère. Je guettais le ventre de ma mère. Tout se passe comme si je le guettais encore. Je leur ai rendu visite aujourd'hui. Comme chaque dimanche. Les fenêtres étaient ouvertes. Il n'y avait pas de chanteuse des rues. Les enfants de l'immeuble jouaient et criaient dans la cour. Je sais que ma mère pensait aux petits-enfants que j'aurais pu lui donner si je m'étais marié. Et nos amours en marge, pour elle, pour eux, seront toujours des cochonneries. C'est pourtant de l'amour. J'ai beaucoup insisté pour que nous aillions au nord du canal. Il faut désormais traverser des avenues. Mon père n'y voit plus très bien et m'a demandé de le prendre par la main. J'ai essayé de faire des ricochets. Les pierres t'étaient destinées. Tu m'as trompé. Tu m'as fait t'aimer. Cela t'amusait de me rendre jaloux. Et fou. Fixé. Les

pierres ne rebondissaient pas sur la surface de l'eau. Mon père m'a dit « tu ne sais pas les choisir et ça ne marche pas si tu es nerveux de quelqu'un. Regarde ». Et j'ai compté un, deux, trois. Il a recommencé. Un, deux, trois, quatre. Ma mère a applaudi. Mon père m'a demandé s'il avait vraiment fait quatre. J'ai répondu « oui, comme avant ». Alors, il a pris la main de ma mère. Et ils sont rentrés ensemble. Je les ai suivis. Comme le petit cochon de l'histoire. Brave Nanno. Voici une tranche de vie de famille. Je me rends compte que je ne t'ai que peu parlé d'eux. Je suis un fils unique, sans suite. Il fait beau: J'ai désormais peur de chaque saison au début de chaque saison. Avoir cru en toi m'a terrorisé pour mon restant de temps. J'aurais peut-être dû attendre quelques jours pour t'écrire cette lettre. Mais ce « peut-être » nous efface. Comme disait mon père « pire, il ne faut pas remettre à hier ce que l'on peut faire le jour même ». Hier! Aujourd'hui! Je ne me fais pas un roman de nous. Une lettre, c'est risqué, ça dit. Le temps réel peut-il être celui du roman? Peut-être. Encore une fois « peut-être ». Ah! la peste de la séparation, de l'exclusion, de l'illusion. Comme si deux êtres pouvaient se fondre. J'y ai cru. Tu m'y as fait croire. J'y crois encore. Ma mère m'a dit un jour « je n'ai pas de jugement à porter sur la vie que tu mènes, mais je souhaite que quelqu'un s'arrête à toi et que tu t'arrêtes à quelqu'un ». C'était peu de temps après ce que tu appelais nos « adieux sanglants ». Je t'ai battu, cogné, roué. Ce n'était pas mon honneur qui était en cause. C'était ma vie. Mes parents, eux, sont toujours ensemble. Ils n'ont même pas changé d'appartement. Dans l'immeuble en briques rouges, peu se souviennent de la chanteuse qui venait pour quelques sous, dans la cour, les ritournelles. A la première cerise, cette année, je penserai à toi, et je ferai un « autre » vœu. N'appelle plus. Je ne suis plus de ton empire. Je ne t'ai pas connu. Maintenant, je le sais. Je n'étais que jaloux des autres. Non sans fondement. Tu te prenais pour Ben Hur. Un char, un fouet et six chevaux. Ou huit. Ou dix. Je me souviens d'une carte postale que tu m'avais envoyée de Montréal. Tu avais écrit *Je t'embrasse d'un bec sucré. Ici, c'est le temps des sucres*. Mon bon Nanno. Le temps n'est même plus où je te conseillais de ne pas t'approcher à moins de soixante-treize centimètres de moi, longueur de mon bras gauche, bien tendu, point serré pour un K.O. J'avais mesuré. Vis bien. Je vis ni bien ni mal. Je me maintiens. Je fais des ricochets, dans ma tête. Des réussis. Je ne sais même pas où je passerai mes congés payés, cette année. J'attends le jour du départ pour décider. Le 23 juin au matin, je déciderai. Salut. Roger. D'un bec sucré.

Lundi 30. Louissette. Quelle idée: je suis allée consulter madame Krantz, voyante, au quartier de la Balance. J'avais pris rendez-vous il y a un mois de cela. Je te l'ai caché quand tu es venue à la maison, quand nous nous sommes revues chez Gilberte et au repas de Pâques chez les cousins Despiet. Pour une fois que je te cache quelque chose. Mais j'en reviens. Voici ce que j'ai obtenu moyennant finances, 250 francs, « en liquide si ça ne vous gêne pas », et c'est bien fait pour moi. Je passe sur elle, vieux tas parfumé et maquillé. Je suis plus vieille qu'elle, mais je ne suis pas un tas. Je ne me parfume jamais. Et je ne me maquille plus depuis si longtemps. Antoine n'aimait pas ça. Il disait que ça lui donnait des boutons aux lèvres. « Pas de plâtre », tu te le rappelles? Pour le décor de l'antre Krantz, c'était comme on imagine. Imagine donc. C'était pire que ça. Pire que prévisible: une quincaillerie. Et pour ce qu'elle m'a dit, voici. D'abord, mon signe est de terre (?) et Je ne supporte pas le feu (?) et l'eau (?). Dans « mon ciel » (?) Saturne a frôlé Jupiter il y a quatorze ans (ménopause?) mais Uranus revient. Madame Krantz s'est concentrée. « Février de l'an prochain » murmura-t-elle. « Oui, je vois quelque chose en février. » Elle m'agaçait. « Et rien de

bien avant. « Octobre sera très mauvais. » J'ai ri. Elle m'a regardée. Elle a pris un air délicat. Elle a tendu les mains sur une boule. Le téléphone sonna dans la pièce voisine. La secrétaire notait un rendez-vous. Madame Krantz a soupiré « vous vivez seule, n'est-ce pas » J'ai répondu « oui ». « Alors vous allez refaire votre vie. Je vois un homme venir dans votre vie. Il vient. Il revient. Vous l'avez connu. Vous allez le reconnaître. Il va vous combler. » Je l'ai regardée. Je lui ai dit « mais je ne veux pas de ça ». J'ai même précisé « j'aime bien ma nouvelle vie. J'aime bien rentrer chez moi quand je veux. Et dîner d'un jus d'oranges pressées, si je le souhaite ». Madame Krantz a baissé les yeux. Ses mains se sont mises à trembler. Elle a respiré deux ou trois fois, profondément. Puis elle a dit « je ne vois plus rien ». 250 francs. C'est la première et la dernière fois. Et maintenant, j'ai peur d'octobre. Et en plus, février. Si quelqu'un revient. C'est cher payé pour moins de tranquillité. J'étais furieuse en sortant de chez elle. La vie va, c'est tellement mieux. Au fait, c'est toi qui m'as parlé d'elle. Alors? Tu es de terre, d'eau ou de feu? Je t'attendrai vendredi à l'entrée du cinéma. Séance de 18 h 15. Bisous. Marthe.

Mardi 1^{er} mai. Chers amis. Ça s'est passé avant-hier. Le vieux est descendu de son village. Il s'est fait conduire par un voisin maçon. La camionnette était chargée de cageots vides. Quand il s'est présenté à l'entrée du musée qui lui est consacré, mademoiselle Jouval, la gardienne, était tellement émue qu'elle n'a pas pensé à prévenir qui que ce soit. Alerter des amis, des voisins, quelqu'un de la gendarmerie ou de la municipalité. Après tout, le vieil ours, le fier poète, le rude, le courageux, le rebelle, l'altier comment dire en parlant de lui puisque nul n'a jamais pu l'approcher que dans ses poèmes, était chez lui dans ces deux grandes salles, au milieu de ses manuscrits. En moins d'une heure, le vieux, aidé de son voisin maçon, a rempli tous les cageots de lettres, de photos, de dessins et d'éditions originales de ses oeuvres. Mademoiselle Jouval lui avait confié les trousseaux de clés des vitrines. Tout ce que le vieux a donné, il y a quelques années de cela, pour que s'ouvre un musée portant son nom, le vieux l'a repris. Le maçon a rempli la camionnette puis l'a recouverte d'une bâche parce que le vent se levait. Ne restent, dans les salles, que les agrandissements de photos, les panneaux avec les reproductions de textes, bref, tout ce qui relève du décorum. Le vieux a repris tout ce qui venait de lui. Et, devant la camionnette bâchée, il a sorti de la poche de sa veste de toile un tournevis de grande taille. Et avec poigne, la poigne de ses poèmes quand il ne les écrit que pour lui-même et le pays d'ici, il a retiré la plaque du musée avec son nom dessus. J'ai trois choses à vous dire. La première: mademoiselle Jouval n'a jamais lu un poème du vieux. Elle l'a reconnu à cause des photos. Et elle a cru lui faire plaisir, quand il est arrivé, en lui disant qu'il y avait eu vingt-sept entrées payantes dans la journée. Pour elle, c'était beaucoup. Pour lui, nul ne le saura jamais. Le poète, en lui, tait ce qui doit être tu. Lui, l'odieux, l'admirable. Tellement suspect d'être au-dessus de tout soupçon. La seconde: c'était un musée pauvre bien que d'aménagement récent. Les salles de l'hôtel de Lambescq sont belles, et heureusement restaurées. Mais il n'y a pas le téléphone. Mademoiselle Jouval ne comprenait pas pourquoi tous ces cageots, la demande du trousseau de clés, le pillage des vitrines. Elle ne pouvait tout de même pas ouvrir une fenêtre et crier à la rue « au secours, le poète vient reprendre ses poèmes ». J'imagine. Le vieux ne m'a jamais été physiquement sympathique. Ses poèmes, par ailleurs, me confondent. Il y avait ambiguïté. Il n'y en a plus. La troisième: comment le vieux, toujours poète, toujours au premier souffle de vie, a-t-il pu supporter la présence de son musée à quelques kilomètres de son village, pendant des mois, des années? Pourquoi a-t-il accepté ce grand branle-bas

officiel, discours, notables, ministres, il y en avait quelques-uns? Pourquoi? Je l'imagine, ce soir, dans sa petite maison du haut. Tout est revenu. Tout est rentré à la maison. Tout est dans l'ordre. Le vieux a attaqué sa propre banque. Je suis sûr que tout est resté dans les cageots, chez lui. Il nous a offert une ultime colère. Dans la ville, aucun commentaire. Dans la presse locale, pas même une ligne. A Paris, on dit que ce n'est qu'une colère de plus. Mais on est certainement très fâché. Quel sale type. Quel poète. Je lui souhaite la douceur des retrouvailles. Tout est de nouveau chez lui. On ne met pas un poète dans un musée. Un poète ne se met pas dans un musée ou bien il n'est plus, il n'est plus poète. Le vieux, je le salue et je l'admire. J'ai fait le trajet qu'a dû emprunter la camionnette pour rentrer au village. Ce fut la balade de mon premier jour du mois de mai. Je me disais que le vent soufflait très fort au retour et qu'à travers la bâche, qui sait, une lettre, une photo, un manuscrit avaient pu s'envoler. J'ai fait le caniveau sur sept kilomètres à l'aller, sept kilomètres au retour. Au retour, dans l'herbe, en contrebas de la route, j'ai vu une feuille de papier. A ce moment-là, j'ai eu l'impression que mon coeur tombait sur mes genoux. Mais ce n'était qu'un prospectus pour une course de stock-cars. J'ai plié le papier en quatre et j'ai fait ce que j'aurais fait si le papier s'était envolé de la camionnette avec le secret d'un poème calligraphié. J'ai fait comme si. Je l'ai rapporté, au village. J'ai enfin osé mettre un mot dans la boîte aux lettres du vieux: le prospectus. Il ne comprendra pas. Mais moi je sais. Et à vous, amis du vieux, membres de la société des amis du poète, vous qu'il n'a jamais voulu recevoir, comme moi, j'adresse le récit de cette scène III du dernier acte. Tout juste nous a-t-il serré la main le jour de l'inauguration du musée. Le poète ne doit pas se signaler. Ses lecteurs non plus. Je quitte la société. Je vide mon musée de lui. Je le garde pour moi. Merci de bien vouloir faire circuler cette lettre. La chaîne habituelle pour moins de frais de timbres. Et adieu. Martial Kuppus. P.S. J'ai, au nom de notre société, porté un beau bouquet de fleurs à mademoiselle Jouval.

Mercredi 2 mai. Oh, toi! No exit. Pas même la violence. Il y a pourtant quelque chose, dans la violence, qui me touche, c'est son rapport avec l'humiliation. Un indéracinable sentiment d'infériorité et d'impuissance. Je vis très bien, avec toi, quand je te vois. Une fois de temps en temps, cela suffit. Entre-temps, tu ne me manques pas. Et si j'interroge autour de moi, si j'écoute, si je me mets à disposition, si secrètement j'enquête, alors je me rends compte à quel point mon isolement, ma solitude et mon célibat sont un bienfait, un privilège et une épreuve bien moindre que celle subie quand l'autre est là. Tout le temps. Et qu'il faut tout le temps rendre compte et partager l'espace. J'ai mis des années à formuler ceci. Je suis désormais un grand, comme disent les enfants. J'ai même fait presque tout le chemin, mais comment savoir. Et grand je ne me supporte pas. Je ne vis pas, je survis. Grand, je ne m'aime pas. *Car je suis trop grand pour que l'on puisse me soulever de terre.* Tu ne me manques pas. Il ne me manque que de pouvoir me jeter dans les bras de quelqu'un, père, mère, parent, allié, et de me sentir soulevé, arraché à la terre, étreint. Un sentiment de cosmonaute, si tu veux. Mon exploration de l'espace s'arrête là. Et je n'ai même plus droit à ces vols magnifiques. J'aime t'attendre le jour de ta visite. J'aime, sitôt refermée la porte de la maison, que nous ne puissions que nous cogner le front et le nez, nous embrasser avec fougue et nous faire l'amour avant que de parler et nous raconter ce qui s'est passé entre-temps. J'aime la couleur. Pas le contour. L'impression seulement. Tu ne me soulèves pas de terre, mais reste l'étreinte. Je suis inférieur, indéraciné et puissant. Et nous le sommes ensemble. Après, après l'amour, celui-là des corps qui se heurtent, nous nous parlons, mot pour

mot, et les mots asservissent. C'est la littérature de nous. Chacun se frotte encore à l'autre. Aucun développement. Aucune rhétorique. Il y a entre nous un champ ouvert à toutes les métamorphoses. Il y a en nous un chant possible. Et de la couleur pure. Alors, je me demande pourquoi, secrètement, nous rêvons de mieux. Alors, je me dis que notre amour n'a de sens que pour nous et qu'il n'y a de pire violence que de vouloir, à tous les prix, coûte que coûte, avoir un sens pour les autres. Pourquoi vouloir cela? Les autres. L'image contournée qu'ils vous renvoient. Je crois que c'est de la peur, tout simplement. La peur d'être diminué à travers une histoire. De s'y perdre. C'est très facile, ça, de se perdre dans une histoire. Le métier d'être et d'aimer, cela ne consiste pas forcément à créer des images. Et créer des images, le dessin avant la couleur, souvent, c'est créer une fausse vérité. On a alors le sentiment que quelque chose a, de façon irrévocable, été retiré à la vérité. Un amour, c'est toujours trop tard pour y revenir. C'est cela, ou souffrir de ne plus être l'enfant qui peut être soulevé de terre. Oh, toi! Je t'attendrai, samedi, à l'heure habituelle. N'oublie pas le pain et les croissants. Le chien de la voisine aboie tout le temps. Quand je t'écris, en fait, je me sens arraché. Loïc.

Jeudi 3. Chère Elma. La cabine téléphonique du village, sur la vieille place, entre la mairie et la halle, ne fonctionne pas bien. Avec un franc, on peut appeler n'importe qui dans le monde entier. Cela ne se sait pas. C'est une cabine peu fréquentée. J'ai fait ton numéro. 19.49.30.87.75.86. Ça sonnait chez toi. Pas de chance, tu n'étais pas là. Nous aurions pu parler une heure, deux heures. Donc, avec une lampe électrique et une pièce de un franc, j'ai pu faire le tour du monde des amis. François à New York, une voix de femme m'a répondu qu'il était parti pour Chicago jusqu'à lundi. Jean-Michel à Montréal, ça ne répondait pas. Lise à Sydney, je l'ai réveillée en pleine nuit, elle a cru que c'était une farce. Elle a raccroché. J'ai recommencé. Son numéro sonnait occupé. J'ai appelé Peter, à Elseneur. Il avait tellement bu que je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait. J'ai de nouveau composé le 19.49.30.87.75.86. Berlin. Ça sonnait à Berlin. Chez toi. Tu as dû aller à un concert de rock. C'était très impressionnant, la place du village, la nuit. Pas de lumière. La cabine est dans le noir. Juste une pièce de un franc. Tu as la liste des amis pour un peu de vive voix aux quatre coins du monde. Ça devrait marcher. Tu es là comme un gangster des appels longue distance et personne ne te répond. Ou bien c'est une farce. Ou tu arrives au mauvais moment. L'ami a bu. J'ai appelé Jean, à Tokyo. Ça sonnait, ça sonnait. J'ai appelé Olivier à Seattle, ça sonnait, ça sonnait. A chaque fois, la petite pièce de un franc retombait. Puis je suis rentré, lampe électrique à la main, pour le chemin. Entre les marronniers, les draps de la voisine séchaient au vent, fantômes de nos amitiés. Un salut à la solitude de ce soir. Il n'y a pas eu de vive voix. Je t'envoie la pièce de un franc qui m'a permis de lancer des appels un peu partout. Elle te servira à la gare pour m'appeler et me prévenir de ton arrivée. Je viendrai vite te chercher. Pour cet appel tu perdras la pièce. Quelle aubaine, une cabine publique qui ne fonctionne pas et qui vous rend jusqu'à la pièce de un franc même si, au bout du fil, on vous a répondu. Encore faut-il que les amis soient là. Je t'embrasse. Dave.

Vendredi 4. Le jour se lève. Bonjour ma Toune. Il a plu pendant la nuit. Ça crépitait sur les toits de Paris. Les voitures, alors, furent dans les rues et sur les avenues. J'ai perdu le sommeil. Je pense à toi. J'aime la fraîcheur de ce matin. La fenêtre est ouverte. Encore une lettre pour faire le point. C'est peut-être cela le secret d'une correspondance. En quelques lignes, mesurer les distances, se situer, formuler la

demande, prendre le temps de dire, quelle illusion. Même si c'est une illusion. Et il importe! Car tout nous presse de vivre des histoires déjà racontées, terriblement complètes. Comme si elles étaient vivables, ces histoires-là. Je te dis cent fois plus en quelques mots, si je t'écris, séparation, que lorsque nous nous parlons, retrouvailles. Pourquoi? Qui intervient? D'où viennent toutes ces interventions? La mémoire de nous, qui veut nous la ravir? Ça ne sert à rien de l'écrire. Et pourtant je m'obstine. Je ne suis pas le seul. Alors je ne suis plus *seul*. Je sais que tu lis mille moi, et que c'est mille fois toi en me lisant. C'est ainsi lorsque tu me réponds, également. Je le sais parce que je le sens, parce que je le veux et parce que c'est l'ultime refuge quand les idéologies ne font plus le progrès ou la révolte, quand tout revient à la conservation et son instinct. C'est le grand exode du monde. N'emportons que la mémoire des instants que nous avons partagés et l'espérance des moments que nous vivrons ensemble si nous savons, sans trop nous raconter, nous donner l'un à l'autre en nous épargnant les récits convenus. J'aime le mystère de toi. Ce que je ne sais pas de toi. Ce qui finalement, sans avoir d'importance, en a si chacun sauvegarde la fraction de son histoire qui ressemble à s'y méprendre, à s'en laisser, à ne plus se sentir soi, différent, à toutes les histoires qui tournoient autour de nous, et qui nous sont imposées sans même, parfois, que nous le sachions. La fenêtre est ouverte, ma Toune. Je ne sais même pas d'où vient ce surnom que je t'ai donné. Une autre identité. Entre nous. Il y aura toujours un « entre nous ». Territoire commun et fossé pour la séparation, le même vide pour la réunion. Et il ne me déplaît pas de penser, au fil des lignes, que ce que je t'écris ne veut de plus en plus rien dire au sens où tout est dit, autour de nous, si nous écoutons tout ce qui se dit. J'ai le vertige de toi. Ainsi, jamais la même, toujours recommencée, je t'attends avec une belle anxiété, toute pleine, généreuse, prolix. Je n'ai jamais tant rêvé que depuis que je te connais. Des rêves explorateurs. D'immenses forêts jusque-là impénétrées. Des rêves navigateurs. Je ne sais pas où je vais mais je tiens le cap. Des rêves escaladeurs. Il y a danger d'avalanche et, sur le toit du monde, il m'est arrivé de crier ton nom. Des rêves randonneurs. Je pars à ta rencontre. Il y a des petites flèches bleues pour indiquer les sentiers. Les arbustes ont poussé. Il faut que je me penche. Je vais vers toi. C'est toujours toi. Dans une heure, je prendrai mon service. Les petits déjeuners dans chaque chambre, d'abord. Puis, faire les couloirs en passant l'aspirateur. Vider le cendrier de l'ascenseur. Et balayer l'entrée de l'hôtel. C'est tout ce que j'ai trouvé pour rester à Paris. 4000 F par mois. Je voulais venir y vivre au moins une fois dans ma vie. Un an. C'est fait. Je rentre fin juin. Je te rejoins. La solitude du Grand-Lemps a plus de sens que le tourbillon de cette ville où les mendiants se multiplient chaque jour, où les jeunes s'habillent clair et net, nouveau look, par peur inavouée de ce qui nous attend. Si clairs, si nets qu'ils perdent la mémoire. Chaque matin, dans chaque chambre, quand je porte le petit déjeuner, j'entre dans une histoire d'un ou de deux, la valise défaits, l'égaré des gens à l'éveil. Ils ne voyagent plus comme avant. On leur a fauché leur mémoire à tous. Ma grand-mère disait « un chat qui ne se lèche plus est un chat qui va mourir ». Je comprends un petit peu mieux, aujourd'hui, ce qu'elle voulait dire. Le chat se nourrit aussi dans son poil. C'est ce qui le fait vivre. L'indispensable complément. Et regarde avec quelle application il s'adonne à sa toilette. Le jour s'est levé. Il faut que je prépare le café, les théières, les petits pots de lait, les plateaux, croissants, pain, beurre, confiture, sucre. La fenêtre est ouverte. Les arbres des boulevards embaument de feuilles tendres. Il y aura de l'ombre pour les beaux jours d'été. Je reviens. Paris piétine. Ton Zou.

Samedi 5. Bernard. Quand je reçois une lettre de toi, je me dis « tiens, il a quelque chose à me cacher ». Et, au travers de ce que tu me dis, je cherche ce que tu n'oses pas me dire. Tu es quelqu'un qui ne veut pas abandonner sa liberté. Fixé à un point unique, te voilà hors de toi. Il faut que tu bouges, que tu circules, que tu te mobilises. Il faut également que l'on-te respecte. Et même si tu n'es pas dupe de l'opinion flatteuse que l'on a de toi, autour de toi, dans ton travail de fonctionnaire, tu as besoin de ce cercle de révérence. Tu l'aimes. De la librairie, depuis des mois, je voyais une très vieille femme, tête courbée, elle n'a pas dû voir le ciel depuis longtemps, revenir des commissions avec des paniers extrêmement chargés. Elle habite en face, au dernier étage, sous les combles. Elle s'arrête dix fois, vingt fois, pose ses paniers sur le trottoir, temps de repos, et ne relève même pas la tête. C'est l'épreuve. Hier, je l'ai croisée. Je me suis arrêtée. Je me suis penchée. Je lui ai dit « madame, si vous le désirez, je peux vous aider ». Elle m'a regardée latéralement. J'ai vu son visage terriblement blanc et très exactement elle m'a dit « comment savez-vous que je vais bientôt mourir? » Je n'ai pas su répondre. Que lui dire? Je lui ai expliqué maladroitement que je la voyais souvent, que je m'occupais de la librairie d'en face, et que je pourrais porter ses paniers au dernier étage. Je lui faisais mal, comme si personne ne lui avait parlé depuis longtemps. Elle m'a regardée puis elle a baissé les yeux. « C'est le sang » dit-elle « ah! si la mort pouvait m'emmener plus vite. Et que ça fouette! » Alors elle a repris les paniers. Et je n'ai pas osé l'aider. J'ai simplement poussé la porte de l'immeuble pour lui faciliter le passage. Elle a disparu dans la nuit d'un escalier pentu, délabré. J'ai refermé la porte. Je suis allée ouvrir la librairie. J'ai trouvé ta lettre. Quand tu m'écris, tu me caches quelque chose. Tu me tiens à distance pour que je ne le sache pas. Je ferai avec toi comme avec la vieille d'en face: je ne m'arrêterai plus. J'ai peur des échéances. Nous voulons nos inquiétudes et nos souffrances. Il ne faut pas s'arrêter. Se pencher, c'est voir la mort de l'autre en face. Et que ça fouette. Je n'ai rien à te répondre d'autre. Tu te caches mon petit Bernard, mon coeur vaillant. Les lectrices et les lecteurs des livres que je vends s'achètent le droit de passer sans s'arrêter. Ou de si loin. Eux aussi. Pas de danger. Il y a un danger en toi. Si je te tiens immobile dans un rapport de nous, hors de toi, ce sera le pire. C'est une réponse d'affection. J'ai acheté des roses. Elles sont sur mon bureau. Je me souviens du temps où tu m'en envoyais avec le message « toujours là, je reviens ». Voici la lettre de Rita. Ta petite libraire. Un jeune homme m'a volé un livre d'art. Je l'ai rattrapé sur le trottoir. Il s'est mis à pleurer. Il m'a dit « je suis en manque de belles images, et ce livre j'en avais besoin ». Il est là, assis par terre, dans la librairie. Il lit le livre. Précautionneusement. Les roses ont un parfum. La vieille, en haut, sous les combles, attend la mort. Et toi, qu'est-ce que tu me caches? Ce soir, avec vous trois, j'ai de la famille. Je ne veux plus m'arrêter mais je me soucie. Je compte sur toi le samedi 12. Nous irons marcher le long de la Seine. Tu me diras. Je te caresse les cheveux. Rita.

Dimanche 6. Chers parents. A défaut de trouver du travail, Françoise et moi faisons les poubelles. Et pas forcément dans les beaux quartiers. Là, ils ne jettent rien. Ou, corollaire, ils gardent tout. Non: nous allons dans les quartiers moyens. Bourgeoisie moyenne. Là, c'est fou ce qu'on trouve. Ils ont moins de placards et ils ont tout à perdre. Ils se disent qu'ils sont en train de tout perdre. Alors, ils trient. Ils ont besoin d'y voir clair. Et nous, nous tenons à rester en ville. Nous avons repéré une trentaine de coins et, dans les containers mis en place stratégiquement par la municipalité, nous trouvons des merveilles. Un bol en vieux rouen, une chaise ancienne que nous sommes en train de restaurer, un vase en jade, une enseigne de bottier, un plat en

verre soufflé début XVIII^e, des couverts dépareillés, désargentés, des caisses de livres et parfois des éditions originales, des vêtements étonnants venus d'autres modes et qui reviennent à la mode, des boutons, des rubans, de vieux tissus, un berceau en forme de nacelle, une paire de chaussures en lézard, une boîte pleine de décorations, des cartes postales, des puzzles, des paniers comme on n'en fait plus, des porte-couteaux. Une de nos deux pièces est devenue le souk et l'atelier. Le dimanche nous faisons les marchés de banlieue. Les marchés libres. Des marchands nous ont déjà repérés et nous attendent au déballage avant le lever du jour. En deux mois, nous y avons pris goût. Françoise a la main heureuse. C'est fou ce qu'elle trouve. Déjà, nous envisageons de louer un hangar. Car nous ne récupérons que les petits objets et parfois nous regrettons telle porte, telle table, des bouts de boiseries, des rampes. Un guéridon. Dans les containers, il y a de l'atmosphère. C'est l'aboutissement de tout ce que nous avons fait jusqu'ici, études, métiers, emplois, plus d'emplois, et le début de ce que nous allons faire, comme une aventure. J'aurais pu dire, pour faire plus beau: c'est l'aboutissement de tout ce que nous avons fait et le début de ce que nous allons faire, l'aventure. Il nous a fallu un certain courage, au début, pour grimper dans les containers. Il faut avoir des bottes en caoutchouc. Sinon c'est la coupure. Mais paradoxalement, si on travaille avec des gants, on ne trouve rien. Il faut fouiller à main nue. C'est en touchant vraiment que les objets ayant encore une valeur ou une rareté peuvent être extraits du désordre des cageots, des sacs et des vieilles valises. Françoise fait des boîtes de séries de boutons. Ils sont très prisés. Moi, je me spécialise dans le papier, les vieilles revues, les photos, les affiches. Tout ce qui raconte et contient. Tout ce qui témoigne d'un temps passé, comme nous l'avons passé. J'ai même trouvé un journal du jour de ma naissance. Alors je me suis dit que je devais vous l'envoyer, vous écrire et vous dire où nous en sommes. Nous ne prendrons nos vacances qu'à l'automne. Nous ne dépensons rien de ce que nous gagnons. Nous avons pris, depuis quelques mois, l'habitude de vivre avec si peu. Et à l'automne, quand le mauvais temps reviendra, les pluies qui gâchent tout et ruinent nos trésors de poubelles, alors nous ferons un immense voyage. Nous avons déjà fait la demande de passeports. Nous irons chercher le printemps à Buenos Aires. Et si possible les Andes. Peut-être Valparaiso. Pour le moment, Françoise et moi avons la main heureuse. Nous tirons bénéfice de ce qui n'est pas jeté par hasard. C'est un peu comme si les gens jetaient une époque meilleure avec un certain regret de ne pas l'avoir vécue pleinement. Un peu comme si, également, ils n'avaient plus le sens des valeurs. Ce soir, près d'une poubelle d'immeuble, dans un carton, nous avons trouvé six assiettes neuves dans un emballage plastique transparent. Pas belles. Mais grandes. Françoise a dit « ils se mettent à jeter du neuf ». Seulement au retour, quand nous avons défait le paquet, nous nous sommes rendu compte que les assiettes étaient salies, un repas récent. Des grains de maïs, des traces de moutarde, des bouts d'omelette. C'est donc devenu une autre histoire. Ils mangent dans des assiettes, des vraies, larges, avec un décor, filet bleu, et ils les jettent sales. Une énigme. Le repas s'est mal terminé? Le repas se termine mal? Nous avons donc fait la vaisselle. Demain, au marché de Gennevilliers, nous les vendrons 50 F. En un clin d'oeil. Un détail. Mais de 50 en 50, la cagnotte de l'immense voyage ainsi se remplit. Et nous n'avons plus droit au chômage. J'ai longuement parlé avec Françoise de notre bonheur dans les containers. Dans ce qui est jeté. Dans ce que nous sauvons de la décharge. Tout cela a un sens qui nous plaît. Nous avons décidé de rentrer de l'immense voyage avec un enfant. Qui sait où il naîtra? Pour le moment, à main nue, nous préparons sa

venue. C'était ça ou rien. Et c'est très bien. C'est ainsi. Je vous embrasse et je vous aime. Salut petit père et petite mère. Raphaël et Françoise.

Lundi 7 mai. Cher Jean-Luc. Tu me demandes pourquoi je vis seul. Pourquoi je n'ai jamais pu faire couple avec quelqu'un. Pourquoi je donne souvent l'impression de la hargne et du mépris. Pourquoi? Je te répondrai d'abord avec malice: c'est une question que tu te poses à toi-même. Depuis combien de mois vis-tu avec Hervé et en quoi cela serait-il définitif et exemplaire? Tu n'as même pas l'âge que j'avais quand je suis tombé pour la première fois en amour. Et ce fut un croche-pied tardif. Je n'avais déjà plus la folie de ma jeunesse, de la jeunesse qui s'annonce comme telle et qui paraît. Par l'autre, un autre, enfin, je pensais trouver le repos de deux et je n'ai vécu qu'un conflit, des intrigues, des mensonges. Je te répondrai ensuite avec amour: quand l'amour me tient, je suis fou et je meurs. Je ne sais plus qui je suis. Je suis toujours l'appartenu de l'affaire dans laquelle l'autre me reproche d'agir en propriétaire. Je ne vis pas bien, seul. Mais je vis. J'ai perdu le sommeil réparateur. L'empire de mes rêves est fatal. Je voyage toujours dans des pays gris. J'arrive dans des hôtels où ma chambre n'a pas été retenue. L'hôtel est plein. Pourtant je ne vois personne. Les portiers n'ont pas de visage. Les portiers de mes nuits sont sans âge. On se demande même s'ils ont aimé, un jour. Ils consultent des listes sur lesquelles ne figure plus mon nom. Il est toujours tard et je ne peux pas repartir. Il m'est alors dit qu'il est dangereux de circuler seul, la nuit, dans la ville. Et mes bagages sont lourds. J'emporte toujours trop de peur d'avoir froid. Alors, je m'installe dans le hall, dans un fauteuil, et je veille. Je ne dors plus. Je veille. C'est ce rêve-là qui me tient. Et je voudrais bien savoir dans quel pays, dans quelle ville, à chaque fois? Je veille à mon sommeil. Depuis que j'ai aimé, je ne dors plus vraiment. Je dors de nuit comme je vis de jour avec l'intense peur de tomber malade et de n'avoir personne pour s'occuper des petites choses de la vie, l'eau, le pain, le linge, les fruits, le courrier, le lit, l'intendance comme on dit et je suis mon propre intendant. Chaque fois qu'autre il y a eu dans ma vie, les menus soucis ne furent jamais partagés. Je devenais l'intendant de deux comme si l'autre ne pouvait manifester son attachement qu'en ajoutant à la charge et à l'ordonnance des petits détails. C'est à bout de souffle que l'on dit les mots qu'il faut, les mots qui ne sont plus commandés par les pingres, pour épater. Je souhaitais de l'amour sans aucune ombre, sans enfermement. J'attendais de l'amour confiant, abandonné, reposant. Je n'ai trouvé que de l'inconstance, du calcul, chez l'autre la frayeur de ne plus être ce qu'il était avant et chez moi, en moi, la stupeur de ne plus être moi-même. Ce n'est que mon cas. Ainsi, en public, tu me demandes pourquoi je vis seul. Sur le coup, je n'ai pas su te répondre. Car c'était frapper encore et je n'étais pas insensible à ton regard. Et quand tu m'as demandé de dresser le portrait de mon « ami souhaité », au lieu de te répondre « il fait son lit », et c'est tout ce que j'ai pu te dire, cela à réflexion supposait déjà que nous faisons chambre à part, j'aurais dû écrire « toi » sur un bout de papier et te tendre la réponse par écrit. Les autres n'ont pas à savoir. Ils savent trop vite. Si je ne vis pas seul, je meurs. J'ai des amis pour les rencontres, la réunion, un rite et cela suffit. Nous nous voyons rarement et c'est très peu d'amis. J'aurais voulu mieux te connaître. Mais tu es parti. Et ton absence au possible rendez-vous me captive. Je fais comme si. Je fais avec. Je te réponds dans le vide. Chaque nuit, je fais mes bagages, j'emporte trop et quand j'arrive, mais où et dans quelle ville, dans quel hôtel, ma chambre n'a pas été retenue. Mon message n'est pas arrivé. Je ne suis pas sur la liste. Le restaurant est fermé depuis longtemps. J'attends dans le hall. J'attends. Je surveille mes valises. Je me surveille. Je veille. Je ne dors pas. Et je te pose, ici, les questions de savoir qui a

des projets? Quelle création ne naît pas du malheur d'être irrémédiablement (dans ce mot il y a remède, diable et ment) seul, coupé, même et surtout si l'on est deux? D'où vient alors ce besoin de s'isoler, de refermer une porte, de se plonger dans une lecture de journal ou de livre, de garder pour soi l'essentiel et de rêver à d'autres comédies, d'autres scènes, d'autres actes? Merci pour ta question. Je vis seul par précaution, par obstination, par peur et par évidence. Nous sommes instinctivement seuls. Les affections ne sont qu'illusions. Le jeu alors intervient et distingue le fou du floué. L'amoureux tenu, anxieux de l'autre est bafoué. Ce n'est qu'un cas. Pas une règle. Une réponse. Certes pas la réponse. Quand je me réveille, quand je reviens de tous ces halls de tous ces hôtels, je préfère être seul. Il faut que je retrouve le temps vrai et que je me mette à l'ouvrage du jour, que je participe au fourmillement et à l'anonymat. L'exaltation est une affaire entre moi et moi. Je garde mon amour pour mes quelques amis, conscient de l'égale fragilité de leurs vies respectives. Si cette lettre, un jour, te parvient, lis-la sans te soumettre à l'innocente et dangereuse idée que l'on se fait d'un couple, du couple. Demain, je ne penserai plus à toi. L'instant de ta question fut pourtant amoureux. Merci. Rémi.

Mardi 8. Chère Odile. Je t'ai adressé une carte de Java, une autre de Bali et une troisième de Singapour. Ce voyage, c'était le rêve de mes parents. Nous l'avions tellement préparé. Ils me l'offraient. J'étais avec eux. Je m'occupais d'eux. Ils me retrouvaient. Mais pourquoi aller à 11 500 kilomètres pour se faire agresser par des gens qui, forcément, n'en veulent qu'à votre argent et assister à des fêtes folkloriques auxquelles on n'appartient pas? Nous aurions dû nous en tenir aux photos des livres et catalogues. J'avais volontairement choisi des hôtels typiques. Hors des circuits habituels, pour les amateurs de vrais voyages. Mais c'est quoi un vrai voyage? Ça ne s'organise pas. A Java, pour quelques instants de beauté, nous n'avons vu que des baraquements et traversé que des foules de mendiants. Nous sommes partis deux jours plus tôt. A Bali, ce fut pis. Je ne sais pas pourquoi j'imaginai une belle plage, d'immenses rouleaux, de l'écume. Le sable était ordinaire. Mon père m'a dit « c'est mieux au Touquet ». Deux fois par jour, j'allais faire le ramassage de cancrelats dans la salle de bains de mes parents. Nous étions assaillis de jeunes filles et de jeunes gens qui nous proposaient des massages. Mon père ne rêvait même plus. Que de kilomètres de poussière, de vendeuses de bouts de batiste et de bijoux en toc pour voir un volcan qui fume ou un geyser phosphorescent. Partout, le petit commerce et l'argent. A Singapour, ce fut un peu de repos. Moins de harcèlements. Un peu plus de propreté et de discipline. C'est terrible d'en être là, ainsi, à te raconter ce voyage. Comme si nous étions partis pour le propre et le discipliné. Parfois la nature nous surprenait. Mais nous étions en voiture. Et dès que nous descendions il y avait un vendeur de trucs, une vendeuse de machins, un guetteur, du monde, beaucoup de monde, trop de monde pour voir des fleurs, des buissons, des arbustes, des arbres. Je n'ai pas un chant en tête, pas une image du ciel, pas un regard précis. Nous avons fait un voyage pour rien. Au retour, dans l'avion, avec mes parents, nous avons choisi d'en rire. Mais c'est cher payé pour un rêve évanoui. J'ai repris mes cours. Toujours d'accord pour la randonnée de Pentecôte. En trois cartes postales, tu feras un bien plus beau voyage que nous. Pensées. Rémi.

Mercredi 9. Cher Nicolas. Dans les papiers de Mathias je n'ai retrouvé que ce poème. Quand quelqu'un disparaît volontairement, s'en va, décide de s'en aller, décidément, se supprime, les autres de l'entourage, alors, s'interrogent, cherchent

des explications. Or, c'est inexplicable. Cet adieu est un acte en soi. Un acte qui se suffit à lui-même et qui n'appelle aucun commentaire. Les affaires de Mathias, ses affaires personnelles, étaient déjà triées. Extrêmement rangées. Je dirais même épurées. Mathias a longuement préparé son départ et nous le trouvions heureux, les derniers temps. Dans une chemise en carton bleu, bleu sombre, un bleu de crépuscule, j'ai trouvé ce poème. Je le recopie, pour toi, sans aller à la ligne, avec des barres pour signaler ces passages qui sont aussi des respirations. Voici. *A Roland qui portera le pli à Nicolas/Premier chant/J'ai sept ans et un jour/toujours le même jour qui recommence/à la première écluse on me récupérera/je reviendrai dans ma maison de tapioca/« il était sage pourtant cet enfant »/moi/je les observe/ma vie ne sera qu'une image fixe/au centre de la terre/un village ma maison et le fleuve/qui pourtant a fait tout ce qu'il a pu/j'ai sept ans et un jour/toujours le même jour/je vais Je viens/le temps passe/le temps de ce jour-là/toujours le même jour/le stylo officie/l'âge est une pomme amère/de quoi rêves-tu/le canoë lunaire se retournera bien un jour/et sous les pontons de bois à échardes/les enfants nus guetteront ton pas/l'enfant que tu étais peut-être/autre rivière/j'ai sept ans et un jour/toujours le même jour/je vais je viens/je m'en vais je ne reviendrai pas/j'ai sept ans et un jour/toujours le même jour.* Voilà. Le message est transmis. Sept ans, c'est bien l'âge de raison n'est-ce pas? Le jour d'après? Un jour seulement? Un Jour qui dure toute une vie. L'autre versant. Je garde l'original. Je te le donnerai quand tu viendras à Toulouse. Si tu viens. Et si tu le veux. A toi mes meilleures pensées. Roland.

Jeudi 10 mai. Cara Julia. Je me suis coupé la lèvre en fermant l'enveloppe, en la léchant, pour la coller. La lettre était dedans. Je l'ai jetée. Papier coupant. Peux-tu dire à Sandro que je lui ai écrit. Que vraisemblablement ce message-là ne devait pas lui parvenir. Que notre rapport est trop vraisemblable. Qu'il descend chez moi comme à l'hôtel. Qu'il peut faire l'amour en d'autres terrains conquis. Sandro est sans rêve et sans éternité. Un état d'âme, c'est une éternité. Et c'est l'état dans lequel je me trouve. Une manière comme une autre de sortir des actualités et de leur échapper. D'être. De ne pas se laisser avoir par tout et tous. Tout ce que l'on attend de nous, tout ce que l'on nous fait dire et fait faire. Et tous ceux, toutes celles qui ne veulent pas que vous viviez votre propre vie si vous l'étreignez. Même si la phrase est compliquée, le sentiment est simple. C'est même le plus simple et le plus insensé de tous: être soi, savoir que l'on est soi. Je ne connais pas d'autre combat. Je ne connais pas de sentiment mieux partagé. Un petit brin d'histoire universelle, actuelle. Tout peut arriver. Arrive tout ce qui arrive. Ici et là, partout. C'est fou ce que nous sommes informés, surinformés, désinformés, fringants, au courant de tout et de rien. Tout peut se passer. Or, Je ne crois qu'à ce combat. Quand on se dit de l'autre « mais qu'est-ce qu'il fait là, celui-là? Et quand on se dit, de soi, « suis-je en train de vivre la vie que je vis? Et l'idée que tu puisses te moquer de la simplicité de ce que j'essaie d'exprimer me censure. Je ne t'enverrai pas cette lettre. Tu me fais honte, dans tous les sens. Tu éveilles de la honte, en moi. Crasse, je n'en veux pas. Et j'ai honte de toi. Crasse, je ne te souhaite pas. Alors, comment dire? Dès que quelqu'un se dit, parle, parle vraiment avec son cœur et de plain-pied, parle pour aucun pouvoir à conquérir mais pour un peu de circulation, un peu d'émulation, un peu de plaisir de se sentir deux ou nombreux en état et avec âme, il se trouve toujours quelqu'un d'autre de jeune et sans humour, quelqu'un de pincé et barricadé ou plus simplement quelqu'un de timide, et les timides sont des suceurs de clichés, Ils en ont toujours un au bord des lèvres, pour dire que celle ou celui qui ose parler « fait un

numéro ». Chaque fois que je me suis dite à Sandro, il me lançait un « tu fais ton numéro ». Et c'est parce que tu penserais « elle fait son numéro. que je ne t'enverrai pas cette lettre. Mais je t'écrirai jusqu'au bout. Une lettre voulue, vécue souhaitée trouve toujours son destinataire. Pis encore, voici : si je ferme ma porte à Sandro c'est parce qu'elle est ouverte. Il n'y a même pas à réfléchir et ce n'est pas forcément idiot. Je ferme ma porte parce qu'elle est ouverte, toujours ouverte. J'attends. Mais gare à ceux qui se gardent bien d'être là quand ils sont là. Qui viennent. Qui prennent (pour Sandro: techniquement, 13/20). Qui s'en vont. Qui reprennent. Qui estiment n'avoir aucun problème. Qui affichent vide. Et qui, en vous quittant, vous disent « merci quand même ». Un « quand même » de trop. Quel culot. Au diable, Sandro. Même pas. C'est trop parlant le diable. Zéro pointé pour l'état d'âme partagé. J'écris cette lettre jusqu'au bout. Je ne te l'enverrai pas. La lettre à Sandro est déchirée, jetée. Je me suis coupé la lèvre en collant l'enveloppe. Bon signe. C'est jamais assez nul pour les Sandro & Co. Si tu veux autre chose qu'un rapport sans aucune histoire, un rapport sans aucun dire, un rapport pour leur conquête absolue, alors, sans même s'en rendre compte, froissés, ils te lancent un « merci quand même ». Adios Célia. Moi je dis tout simplement merci. Merci la vie comme je te vis. Je recommence. Lettre perdue. Pas signable. Un signe. Adios Sandro.

Vendredi 11. Tobi. Ecoute. C'était sur le rebord de l'esplanade. En fin d'après-midi. Je sortais du bureau. Il faisait soleil. J'avais décidé de rentrer à pied à la maison en traversant la ville neuve. Je voulais aussi m'acheter un blouson, en coton clair, pour l'été. J'ai juste mis l'argent de côté. Le blouson pour voyager sans voyager puisque cette année je n'aurai droit qu'à une semaine de congés payés fin septembre. Alors l'été, je vais devoir le vivre ici. Et cet emploi, il faut que je m'y tienne. Je travaille dans un troisième sous-sol. Je programme sur ordinateur. C'est un peu du travail à la chaîne. Il y a prime de lumière artificielle. En ce moment je traite les dossiers d'hypothèques de la Banque populaire. Chaque carton, c'est un pavillon et un prêt. Maisons individuelles. Tobi, écoute. C'était sur le rebord de l'esplanade. Près de la rampe, en haut des marches. Un très jeune homme s'était allongé et regardait le ciel. Comme un gisant. Abandonné. Son blouson et sa chemisette étaient entrouverts comme s'il avait voulu prendre un peu de soleil. Il avait la peau très pâle. Il était imberbe. Ses jambes étaient dans l'escalier, un pied sur l'avant-dernière marche et l'autre, de travers, sur la marche du dessous. Mais surtout, corps à plat sur l'esplanade, il avait le bras gauche tendu au-dessus de la tête, un bras nu, extrêmement blanc, la paume de la main tournée vers le ciel, comme son regard. Il ne bougeait pas. Il s'était fait une place au soleil, en bordure d'escalier pour ne gêner personne. Et en bas, la ville neuve. Tobi, écoute. Je l'ai regardé, pour le buste deviné, la maigreur de son corps, la blancheur de sa peau. Je sortais de mon troisième sous-sol. J'étais un peu ébloui. J'avais fait mes huit heures de fiches. J'avais le projet d'un blouson. Et l'argent de la cagnotte. Je me suis arrêté. Il était beau. Il avait les yeux bleus. Un reflet du ciel et c'était fixement. Des enfants tournaient, en patins à roulettes, autour de moi. Ils faisaient de grands cercles sur l'esplanade. Le jeu consistait à passer entre le beau rêveur et moi. Nous étions devenus des repères. L'un d'entre eux s'est arrêté et comme moi s'est mis à regarder le jeune homme. Puis un second, un troisième. Ils ont formé un groupe, une grappe. Et l'un d'eux a dit ce que je venais de penser. « Il est mort ce mec-là. » Je me suis approché. Agenouillé. J'ai délicatement soulevé la main paume tournée vers le ciel, et je lui ai pris le pouls. Aucune pulsion. J'ai glissé la main sur son coeur. Sa poitrine était froide. Un gosse a dit « il faut appeler la police ». Un autre criait sur l'esplanade

« un docteur s'il vous plaît ». Les gens passaient. Quand le Samu est arrivé, ils l'ont très vite ausculté, recouvert d'un drap blanc et emporté. La police nous a interrogés. Nous n'avions rien à dire. Tout le monde est parti. Les enfants se sont remis à faire du patin à roulettes. Je me suis assis en haut de l'esplanade. J'ai retrouvé un livre quelques marches plus bas avec un ticket de cinéma pour marquer une page. Un roman de Walter Scott, dans une vieille édition. Tobi, écoute. J'ai vu le dormeur de l'esplanade. Il était mort. Ses yeux étaient aussi bleus que le bleu du ciel. Je t'embrasse. Je t'aime. J'ai froid aux mains. Lucio.

Samedi 12. Chère Jeanne. Il a une manière sentencieuse d'être là sans rien dire. Il est parfait. Parfaitement insupportable. Il a une manière subtile de te rendre coupable de tout sans jamais t'adresser aucun reproche. C'est un filou. Un passe-partout. Avec moi, ça ne passe pas. Il n'est pas passé. Et maintenant, il vient se faire aimer et plaindre, auprès de toi. Garde-le. Jouis de cette situation si elle te plaît et te captive. Mais, lui, ne me le ramène pas. S'il te dit qu'il n'a que de bons souvenirs de moi, tu peux le croire. Et si je te dis qu'il me volait l'air, qu'il le respirait tout et que je ne faisais que le servir, crois-moi. Je ne faisais que cela. C'était lassant. Notre histoire a duré si peu de temps. Et voici que par toi elle continue. Je n'aime pas ce jeu. Je ne joue pas. Je ne joue plus. Je sors du cercle. Je ne fais plus la ronde. Et je rends hommage aux grandes servantes de la littérature amoureuse. Les valeureuses. Elles ne m'épatent pas. Si peu pour moi. Quand je pense à lui, au tout premier instant de notre première rencontre, Je me dis que j'avais la certitude de l'erreur. Il ne fallait surtout pas que ça dure, que ça se produise, que ça se fasse, que ça se noue. Mais il a dit ce qu'il fallait me dire pour que j'aie l'impression de m'être trompée. Et je ferais tout pour une impression. Je fais tout pour une impression. Je ne succombe pas: je tombe. Et ça recommence. L'histoire du donneur et de la donnée. Et quand je tombe, je tombe bas. Pas de haut. Et c'est de plus en plus bas. Alors, avec délicatesse, netteté et en bonne fille qui va fêter ses trente-huit ans (le 24 mai, on ne sait jamais, si tu veux m'offrir un colifichet), garde-le, lui, le malin. C'est fou ce qu'il dort, le matin. Il faut le secouer. Amicalement. Nella.

Dimanche 13 mai. Mon Roger. Je t'annonce la mort de Poupée. Faut croire que les années passent et que nous ne sommes plus dans le même circuit. Comment raconter? C'est banal et grandiose. Ça pourrait s'intituler *La Veuve joyeuse*. Et je relate mal. Je commence toujours par la fin. Je ne sais pas ménager. Je me réjouis pour les autres. Ou je me peine. Mais moi, je ne serai jamais dans mon état normal. Je ne suis pas dans mon état normal. Il n'est plus question de l'amour comme passion ou comme destin. Réinventons! Voici l'histoire. Acte 1. Paul, une folle, notre copine. Surnom: Poupée. Toujours le mot pour rire. Une vraie chasseresse. Et le sens de la fête que seules ont les cousettes: ce n'était plus du travesti. Poupée criait aux cravatés « c'est vous qui êtes déguisés, pas moi. Moi, je suis moi ». Et elle faisait des effets de robe. Elle faisait de l'effet. Pour les grands soirs d'ivresse, sans jamais aucune tristesse elle se copiait un Balenciaga. C'était son couturier. Elle avait toutes les revues de l'époque. Pour Poupée, toutes les autres, toutes celles (ceux!) qui ne savaient pas s'abandonner aux robes du soir, étaient des « ginettes propres ». Elle mettait deux fois deux « t », elle faisait claquer le « gINETTE » et le « proprette ». C'était au temps des bals quand nous nous cachions encore (le regretterons-nous un jour?) et quand il fallait oser le faire. Acte II. Poupée rencontre André. L'émigré. Le géant. L'ami. Nous étions fous, nous étions folles de lui. Mais Poupée et Géant, pas touche. C'était le début des années de sexe. Nous étions

libérés, libérées. A visage découvert, tu parles! Plus de fêtes parce que trop de fêtes. Et les excès. On s'est un peu perdus de vue. Même quand on se croisait, au fond des bars il faisait si sombre qu'on ne se voyait plus. Acte III. Dans le nouveau bar à la mode. Hier. Je m'étais fait une beauté. Je m'étais dit « il ne peut pas y avoir de printemps sans revenir au coeur de Paris ». Ou « il ne peut pas y avoir de printemps sans revenir » tout court. C'est plus beau. Dans le bar en question, nouveau style, clinquant, très propre, inondé de lumières vives, il n'y avait que des vieilles copines en pantalon blanc. Des vieilles d'il y a vingt ans. Ou vingt plus vingt plus vingt. La moyenne d'âge était autour de cinquante qui annonce quarante. Je tombe sur Andrej⁵. Il était seul. Toujours aussi grand. Donc. Il ne m'avait pas vu. Je lui marche sur le pied. Je me penche et je lui nettoie la chaussure « oh pardon, pardon! » Nous avons ri. Je sortais du cinéma. Je lui ai donné le billet déchiré qui traînait dans la poche de mon blouson « tiens, je te rends le ticket que je n'ai pas eu avec toi il y a vingt ans ». Tout à l'avenant. C'était bon de rire. J'ai fumé une cigarette. J'ai regardé les autres. J'ai dit à Andrej « moi je ne fume pas les mégots ». Et ainsi de suite. Ce n'était pas méchant. C'était bon. Faut réinventer. Pas reproduire: réinventer. Puis j'ai eu envie de rentrer. J'ai dit à Andrej « comment va Poupée? » Il m'a répondu « je te parlerai demain au téléphone ». Je lui ai donné mon nouveau numéro. « T'es en province maintenant? » « Oui, loin. Mais pas assez loin. » Acte IV. Andrej vient de m'appeler. Poupée est morte. En janvier. Tout a commencé il y a un an. Le cerveau. Quarante-cinq séances de colbat. Une tumeur. Puis, perte totale d'immunité. Poupée ramenée chez elle. Andrej m'a dit « une vieille foutue ». L'été. Puis l'automne. « Elle n'avait plus que les os. » Un virus. Poupée a servi de cobaye. La famille n'est pas venue. Peur de la contagion. Et puis le père de Poupée vient de se remarier à quatre-vingt-trois ans. Fin de l'automne. Dernier round. L'hôpital. Le coma. Un mois. La mort. Andrej m'a dit « j'ai fait passer trois fois l'annonce dans *Le Monde* mais les copines ne lisent pas *Le Monde* ». Huit jours après l'enterrement, ouverture d'une boîte de nuit. Une soirée donnée par l'éternelle Lala. Andrej vient de me dire au téléphone « tout ce que j'ai trouvé pour dire adieu à Poupée et l'annoncer aux autres, c'est d'y aller en veuve. J'y suis allé en veuve. Un modèle Balenciaga. De Poupée. Je l'avais ajusté ». Voilà. Je suis soufflé. La vie continue. Le téléphone coûte trop cher. Je te t'écrits. Poupée est morte fatiguée de sexe. Un petit supplément affectif. Oui. Mais la passion, le destin: houlala. A bientôt te voir, te lire ou t'entendre. Jeannot.

Le 14 mai: Monsieur le Gérant. Le nouveau locataire du dessus, lot 147, 27 m², chaque soir, tard, enfonce un clou avec beaucoup d'application. Très lentement. Un seul clou. Et c'est une centaine de coups de marteau à chaque fois. Pas des grands coups. Cela dure depuis des mois. Bientôt un an. C'est obsédant. Sur la boîte aux lettres, il y a toujours le nom de l'ancien locataire. Lui, je ne l'ai jamais croisé dans l'escalier. Qui est-il? Les volets de l'unique fenêtre de sa studette sur cour, sont toujours clos. Il n'a pas de télévision. Il n'écoute pas la radio ou alors en sourdine. Et il vit seul. Je le sais au bruit de la porte quand il entre ou quand il sort: c'est une seule personne à chaque fois. Peut-être penserez-vous que je suis fou et que ma lettre n'est pas considérable. Mais il faut que vous sachiez qu'il se met à enfonce un clou toujours au moment où je vais m'endormir et que le lot 147 est juste au-dessus de mon lit. Il est, d'autre part, repérable que c'est bien un seul clou à un endroit précis, chaque soir. J'ai d'abord imaginé qu'il n'enfonçait que des clous: murs hérissés. Puis je me suis dit qu'il accrochait des photos de famille: une grande famille

⁵ Ainsi dans l'original. Le nom se « russifie ».

et chez lui c'est si petit. Enfin, je crois qu'il tape sur le clou sans vraiment vouloir l'enfoncer. Sans doute a-t-il peur de faire des trous dans le mur. De faire du mal au mur et de se faire mal. Les coups, quand il les donne, ne sont pas réguliers. Vingt fois je me dis « aujourd'hui, il a enfoncé son clou, c'est fini » et puis il recommence: Depuis quelques mois, je ne me couche pas, j'attends. Plusieurs fois, je suis sorti sur le palier quand je l'entendais refermer la porte de sa studette. Mais à chaque tentative de face à face il rentrait chez lui comme s'il avait oublié quelque chose. Le mystère est absolu. Je me plains et aussi cela me tient compagnie. Désormais, également, j'ai peur de faire du bruit chez moi. Alors, tant pis si ces coups me manquent, mais par la présente lettre je vous prie de bien vouloir signaler, au propriétaire du lot 147, qui n'est jamais venu aux réunions de copropriété, il envoie toujours une procuration, de demander à son locataire d'arrêter de taper. Avec l'expression de mes sentiments respectueux. Mathurin Lebard. Retraité. Palmes académiques. Lot 79.

Mardi 15. Chère Co. C'était un fleuve. Un immense fleuve, qui coulait d'est en ouest. Au sud, il y avait un désert et au-delà du désert, des pauvres. Des pays pauvres. Des familles pauvres. Au nord, il y avait le même désert et, au-delà de ce désert, des villes riches, avec des riches et des pauvres, mais des pauvres moins pauvres que les pauvres du Sud. Le fleuve marquait la frontière. Et les pauvres venus de tous les pays du Sud voulaient le franchir pour devenir des pauvres moins pauvres dans les villes du pays du Nord. Je faisais un reportage. Les policiers nordistes avaient accepté de m'emmener à la chasse aux émigrés, la traque aux clandestins, avec eux. J'avais une carte rouge qui me donnait le droit d'aller partout en toute conscience. Une carte que je n'avais jamais utilisée. Pourtant, cette nuit-là, dans ce rêve-là, la nuit dernière, j'étais sur le terrain, au nord du fleuve, avec des gens en uniforme et des chiens. Un hélicoptère équipé d'un détecteur d'êtres humains nous survolait et nous signalait dans quelle direction se trouvaient les intrus et la poursuite commençait. Un cortège de jeeps et de camions. Cela ne se passait pas vraiment de jour et pas vraiment de nuit. Je n'arrivais pas à savoir si c'était à l'heure du jour qui se lève ou à celle de la nuit qui tombe. Si c'était le début d'une histoire ou la fin d'une autre. Le ciel était gris et sombre. Uniforme. Immobile. Et sous le ciel, rampant, un vent de sable faisait rouler des boules de roussailles comme dans *Les Misfits* avec Marilyn Monroe et Monty Clift quand il téléphone à sa mère pour dire qu'il ne lui est rien arrivé de grave, qu'elle le reconnaîtra malgré tout, et qu'il va rentrer à la maison. Ça commence comme un rêve. Ça devient un film. Puis on y croit. C'est de la vie, le rêve de toutes les interdictions et de tous les franchissements. Nous avons encerclé un groupe de treize hommes. Les policiers ont sorti leurs armes. Les prisonniers sont montés dans un camion. Un policier les a photographiés en groupe, pour la prise et disait-il « le grand album », puis un à un, le visage seulement, de face et de profil, au flash « mais ça ne sert à rien, ils franchiront le fleuve, Ils repasseront un peu plus tard ». Nous sommes revenus à la frontière. Nous avons longé le fleuve, il y avait un pont, nous l'avons franchi. Et nous avons remis les hommes arrêtés aux policiers du Sud en récupérant les menottes. Sur le chemin du retour, le policier-photographe m'a dit « il en passe environ mille chaque jour. Nous sommes payés pour en arrêter au moins deux cents. Il faudrait construire un mur. Un mur tout le long du fleuve. Sur des centaines de kilomètres. Mais les murs n'arrêtent pas l'Histoire. Cela, encore, ne servirait à rien. C'est le temps du grand brassage. Heureusement je vais prendre ma retraite. Au coeur du pays. J'ai un port d'armes. Et vous? » Je n'ai pas répondu. Pour retraverser le pont, j'ai montré ma carte rouge. J'avais du sang sur les doigts. Le

douanier m'a dit « vous êtes blessé? » Le policier-photographe a répondu « non, il est en reportage. Il s'est égratigné ». Je l'ai remercié. J'ai revu le fleuve. Un immense fleuve qui coule d'est en ouest. Je me suis réveillé. Il y avait du sang sur l'oreiller et sur les draps. Je me suis blessé le pouce de la main gauche en découpant du pain, hier. Je dînais seul à la maison. J'attendais un coup de téléphone de toi. Les hommes avaient traversé le fleuve à la nage. Leurs vêtements étaient trempés. Dans le camion, ils grelotaient. Ils avaient faim et froid. Il n'y avait pas de femmes. Que des hommes. Un policier du Nord m'a dit « un sur trois se noie. Ils ne savent même pas nager. Au delta, on les ramasse par dizaines, chaque matin. Quelques-uns de moins sinon ça prolifère ». Chère Co. J'avais une carte rouge qui me donnait le droit d'aller partout, en toute conscience. Et je ne l'avais jamais utilisée auparavant. Je t'embrasse. Tu me manques. Pierre.

Mercredi 16 mai. Chère Cécile. Il se tenait dans un fauteuil. Moi dans l'autre. Je n'avais pas allumé la lumière. C'était au milieu de la nuit. J'avais mis de la musique, en sourdine. Il était beau, si beau que j'avais peur de l'approcher. Peur de le regarder. Peur de lui donner l'impression d'avoir peur. Il avait bu. Je venais de le rencontrer, dans un bar, au comptoir, il y avait un tabouret de libre et il avait haussé les épaules en riant, un petit rire bref, quand j'avais pris place à côté de lui. Ce rire m'avait permis de lui dire « bonsoir », regard pour regard, mot pour mot. Je n'étais peut-être pas assez bien pour lui, mais je lui répondais, je le saluais et cela l'a surpris. Une repartie. Très vite: il m'a dit, avec un accent étranger qui me parlait d'un ami ancien, que j'avais eu quand j'avais son âge, « est-ce que tu m'invites à boire un verre chez toi? » En chemin il m'a précisé en haussant les épaules et en riant, petit rire bref, le même, « rien qu'un verre ». Il vient de Varsovie. Il est comédien. Il m'a dit « je ne sais pas ce que je fais en France, mais là-bas, c'est pire. Et ailleurs, je ne sais pas ». Il m'a raconté qu'il venait de jouer un rôle, dans un film, trente secondes, « je m'approche d'une pute. Je lui demande de venir avec moi. Elle me répond que je suis trop beau. J'insiste. Elle me repousse. Je lui crie qu'elle me plaît. Elle me gifle. Je m'en vais. Faut bien commencer ». Puis, silence. Il a bu à petites gorgées en dodelinant de la tête. Je regardais ses mains. Les mains de Lajos. Et ses avant-bras nus, peau blanche, douce, et le dessin des veines. Comme Lajos. Moi, je faisais semblant de boire. Je n'aime pas l'alcool. Et je pensais à toi, quand tu me dis « je souhaite si fort qu'un jour tu rencontres quelqu'un ». Mais là, c'était une rencontre de nuit. La nuit on ne s'engage pas. On fait un tour de manège, ou bien même pas. Il répétait « il faut que je rentre chez moi. J'ai dit à mon chien que je rentrais » puis, comme une obsession, « j'ai un chien, tu sais, il m'attend ». Je ne disais rien et je ne faisais rien pour l'obliger. Je me souvenais de Lajos. Les lèvres surtout. Les lèvres si bien dessinées. Et l'impression de quelqu'un de perdu que l'on perdrait à tout jamais au moindre geste. Je l'ai laissé parler. Ce n'était pas très clair. Parfois, c'était en polonais. Puis il m'a dit très exactement ceci, car tout le reste c'est forcément raconté et plus vraiment la vie telle qu'elle fut et sera, *Allons-nous vers quelque chose qui ressemble un peu à notre vie? C'est à part, dans cette lettre. La pépite. Le reste n'a pas beaucoup d'importance. Il a vidé son verre d'un trait. Il m'a dit « je dors avec toi mais tu ne me touches pas ». Nous avons dormi ensemble. Ou plutôt, il a dormi et moi pas. J'ai veillé. Je l'ai observé. Il me tournait le dos. Et, de dos, il venait se nicher contre moi. Instinctivement. Je n'osais aucun geste. Ce matin j'ai préparé le petit déjeuner. Il a bu un café. Il m'a dit « si nous nous revoyons, j'espère que j'irai mieux ». Au courrier, une circulaire de la Société protectrice des animaux, les chats volés sont vendus 70 F pièce à des laboratoires pour des essais de cosmétiques; un*

appel en faveur des millions de victimes de la mort de faim *L'ampleur de la tragédie et ses causes multiples sont telles qu'il faut, pour y faire front, une action extraordinaire immédiate qui requiert une mobilisation massive des moyens de l'Etat à tous les niveaux, depuis les communes jusqu'au Parlement*, avec l'annonce des Assises de la survie et du développement; et un plaidoyer sous forme de dossier pour la création d'un Institut international de prospective humanitaire et d'un Pavillon universel des Droits de l'homme. Qui veut donner? Qui donne? Comment ça se passe? Comment ça va se passer? Il avait bu. La musique était en sourdine. Lajos venait de Cracovie. Et lui, hier, de Varsovie. Je te le répète. Il m'a dit *Allons-nous vers quelque chose qui ressemble un peu à notre vie?* Il a dormi, tout niché, au creux de moi. Je n'ai pas osé le toucher. J'ai oublié de lui demander son prénom. Il ne connaît pas le mien. Il ne me reste que la liberté de t'écrire. Je t'embrasse. Cyrille.

Jeudi 17. Cher Monsieur. La force des uns, c'est la peur cachée des autres. Toutes sortes de peurs, même les plus anodines, les plus timides ou subtilement refoulées, qui font le pouvoir et l'emprise de certains. J'ai été le témoin, depuis bientôt vingt ans, de la manière dont l'éternel jeune Brouzebel a abusé de tous les êtres qu'il a choisis, approchés et séduits, en les amusant. Il vous amuse désormais. Et je ne trouve pas ça drôle. Quelle ne fut pas ma surprise quand je l'ai vu dans votre sillage. J'ai interrogé certains de vos amis et je leur ai fait peur. Je leur demandais ce que Brouzebel faisait si près de vous et pourquoi il était là. J'ai essuyé quelques regards interdits. Je posais une question extrêmement gênante. L'éternel jeune homme est donc venu jusqu'à vous. Et je sais qu'il pille. Il pille et il piétine celles et ceux qu'il approche. Et toujours les grands de ce monde. Les gens célèbres ou célébrés, les riches, les puissants, il fait des listes: il a tout obtenu. Je l'observe de loin, de très loin, depuis tant d'années. Il m'effraie. Ce n'est pas de la jalousie. Après tout s'il amuse et s'il plaît c'est que celles et ceux qu'il approche le demandent et ont besoin de lui, jusque dans l'injure, la boutade, le crachat et l'outrage. Même celles et ceux qui sont morts, entre-temps, ne lui en veulent pas. Il est le bouffon de toutes les comédies de tous les pouvoirs mondains ou autres. Seulement voilà, il abuse. Il amasse. Il vole. Et surtout il fait dire. Le pire travesti, c'est lui. Car son projet n'est pas la fête et uniquement la fête, mais son lendemain. Alors, il compose. Et s'il vous fait rire d'autrui, je vous sais (ou je vous souhaite car nous ne nous connaissons que peu) trop fin pour ne pas sentir ce qu'il peut y avoir de mensonger et de meurtrier dans sa vivacité et son humour. En fait, ma démarche est bien innocente. Tout se reproduit et c'est toujours la même histoire. Je serai forcément, et de nature, invariablement, l'idiot de toutes les familles. Mais vous qui avez connu tous les fantômes, toutes les épreuves, alors? Je ne devrais même pas m'étonner: Brouzebel réapparaît toujours là où on ne l'attend pas et au plus haut niveau. C'est son rôle. Sa fonction. Après tout, amusez-vous bien. Je ne vous préviens pas (il ne s'agit pas d'amertume), je vous postviens, verbe inventé et c'est trop tard (il s'agit de fureur et de lassitude). Sentiments respectueux. L. B.

Vendredi 18. Cher Niho. Pour une fleur. Je ne parlerai pas de la rose. Il ne faut pas la couper. Je parlerai du rosier. Il faut le tailler. Surtout quand il est grim pant. Il vous fait des gourmands. On croit qu'il prend de l'ampleur. Qu'il grimpe. Qu'il va un jour donner cent fleurs et que le mur, près de la fenêtre de la pièce à vivre et à travailler, va embaumer à l'heure du soir et à l'heure du matin, pareillement. Mais non. Ce ne sont que des gourmands. Ils sont périlleux parce qu'ils éveillent la fierté, parce qu'ils flattent le jardinier trop confiant. Alors qu'ils prennent de la vigueur, de la sève. Si on

ne taille pas les gourmands, le rosier ne donne plus de roses. Et il ne faut pas couper la rose. Sans gourmands, le rosier reprend son élan. Je veux te revoir. Je t'attends. Pascal.

Samedi 19. Chère Luce. Trois meubles me racontaient notre enfance. La commode-écrivain qui servait de bureau à maman. Je la garde. Il y a des taches d'encre dans le bois et cela me touche. Notre grand-mère ne remettait jamais son porte-plume dans l'encrier. Encre de Chine. Taches noires. Et maman n'aimait pas les napperons, sous les vases, quand elle gardait près d'elle les bouquets que nous lui apportions. Il y a des ronds. Il faudrait poncer le bois pour effacer l'histoire de la commode-écrivain. Je finirai avec un lit, une chaise et ce meuble-là. Mais, pour les raisons que tu devines depuis des mois, que tu n'admettais pas au début et qui te sont désormais évidentes, je me suis séparé du grand coffre sur piètement qui, chez nous, trônait dans la salle à manger et qui fut le témoin de tous nos repas de famille, ainsi que du petit cabinet à scènes de chasse qui ornait le salon et qui sait tout de nos réunions, de nos disputes et de nos fêtes. Le sentiment, oui. Pas le sentimental. Et pourtant. Pourquoi pas? Les deux meubles passeront en vente publique le 13 juin. Le commissaire-priseur auquel je les confie devait les faire enlever ce matin à onze heures. Or, un peu avant neuf heures, coup de sonnette. Trois hommes en livrée, impeccables, ils avaient comme des tenues de laquais, « entrez, oui, c'est ici », et au même moment le téléphone sonne. Barsacq. Tu imagines: cela fait deux mois que j'essaie de le joindre. Il m'appelait, enfin. Que faire? Les hommes attendaient. J'ai répondu à Barsacq, posément, imperturbable, puis je lui ai dit « je vous prie de m'excuser, des hommes sont là qui viennent emporter des meubles pour l'hôtel des ventes. Il faut que je leur parle », et aux hommes « c'est ce meuble-ci, et ce meuble-là, pas la commode ». J'ai repris ma conversation avec Barsacq. Je lui ai dit tout ce que j'avais à lui dire, brièvement, clairement. J'ai baissé les yeux. J'étais assis à mon bureau. Je me tenais le front. Je m'appliquais comme on s'applique quand rien ne va plus vraiment comme avant, quand il faut inaugurer, recommencer et toujours convaincre. Barsacq m'écoutait parce que l'annonce du départ des meubles l'avait intrigué et qu'il avait eu l'humour et la subtilité, son pouvoir, de ne pas me faire dire que je me séparais d'eux pour payer les quelques inévitables factures des six, huit ou dix mois à venir. Les meubles ne trouveront preneurs qu'au quart de leur valeur. A la vente, nous ne valons plus rien. C'est le temps des acheteurs. Mais j'ai pu parler à Barsacq. Je crois que c'est la fin de ma mise en disponibilité. On va me redonner de l'emploi. Quand j'ai raccroché, soulagé, j'ai levé les yeux: les meubles n'étaient plus là, les hommes n'étaient plus là. Je suis allé dans l'entrée. Les hommes avaient refermé la porte derrière eux. Je suis sorti. J'ai dévalé l'escalier. J'ai même bousculé madame Mousse entre le second et le premier (tu peux rire: parce que sous sa perruque il y a de la mousse qui pousse) et dans la rue il n'y avait ni camion ni camionnette. Les meubles étaient partis sans que j'aie pu leur dire adieu. C'est mieux. Le sentiment, oui. Pas le sentimental. Et pourtant. Dans ma poche il y avait un billet de cinquante francs pour le transporteur. L'habitude du pourboire. Alors, je suis allé au café du coin. J'ai acheté le journal du matin. J'ai lu l'histoire de la vieille dame impotente de Los Angeles et du jardin d'enfants qu'elle dirigeait avec ses enfants et ses petits-enfants. Son petit-fils sodomisait des gosses de deux à six ans. Devant elle. C'était filmé. Un commerce. Cent trente-cinq chefs d'accusation. L'affaire est manipulée pour les prochaines élections. Notre temps est oublieux. On va toujours d'une horreur à l'autre. Puis l'histoire de ce Grec, capitaine de navire, qui a donné l'ordre de jeter à la mer, au large des Somalies, onze passagers clandestins

dont six adolescents. Il les avait fait sortir de leur cache en pulvérisant de la mort aux rats. Il les a jetés vivants, avec des bouées de sauvetage préalablement banalisées, le nom du navire avait été effacé, dans une mer infestée de requins. Notre temps est oublié. Il n'y a pas de limite à l'horreur. Dans le journal il y avait également les nouvelles habituelles, les rivalités, les sentences, notre absence à la conscience (j'allais écrire conscience collective, est-ce possible?). Alors, je suis rentré à la maison avec ma petite histoire de meubles et de factures, de témoins de la famille et d'adieux manqués. Or, tout va mieux. Je respire. C'est beaucoup plus clair ainsi. Je t'offre cette lettre en partage puisque justement nous nous étions partagé les meubles. Et qu'un peu de notre mémoire s'en va. Cela n'a aucune importance. La décadence, c'est de ne pas pouvoir dire ce que l'on a besoin de dire quand on a besoin de le dire. La décadence: c'est de ne s'autoriser et de ne rendre possibles que les dires intentionnés, peaufinés et épatants. Les meubles, en partant, m'ont permis de troubler Barsacq et d'atteindre sa conscience. Ils ont une dernière fois joué un rôle important. Voilà. C'est fait. Et je me sens moi, chez moi. Je t'embrasse. Ton frère Francis. P.S. Alors, l'été prochain, nous pourrons parler de la garde de la commode-écrivain. Mes théories de psychologue m'amuse déjà. Je tiens aux taches et aux ronds.

Biarritz dimanche matin. Mon cher Fabrice. J'ai été touchée que tu me rappelles, hier. C'est vrai que ça n'allait pas. Je suis hantée par de vieilles images. Marc n'est pas là. J'ai peur de vivre l'abandon et je le provoquerais pour me donner cette preuve ultime que je ne rêve pas. Fais bien attention de lire le verbe au conditionnel. Ma foutue violence silencieuse, je la retourne contre moi. Je voudrais réellement donner du poison à ces petites désirées qui emprisonnent mon existence. Marc n'était pas là, hier, quand tu m'as rappelée. Je ne sais jusqu'où une vérité folle qui me met en feu m'entraîne, m'enchaîne? Je dois faire très attention à cette forme de douleur pour laquelle je puis opter, faute de voir ma plainte reconnue. Cette « forme » est très exactement la mélancolie. Tu sais, je lasse et j'épuise Marc que j'aime. De cela je ne peux pas parler. J'ai honte. J'ai horreur de me plaindre. Et en même temps je suffoque de peur. Ma mère dit une chose considérable « tu es trop sensible, tu ne devrais pas y attacher de l'importance ». Oui, oui; atteindre le détachement. Ça m'arrive pendant des mois et des semaines. C'est la Belle au bois dormant. Là, j'entends l'orage. La forêt est en flammes. Je ne crois pas que je suis jalouse (il est bien tard!) de ne pas *en* avoir, de ne pouvoir manipuler l'absence et la présence comme les hommes. Marc m'appelle de Toulouse « ne t'inquiète pas. Je reviens. Je te fais la bise ». Il ne revient pas. Marc m'appelle de Bordeaux « allons, cette fois je reviens. Je te fais la bise ». Il ne revient pas. Je ne supporte plus le mot « bise ». Oui, je suis jalouse de ne pouvoir manipuler l'absence et la présence comme Marc, comme les hommes. Qu'ils y soient, qu'ils n'y soient plus, ça fait de la différence. J'envie cela, c'est de la possession. J'attends un peu de douceur en moi. Je t'embrasse et je ne t'oublie pas. Maïté.

Lundi 21. Cher Eddy. Mon petit Edouard. Salut mec. Ici, pour les rencontres, c'est au hasard du jardin de la préfecture ou la loi du bar, l'unique bar de garçons pour toute une région. Tu prends un compas, tu fais un rayon de cent kilomètres et tu imagines tout ce qui converge. Papillons de nuit qu'un peu de lumière fascine. Fracas des eaux de toilette parce qu'en province-province, quand on se déplace et quand on ose se montrer, on se fait beau comme dans les magazines. Le bar s'appelle *Le Sans Nom*. Il est en rase campagne, près d'une ligne de chemin de fer désaffectée. Quand

on vient de Bresquehem ou de Villeneuve, il faut franchir le passage à niveau. C'est juste après à droite. Et gare aux flaques si on a des chaussures neuves. Des loubards viennent parfois, en bande, crever les pneus des voitures. Au petit jour, le dimanche matin, c'est l'opération crics et roues de secours. Le Sans Nom n'ouvre qu'une fois par semaine. Mais quel événement. Au bar, cramponnés à leurs tabourets, il y a les habituels agglutinés qui empêchent les autres de commander (métaphore). Dans la salle de danse, c'est chacun pour soi, le regard dans le flou; un regard échangé engage, alors on attend mieux (comme dans la vie), et pour chacun c'est la course à l'audience, la quête de la plus grande audience, donc pas de création, que de la reproduction (fable du temps présent, ouaf, à t'écrire, je m'arrache, accroche ta ceinture, nous allons décoller, vol immobile à destination de nous, ici, le trou). Au Sans Nom, discrètement, on vend des flacons de poppers. En vente libre à Paris, ici, on fait comme si c'était interdit. Encore une saloperie inventée pour nous décimer, ni vu ni connu. Des succédanés d'amylnitrite pour un vertige de quelques secondes qui fait débâter au moment, en principe sublime, de la jouissance passagère et qui vous flanque les terribles migraines du lendemain: celles qu'on attend. On nous brûle par les sinus. On nous empalait bien au Moyen Age. Et je crois à ce que je dis. Je crois à tout ce que je dis. Résultat, je suis en poste ici. Relégué. Planqué. La récession. Je dis trop. En avant. Le fils d'un boucher du coin qui se fait surnommer Ricky appelle les poppers des *plus jamais*. Il dit « plus jamais du *plus jamais*, c'est la der des ders ce soir ». Et il recommence. Chaque lundi, à la boucherie, il se coupe. Depuis les poppers, il a toujours un pansement. Il y a aussi Hubert, surnommé Hub, ou Hubette, un né-vieux, une grosse pâle très chic qui sniffe ce qu'elle appelle du *forever* et, la pauvre, c'est vraiment pour toujours. Elle erre, petite fiancée de la cocaïne, au Sans Nom comme une somnambule, cravatée, bien mise, elle garde toujours sa cape. C'est la notable évanescence. Elle dit comme une aveugle, en litanie, sur fond de musique rock façon « boîte à mecs du monde libre », et elle répète comme un soupir qui va devenir un cri, « j'ai perdu mes contacts », plus fort, elle ferme les yeux, « j'ai perdu mes contacts » (métaphore). Donc, ici, malgré tout, on s'amuse encore un peu d'une libération qui n'est qu'une mise au trou, à la nuit, au parc. On nous parque. On se parque. Qui parque qui? Et ce n'est pas vraiment ce que nous voulions. Ou alors tout à fait. Les mystères et les interdictions. Le drame c'est quand une voiture a les quatre pneus crevés. Les yeux crevés. Facile. Tu en connais, toi, des gens qui ont quatre roues de secours? Le patron du Sans Nom, un coiffeur corse, marié, cinq enfants une BMW avec système d'alarme et un chien-loup accroché au pare-choc avant, ironise à l'entrée de la boîte, « qui pneu le plus pneu le moins. Je n'ai jamais tant vendu de *plus jamais*. Je m'y connais et ça marche ici parce que c'est sans nom ». (Mauvais: j'irai jusqu'au bout. Tu voulais de mes nouvelles: en voilà.) Et des perles. « Moi, chaque fois que je viens ici, je coupe tous les ponts, je me demande à chaque fois si je vais pouvoir rentrer à la maison » ou « nous, on ne fait pas d'enfants mais on est de plus en plus nombreux ». Pour ça, je succombe. J'écoute. Je note. Je me dis « c'est pour Eddy, ça l'agacera ». Il y a la prolo qui fait choc, la chic qui fait prolo, la délicate, la maladive, l'inaccessible, la prête-à-tout, la buissonnière, la romantale, la sportive, l'intéressée, la bavarde, la pour-toujours, la je-suis-là-par-hasard, l'éclatante, la fatale, la toute-simple du genre on ne refera pas ça deux fois, la blasée, la terrifiée, la mal-mariée et deux ou trois couples femmes, rebelles, des soudées, qui viennent là pour nous reprocher de ne pas les intégrer et pour nous rappeler que tout (?) nous sépare, tout (?). L'éventail est complet. Ne manquent à l'appel du Sans Nom que ceux qui prétendent que nous sommes autre chose. Où est leur Eden? Existent-ils?

Il paraît, à Paris, ville vieille, qu'on redonne le chef-d'oeuvre du théâtre de boulevard *Les Oeufs de l'autruche* et que la bourgeoisie émoustillée en revient à ses frayeurs amusées d'antan. la comédie d'un papa qui parle d'un fils « comment dit-on déjà? » qui n'entrera jamais en scène. Nous serons toujours à la case départ. Mais c'est la même case et le même départ pour tout le monde, toujours, si l'on interroge. J'aime bien ma lettre. Son déballage. Je ne t'ai jamais écrit si pleinement. Et à la fin, juste avant de t'embrasser, J'arriverai peut-être à une parole qui partira du silence. Il faut que la parole parte du silence. Les paroles qui partent de paroles sont inexistantes. Elles ne démontrent même plus. Quand je vais au Sans Nom, c'est samedi, le samedi de la province-province, J'achète deux croissants pour le lendemain. On ne sait jamais. Si je revenais avec quelqu'un. Et ce n'est jamais le cas. Celui dont je rêve n'a pas de voiture. S'il vient c'est avec quelqu'un d'autre qui le conduit. Et pour le retour ce n'est jamais la même direction. Tout commence à partir du moment où l'on connaît les causes du malheur. Faut même les chercher. Faut les trouver. Tout le temps. Faire silence. Et la parole au départ. Je ne te l'ai pas dit mais l'été dernier, quand je suis allé voir Chris à l'hôpital, service spécial, comme au Sans Nom ils étaient parqués. J'ai parlé avec lui, une bonne heure. A la bonne heure, comme on dit quand on ne peut pas encore faire silence. Il y avait de la contagion dans l'air. Les Journaux ne parlaient que de cette mort-là. Un photographe, à la sortie de l'ascenseur, m'avait dit « vous allez voir un Sida? demandez-lui s'il accepte la photo. Cinq mille pour vous ». Je l'ai attrapé par le col de la chemise. Si fort que le tissu s'est décousu puis déchiré. Je crois que je l'aurais mis K.O. s'il n'y avait pas eu ce petit bruit, entre mes doigts, de déchirement. La violence n'est qu'une réponse. Chris avait de plus en plus de mal à respirer. Ça, Je te l'ai raconté. Mais aussi il a souri et il m'a dit « c'est bien ici, il y a de l'arrivage. Si ça continue, on va pouvoir donner un bal ». Ça, je te l'ai caché. Parce que Chris et toi ce fut une belle histoire. Il y a longtemps. Et que Chris et moi ce fut très bien, également. Il y a encore plus longtemps. Seulement voilà, tu as quitté Chris à cause de son humour. Et je tiens le mien du sien. Au Sans Nom, juchées sur leurs tabourets un coude sur le comptoir, les idéales, les divines, les éperdues, les racleuses de fond de tiroir, les cuirettes et les bon-chic-bon-genre font rempart et empêchent les autres de commander. Faut faire signe de loin au barman et c'est tout un art de tendre le bras avec l'argent, de prendre le verre sans le renverser sur la belle chemise de droite ou le blouson de gauche, de prendre la monnaie et de circuler dans l'ombre de la salle de danse, circuler un peu. Ce sont les circonstances de la fête: bouger un peu. Ne pas chercher. Ne pas trouver. Tant pis. Samedi, à cause de mon air rangé, un snobipouf m'a abordé avec le traditionnel « vous venez souvent ici? » puis le vertigineux « moi à chaque fois je me demande pourquoi je fais tant de kilomètres pour me retrouver dans un fond de poubelle. Nous sommes tout de même mieux que tout ça! » J'ai souri. Je lui ai dit « vous avez quelque chose, là », en lui montrant le bas de la narine, là où ça coule quand il y a de la morve. Il a sorti un mouchoir en papier (on ne sait jamais, dans les buissons, de l'autre côté de la voie ferrée, ça peut servir) et il s'est consciencieusement essuyé le nez. Il avait rougi. Il a repris une contenance. Et il allait recommencer le lamento-poubelle. Quand je l'ai de nouveau interrompu « non, ce n'est pas parti. Ça coule encore ». Il a vérifié, doigts nus. Il n'y avait rien. Mais il venait de comprendre. Il a tourné les talons comme une star offensée. J'ai dansé avec un barbu. Il est instituteur au nord du département, à la limite des causses. Il écrit un roman sur ses trois années de coopérant au Zaïre. Ses mains tremblaient. Il sentait le tabac. Rien ne va plus. Tout va. Le patron du Sans Nom annonce une opération « trois pour deux » pour les flacons de *plus jamais*. Le

printemps tarde. J'ai trois bonnes classes. Les élèves m'écoutent. Pour eux, je suis pur, dur et sur. Ils n'ont pas tort. Chaque lundi, je reviens de loin. Chaque dimanche matin j'ai deux croissants pour moi tout seul. On ne m'a pas crevé les pneus. J'ai toujours la même bagnole. Elle a quatorze ans. Elle a fait un voyage en Sicile avec toi et Chris. Je vous l'avais prêtée. Elle a fait un voyage que je n'ai pas fait. Je l'imagine à Palerme, à Catane, à Marsala. Je me souviens de ma mère. Elle ne se plaignait jamais. Parfois, dans le vide, comme si nous n'étions pas là, autour d'elle: elle disait « mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ». Elle ne disait pas « pour en être là » mais « pour mériter ça ». Alors silence. Que la parole commence. Tu voulais savoir comment je vivais dans mon trou: je vis. J'e t'embrasse Eddy, mon bel Edouard. Salut mec. Gérard. P.S. Mon adresse est toujours la même (métaphore ?).

Mardi 22 mai. Chère Bénédicte. Ce sentiment nouveau je voudrais pouvoir en parler. De vive voix, je n'ose pas. Tu m'intimides. Et pourtant, je te domine, j'ai de l'empire sur toi. Ou c'est ainsi que tu t'aimes et que tu m'aimes : tu me places en empereur. Nous sommes si bien, l'un avec l'autre, ensemble, quand nous nous revoyons. Un petit bout de chemin. Et une peur en toi. Une peur en moi. Je pensais, au début, que nous étions trop jeunes pour l'aveu. Trop jeunes pour envisager de partager nos vies ou plutôt de les fondre. Ce temps des fiançailles est dérisoire. Voici le sentiment nouveau. L'éternel sentiment, en fait. Notre temps est hors d'usage. Nous avons tout usé. Tout est consommé. Tout est parlé. C'est la maladie du cinéma parlant. Tout est joué. On rejoue. On reparle. On ressent. Mais on ne plonge plus. Je n'ai jamais senti, partout, tout le temps, autant de rancœur de ne pas être soi, autant de soumission à une idée de bonheur qui n'est qu'une idée, et si peu de pratique de la vie, effectivement. Je t'aime quand nous ne nous parlons pas. Je t'aime parce que nous nous parlons peu. Et quand on aime, il ne devrait pas y avoir de parce que. Voici le sentiment nouveau. Un sentiment, c'est tout. Il n'y a rien de neuf. Nous avons tout usé, tout dévoré, tout effacé, Tout nous dit, nous commande le piège et empêche l'initiative. C'est un temps de bien grande peur qui ne s'annonce pas comme tel. Le repli de chacun. Le règne d'un instinct qui n'éveille rien et ne fait que participer à l'ensevelissement. N'analyse pas ce que je te livre ici. N'en parlons pas jeudi soir. Un regard suffira. Mais l'important est que cela existe, entre nous, écrit. Adressé. C'est la donnée de notre rapport. Les fanfarons n'amuse plus. Les pitres. Les bouffons. Notre monde vit sur une lancée piégée. Il ne faut plus avoir aucune illusion. Alors, dans ces conditions-là, je ne te demande même pas en mariage. La question est celle-ci : veux-tu un enfant de nous ? Veux-tu des enfants de nous ? Veux-tu ainsi « vivre nous » ? A toi de décider. Ma décision est prise. C'est la fin de la promenade. Le début de la randonnée. A jeudi au train de 20 h 13. Bruno.

Mercredi 23. Cher Patrice. Un rêve. J'étais dans la foule. Une foule. Il y avait des squares au soleil, des rues à l'ombre, du monde aux terrasses des cafés. Il faisait bon et beau comme il fait bon et beau quand le printemps paraît. Ou plutôt, quand il donne l'impression d'arriver, enfin. C'était dans une ville ni de l'Ouest ni de l'Est. Une ville chargée de passé, cathédrales, palais, monuments, et flanquée d'avenir, gratte-ciel, avenues futuristes. C'était dans une ville ni au nord ni au sud. Un architecte l'a bâtie, en moi, le temps d'un rêve. Toi? Et je m'y promenais. Seul. Les mains dans les poches. Ebloui. Un peu abasourdi. Les rues grouillaient de monde. Un monde venu de partout. Les gens parlaient mille langues mais pas la mienne. Je ne comprenais pas et je comprenais tout. A l'intonation. Au sourire. Et j'avais froid. Comme on a froid

au printemps, à son commencement, s'il est tardif. Et j'avais peur parce que j'avais oublié mes papiers d'identité chez moi. Or je ne savais plus d'où je venais ni où c'était, « chez moi ». J'avais peur d'un contrôle. Je me disais « si tu t'arrêtes, on va te demander tes papiers ». J'avais peur d'une arrestation. Alors je marchais, dans la foule. Une foule qui venait de partout. Dans tous les sens. A chaque pas, je devais décider de la direction. Je n'avais pour repère que le soleil. J'allais vers le couchant. Je passais d'un quartier ancien, fraîcheur de la pierre, à un quartier moderne, façades de verre, miroirs, une esplanade, un jardin public, puis des ruelles, un pont, un fleuve, des quais, un quartier de terrasses, des gens dansaient, chantaient, mendiaient, des couples s'embrassaient. J'ai longé un stade. On entendait la foule, le cri de la foule, puis le silence et brusquement une explosion de joie. J'avais soif. J'avais faim. Mais je n'avais pas d'argent. Je l'avais oublié chez moi. Et chez moi, voir plus haut. D'ailleurs quelle monnaie servait pour l'échange dans cette foule-là, dans cette ville-là, dans ce pays-là de mon rêve? Et si je m'étais arrêté pour boire ou manger on m'aurait demandé mes papiers. Il ne faut pas toucher à la foule. C'est risqué. Si tu t'arrêtes, on demande ton identité. On te presse de questions. On t'emmène. On t'enferme. Et, dans la foule, tu es tous, tu n'es plus toi, tu es chacune, chacun, et tu n'es plus personne. Tu es « quelqu'un ». Et il ne faut pas t'arrêter. J'ai croisé des regards. Des regards magnifiques. Des regards qui me disaient tout, tout de suite, et puis rien car tout était à dire, mais les regards échangés me bouleversaient. Or je n'avais pas le droit de me retourner. Dans le rêve se retourner c'était comme s'arrêter, et le même danger « avez-vous vos papiers? Avez-vous de l'argent? Où vivez-vous? Comment gagnez-vous votre vie? » Ce rêve, je l'ai fait parce qu'un jour de printemps, en rentant, tu m'as dit « viens, on va prendre un bain de foule » et « si on se perd, on se retrouve à la maison ». Mais la maison, c'était « chez toi » ou « chez moi »? Ce fut quoi « chez nous »? Je pensais à tout cela dans le rêve en marchant Et c'était extrêmement bon. Les menaces d'arrestation n'étaient pas malheureuses. Il s'agissait bien de ne pas m'arrêter. D'être mobile. De croiser les regards et d'avoir la force, ou le cran, de ne pas me retourner. De vivre des histoires et d'avoir la capacité, ou l'appétit, de sitôt les oublier. L'amour ne serait que l'espoir d'une convivialité idéale. Une hypothèse d'arrivée. Or, dans le rêve, je ne faisais qu'entrer dans la ville. J'allais vers le couchant mais c'était toujours le début de la ville le début de la foule, le début .des regards échangés. C'était un jour de séduction Et le soleil, fixe, dans le ciel, à un zénith, imposait la loi d'un rêve. Sans fin. Toi? A un moment, je suis tombé. Evanoui. J'ai senti qu'on m'évitait. Puis on me piétinait. Enfin je n'étais plus rien. C'était bon. J'ai senti le vent se lever dans les squares, dans les rues, m'emporter: poussière. Je me suis réveillé. Un peu plus tôt que d'habitude. Je suis arrivé au bureau avec un quart d'heure d'avance. J'ai décidé de t'écrire. C'est fait. Il pleut. Je te salue et je t'embrasse. J'insiste. Mathieu.

Jeudi 24. Cher Jacques. J'attends ta lettre. De moi, voici, en vrac. Tout est riche. en couleurs et pauvre en arguments nouveaux. Les fantassins du sondage se cassent désormais le nez sur des portes closes. Les femmes au foyer sont plus souvent interrogées que les autres. La sondomanie bat son plein. La technique n'est plus fiable. On ne sonde que les gens aimables. On peut faire dire n'importe quoi à un sondage. Et, théoriquement, il est impossible de connaître la marge d'erreur. Grandet disait *Les deux grandes plaies du monde sont les sex-shops et les sondages*. Je dépouille les questionnaires. Je les prépare pour la mise en ordinateur. Je suis rivé à la tâche. Je me sens écarté, écartelé, et quand je rencontre quelqu'un, si je sors, j'ai besoin de parler. C'est extrêmement bon. Mais je parle trop. J'ai dû te faire peur

l'autre jour. Tu m'as promis une lettre. Je l'attends. J'ai besoin d'elle pour avancer. Dans mon travail, tout est fixé d'avance. Le résultat de ces enquêtes-là est prévisible. Les sondages, tels qu'on les pratique, donnent toujours le même résultat: tout est coupé en deux, le passé et l'avenir, la forme et le fond, les bons et les méchants, la droite et la gauche, le bien qui fait du mal et le mal qui fait du bien. Et « on » parle d'alternance. Tous ceux qui en parlent, ici et là, d'un côté comme de l'autre, et ils s'offrent tous des sondages, ne se rendent pas compte que parler d'alternance c'est admettre une erreur de pensée. En fait, il n'y a plus d'alternative. Le capitaine du *Garoufalia* a jeté ses passagers clandestins par dessus bord aux requins. Les journaux en parlent et livrent détails. C'est la fable des jours actuels. Comme s'il n'y avait pas d'alternative. Et j'affirme qu'il n'y en a plus au royaume des commandeurs de sondages et des rêveurs d'alternances. Donc, j'ai du travail, je dépouille. La société qui m'emploie fait de gros bénéfices. Ils vendent du « su d'avance ». Très cher. Nous travaillons sur un échantillon de mille personnes, parfaitement représentatif de la population française. Mille personnes de toutes couches, de toutes catégories et tous les âges. Mille personnes qui acceptent de répondre. Et, invariablement, les réponses sont les mêmes. Tellement prévisibles. Les pourcentages varient peu. C'est le peuple égaré des sondages. Le peuple qui répond. Or il n'y a pas de groupe. Il ne peut pas y avoir de preuve. Il n'y a que la fuite en arrière, de ceux qui répondent et la fuite en avant de ceux qui ne répondent pas. Nous échappons aux pourcentages. Et pourtant, Jamais les enquêtes et les statistiques ne se sont aussi bien vendues. Et j'ai de l'emploi. C'est absurde. Pour ce qui est de moi, je pense à ce que l'autre a donné et à ce que l'autre ne donne plus. De quoi voulais-tu me convaincre en me traitant de parano? De ta fureur, qui n'a plus cours? 68, c'était en 68. Un espoir salonard. Le dernier souffle des idéologies saisies par la mode. Tout s'est arrêté à la porte des usines. Nous avons reçu quelques pierres. Maintenant, je mets tout à plat. Pour rien. Et j'ai de l'espérance. Pour le pratique, je prends mes congés le 23 juin. Je pars en randonnée de Perpignan à Hendaye. Vingt jours pour traverser les Pyrénées. J'ai mon plan. Les haltes. Les refuges. Je marcherai, en moyenne, à 1 712 mètres. Oui, j'ai fait la moyenne. Je l'ai mise sur ordinateur. Tu peux en rire ou pas. J'attends ta lettre. Mais tu n'es pas du genre à te commettre. Tu ne laisses pas de traces. Tu as encore des croyances. Amitié. Mathurin V.

Vendredi 25 mai. Chers parents. La première épreuve s'est bien déroulée. Mais nous sommes mille quatre cents candidats pour cent soixante-dix admissibles en seconde année. Je m'étais bien préparée. Je possédais le sujet. Seulement il leur faut du parfait. Et je ne sais pas comment ils corrigent. Seconde épreuve lundi. Je n'ai pas su vous répondre, tout à l'heure, au téléphone. Mais maintenant tante Laure est couchée, je suis seule dans ma chambre. J'aime vous écrire. Et c'est plus juste ainsi. Car je veux vous dire ceci qui ne peut que s'écrire: je suis en train de découvrir le monde tel qu'il est. C'est l'essentiel de cette première année de fac. Je suis en train de découvrir les êtres tels qu'ils sont. Tante Laure est aux petits soins. Je ne peux pas lui parler. Elle joue à la maman. C'est normal. Elle rêve sa vie. Moi, je suis en train de découvrir la vie telle qu'elle va. Les cours, les élèves, les professeurs, la rue, les gens dans la rue, ce qui se dit, comment ça bouge, ça mange, ça circule, ici. Oui, ceci, ne retenez que ceci de ma lettre: je suis en train de découvrir le monde tel qu'il est. Stop. Je vous embrasse. A lundi, au téléphone. Juliette.

Le 26 mai. Madame. Votre Pascal et ma Cécile ont rendez-vous, chaque jour ouvrable, à l'entrée du viaduc, en haut, côté Cauville, à l'endroit où il y a des barbelés et une pancarte *Traversée interdite. Danger de mort*. Ce viaduc ne sert plus à rien depuis bientôt cinquante ans. Votre âge et le mien. Un jour, il s'effondrera. Il a été mal conçu. Il faut croire qu'en ce siècle nous avons tout trop vite construit. Les collines bougent. La rivière s'est fait un lit profond. Et la pierre utilisée n'était pas de bonne qualité. Les crédits de démolition ont été votés et alloués dix fois au moins par le conseil général depuis trois républiques. L'argent a toujours disparu. Emplois mystérieux des fonds publics. Le viaduc est toujours là, barrant le paysage. Et nos enfants l'ont choisi comme lieu de rencontre. Si vous interrogez la carte, c'est exactement à mi-chemin, pour chacun d'eux, sur leurs itinéraires de retour à la maison, après le travail. Oui, j'ai suivi Cécile. J'ai découvert que c'était là le lieu de leur rencontre depuis l'été, l'automne, l'hiver et maintenant le printemps. Je me suis posté à plusieurs reprises pour les observer. Mais, au premier baiser échangé, je rentre chez moi pour attendre. C'est son histoire. Un père est toujours un amoureux jaloux. Pascal, votre fils, laisse sa voiture sur le bord de la route de Bresques. Cécile, de l'autre côté, laisse sa mobylette et son casque à l'entrée du chemin pare-feu. *Interdit au public. Propriété des Eaux et Forêts*. Et ils se rejoignent, là-haut. Je crois qu'ils s'estiment trop jeunes pour nous parler. Nous devrions les aider à se dire. Il est temps. Je sais que vous avez pris des renseignements sur Cécile. Vous savez que je connais l'employeur de Pascal. Dimanche dernier, au marché de Cauville, nous nous sommes regardés et nous avons fait semblant de ne pas nous connaître. La prochaine fois, ne nous refusons pas le bonjour. Je serais heureux de vous rencontrer. Pour eux. Et pour nous. Sentiments respectueux. Charles Roussel.

27 mai. Cher Henri. Je suis allée chez le poissonnier. A la Tasque. Près de l'Arsenal. Rien à l'étalage. Mario, les bras croisés, tu le connais, le patron, gros bras et beau parleur, rigolait. Avec l'accent du Midi. Le rire avec l'accent, il l'a diablement. Et avec lui le diable ne ment pas. Un client devant moi s'étonnait. Un grand pâle, un peu voûté. Un Nordique; Il a dit à Mario « mais les pêcheurs ne sont pas sortis, cette nuit? » Mario a répondu, en regardant la mer, « non, ça bouge ». Il l'a chanté son « ça bouge ». Or la mer était d'un calme extrêmement plat. Le client a insisté « mais on dirait un lac ». Mario a pris son air expert « peut-être, mais ça va bouger ». Un silence d'énigme puis « le mistral va se lever ». Le client a souri et, je ne sais pas pourquoi me prenant à témoin, a dit « chez nous, en Bretagne, on sort tous les jours, même quand il fait tempête ». Mario a haussé les épaules, a reniflé l'air du large, longuement, et, sans nous regarder, a répondu au client « oui, mais chez vous, en Bretagne, il y a des monuments aux morts en mer. Et pas ici, pas chez nous ». Le client est parti sur la pointe des pieds. J'ai attendu que Mario, au moins, me salue. Je suis une petite cliente. Mais fidèle. Non. Il ne bougeait plus. Bras croisés. Le regard posé sur l'horizon. Je suis partie. Je suis heureuse d'avoir vécu ici toute ma vie. Les gens feraient n'importe quoi pour vivre des histoires. Ailleurs. Toujours ailleurs. Ne t'en fais pas. Je me débrouille très bien toute seule. Et toi, mon vieux fils, qu'as-tu à me raconter? Ta maman. Lisa.

Le lundi 28 mai. Cher Monsieur. Nelson Percy Oak fut un de mes amis, il est vrai. Mais notre rapport personnel demeurera heureusement au secret de nos mémoires respectives. Je ne vois pas ce qu'une entrevue, entrevision et voyeurisme, allusions et fins de fête partout, apporterait à la connaissance de son oeuvre et de sa vie. Je ne peux vous donner ici qu'un rapport de lecture. Je dis bien *un* rapport de lecture.

Mon respect est amoureux. Dans une vie de lecteur de romans, Nelson Percy Oak agit comme un voyageur clandestin. La première rencontre est fatale. L'ami embarque et ne quitte plus. Le rapport avec lui ne peut être que sentimental au sens le plus passager (donc présent et obsédant) et le plus allusif (donc incisif et probant). du terme. L'obscène sentimental, bien plus obscène désormais que le sexuel, ou bien un temps avons-nous eu l'illusion du contraire, prime avec cette froide arrogance qui est le secret des grands maîtres à écrire saxons. C'est un ami de lecture qui parle, ici témoigne et constate. Le rapport avec Nelson Percy Oak, au fil des ans, de roman en roman, ne peut être qu'ambigu et obsédant. L'auteur en personne se profile derrière chacun des personnages, ombre chinoise à cette limite de la scène du texte où toute fiction pourrait devenir simple biographie, mais jamais l'aveu ne survient. L'auteur se tient au bord du précipice. Le voile ne sera pas arraché. On le tiendrait volontiers pour guindé, parce que saxon et tenancier de la pure tradition d'une non-livrée de soi. On le voudrait désabusé errant, frôleur de sujets, enjoliveur de situations subtilement honteux d'être ce qu'il est, champion d'un académisme de l'inaveu. Non, il s'échappe. Il part sans laisser d'adresse. Il fait un tour du monde. On souhaiterait enfin le traquer, l'enfermer dans une histoire. Il donne une autobiographie dans laquelle on le perd, il se perd, il n'est plus qu'un, il stoppe alors que, nombreux, dans ses romans, il trouble, emmène et, le temps de l'émotion partagée, vous quitte, « file à l'anglaise », ni vu ni connu, entrevu sur quelques rares photos de presse qui lui donnent des allures de page, de sage ou de mage, si peu connu à travers quelques rares entretiens si ses réponses aussi désabusées qu'idéales achèvent de dérouter le lecteur amoureux. Nelson Percy Oak donne l'exemple brut d'une décence somme toute aussi peu remarquable que le tapage dans lequel notre pays (France, phare désaffecté) veut tenir ses auteurs. L'allusion est terriblement impersonnelle. Nelson Percy Oak froisse ses lecteurs au point de les rendre maladivement amoureux. La maladie de celle ou celui qui attend une lettre, un coup de sonnette à sa porte ou désormais la redoutable sonnerie du téléphone, bref l'arrivée ou le retour de quelqu'un. de peu sympathique et d'inévitablement tentant. Depuis cinquante ans, Nelson Percy Oak s'est. trouvé sur tous les rivages de l'histoire, en premier passant, Juste avant l'arrivée des premiers curieux ou le départ des premières victimes. Il y a de l'oracle et du porte-malheur chez ce témoin écrivain qui ne daignera, et c'est là sa manière, son don, son style, sa froideur, sa griffe, jamais aller au-delà de l'annonce faite à l'autre de l'événement qui va se dérouler. C'est le grand flirt d'un demi-siècle avec des moments cinglants, sarcastiques, d'autres triviaux, sardoniques, un acharnement sans âme à parler de l'âme, un beau travail de dompteur du lecteur, habile à user du je quand. ce n'est surtout pas lui, féroce à livrer des images quand il fuit leurs distributions, altier, prêchant on ne sait trop quelle sagesse pour mieux faire trébucher l'autre, agaçant et toujours séduisant, revenant. C'est un revenant. Un fantôme. Nelson Percy Oak est bien un des plus considérables montreurs et faiseurs d'ombres de notre fin de siècle. Au théâtre de ses romans, scènes brèves, porteur de nouvelles, porteur de mauvaises nouvelles, messenger de la chute de toutes les chutes de notre temps, Il passe et se moque du lecteur qu'il fascine, conscient du fait que seuls les regards portés sur ses textes lui permettent d'être cet équilibriste épatant, toujours en avance d'un rêve évanoui, ou a s'évanouir. Le rapport du lecteur est ici, amoureux. Amoureux, parce que inévitable. Nelson Percy Oak, auteur, est un ami démoniaque. Le lecteur voudrait le quitter, mais il envoie toujours la lettre qu'il faut, ou bien la lettre arrive toujours au moment opportun, pour que tout recommence, de plus belle. Et, à sa manière pondérée, narquoise, ordonnée, il impose un désordre dont on a beau savoir (notre beau savoir

raisonnable) qu'il ne relève que d'un système aussi conformiste que les systèmes contestés ou adulés le temps du passage du texte, ça marche. Lord Gout ou Mister Moon. Nelson Percy Oak n'est qu'une personne et mille personnages. Il est un des rares à ne pas avoir été fixé et à ne pas s'être fixé. Meilleurs sentiments. Marcel Cohen-Llobregard.

29 mai. Le Ventabrun. 8 h 30. C'est mardi matin. Je me souviens de t'avoir écrit le long de ce trottoir. Les jardins sont pleins de seringas. Il y a du soleil. La radio raconte des choses irréelles. Au premier étage d'une H.L.M., je vois une dame qui a des cheveux rouges et une robe de chambre en dralon turquoise. Par la fenêtre ouverte de la salle à manger, elle secoue un torchon au-dessus des voitures en stationnement. J'ai envie de demander *Est-ce ainsi que les hommes vivent?* C'était une question magnifique. Voilà ce que je vais faire aujourd'hui. Je vais poser cette question. Je verrai bien. 20 h 40. C'est mardi soir. J'ai posé la question. Il m'a été répondu par d'autres questions. Pourquoi mon enfant n'aime pas manger à notre table? Pourquoi les camionneurs zairois, pour leur petit déjeuner, prennent-ils du pain qu'ils ouvrent en deux et qu'ils arrosent de coca-cola? A quoi servent les rêves? Pourquoi, sur le chantier naval, tant de clameurs alternent avec tant de silences? Ce soir, j'ai la tête qui tourne. Mais c'est sans rapport avec ce qui précède. Je suis heureuse d'avoir reçu ton message de printemps et la belle page que tu m'as dessinée, destinée. Je suis très anxieuse pour l'avenir proche de mon travail de formation dans les dispensaires. Ils (m)'achètent comme un bien culturel, c'est cher. Et il y a tant de Barbara Cartland qui dégoulinent de frissons à bas prix! Et quoi de pire qu'un *consuming* des biens culturels? Le bonheur est difficile. Il ressemble à la patience. Je t'embrasse pour tout. Marie.

30 mai. Pour toi, un récit incertain. Je suis allé au Klingsor Bar, non loin de la frontière allemande. Un chalet, au bord d'une route, à, l'orée d'un bois. C'est un lieu un peu crasseux fréquenté par les artistes de passage dans la région, les intellos indigènes et les solitaires en quête, de rencontres. Il n'y a pas de prostituées ou de gigolos. Il règne au Klingsor Bar une ambiance de relais de poste. Sur le parking il fait sombre. Les forêts font de la nuit noire. Il y a de nombreuses voitures de clients venus d'Allemagne. Pour eux, c'est une attraction. Et c'est ouvert jusqu'à l'aube. J'ai souvent humé le parfum du café du matin. Un café âcre qui à la seconde gorgée fait partir les plus tenaces et les plus ivres. Je vais au Klingsor Bar une fois par semaine. J'ai l'impression d'y déployer mes ailes. J'y vais en vautour prisonnier d'un zoo. Tu me connais. Je ne sais pas comment aborder. Je n'ai rien à dire car il ne m'arrive rien d'extraordinaire. Et je me méfie de ceux qui chaque jour ont quelque chose à raconter. Ils se racontent la vie rêvée. Ils ont de l'audace. Moi pas. Hier, au comptoir, il y avait quelqu'un qui ressemblait fortement à Jürgen. Ou bien était-ce lui? J'étais fou de lui, il y a sept ans. Cela fait plusieurs fois que je le vois au Klingsor Bar. Or, je ne le reconnais pas vraiment. Jürgen était changeant, douteux, jaloux de ma vie parce que, disait-il, j'étais plus riche que lui. Je sais qu'il fait maintenant des affaires. Une petite usine de parapluies. Et en Allemagne, il pleut beaucoup. Il a épousé la fille du patron. Mais il revient au Klingsor Bar. Seul. Ou bien est-ce son sosie? Fou de lui, et lui fou à me fuir et à revenir, toujours plus arrogant, je n'ai jamais pu fixer en moi une image précise de son visage, de ses traits, de son regard flou. Je l'ai connu alors qu'il quittait le temps adolescent. Cheveux en bataille, moue d'enfant jaloux. Je revois désormais un homme jeune, cheveux courts, costume, cravate. J'essaie de me souvenir de ses mains. Mais je ne les regardais pas avant de les embrasser. Si

au moins il parlait au barman, je le reconnaîtrais à sa voix un peu acidulée, à son mouvement de lèvres. Mais il commande par signes. Hier, je me suis encore demandé si c'était lui ou pas. On me connaît bien au Klingsor Bar. Nous étions nombreux au comptoir. Dans mon coin, les blagues, à voix haute, fusaient. Il y avait de l'ambiance. Lui, imperturbable, buvait. Plusieurs fois nos regards se sont croisés. Rien, Je n'ai rien lu d'intime. Alors, discrètement, je lui ai fait porter un petit bout de papier sur lequel j'avais écrit *Est-ce toi, ou un autre toi?* Il l'a lu. Il l'a bu. Il ne me regardait plus. Je me demandais ce que j'avais voulu dire. Était-ce « un autre toi » que j'avais si fortement souhaité? Pas le Jürgen mutin et mesquin qui se jouait de moi. Au lever du jour, à chacun son tabouret mes voisins chantaient, une femme s'est écroulée, ivre, on l'a emmenée. Elle venait de se casser le bras. J'ai fait porter un second message *Alors, est-ce toi. ou un autre toi. Sosie.* Il y eut le parfum du café, signal de fermeture du Klingsor Bar. Le barman m'a apporté la réponse. Le second message me revenait avec le mot *Sosie* encadré, comme ça :

Sosie

⁶. Jürgen(?) s'est levé. Il est parti avec un dossier à la main. Je l'ai suivi sur le parking. Il ne s'est pas retourné. Il est monté dans sa voiture. Il devait passer devant moi pour sortir. Les arbres faisaient encore une nuit noire et le jour se levait. Rutilante voiture de mon petit marchand de parapluies. Il m'a frôlé. Une carrosserie comme un miroir, avec des chromes rutilants. Et il a disparu en un vrombissement. Je ne sais toujours pas si c'est lui. C'est étrange n'est-ce pas? J'ai peur du souvenir de nous. Je ne sais pas aborder. Je ne sais pas quoi dire. Il ne m'arrive rien d'extraordinaire. Je vis trop loin de tout. K.

Le 31. Jeudi de l'Ascension. Cher Henri. Dans le journal, je lis ceci *Le cargo de la honte rebaptisé. Effacer jusqu'au souvenir du bateau de la honte. c'est ce que tente la compagnie Europe Gate Shipping en rebaptisant le Garoufalia. Désormais appelé Arktour. le cargo est reparti du Pirée avec un nouveau capitaine et un nouvel équipage.* Le sujet est donc là : effacer jusqu'au souvenir. On prend le même bateau. Il change de nom, de capitaine, d'équipage et recommence le même voyage. Avis aux passagers clandestins. Comme tu me le demandes je vais passer ma journée à transcrire pour toi, ici, l'essentiel de l'entrevue que Paul m'a accordée il y a trois ans déjà, quelques mois avant sa disparition. Lui-même en avait choisi le titre: *L'écriture nomme dans une société qui gomme.* Il s'agit bien de tous les effacements. Tout est écriture jusques et y compris l'écriture. Je ne transcrirai pas mes questions. Mais seulement les réponses. Chaque réponse sera ponctuée par le mot « *voici* ». Tu retrouveras en écho, répétitions, litotes, redondances, rimes, obsessions, tout ce que Paul a dit et redit. Tout écrit et tout s'écrit, tous les jours. Paul se méfiait du commentaire. Je l'avais piégé ce jour-là. Voici ses réponses, son obstination, tout ce qui a provoqué sa disparition. L'autre voyage. L'autre équipage. L'autre capitaine. Sur la bande, sa voix est enjouée. Il était le seul à savoir qu'il allait partir et que nul ne peut plus désormais se figurer le messager d'un message. *Voici.* Il y a très peu de stylistes d'écriture. En général, la stylistique n'est reconnue que post-mortem. Le style, on ne le re-connaît⁷ dans les universités d'adorateurs de cadavres qu'après la mort des stylistes. Je suis un moraliste au sens le moins judéo-chrétien et un styliste au sens le plus maniaque. Les critiques chagrins reprochent de trop écrire, comme si ce reproche se rattachait à un système de références critiques, au sens noble du terme. Je dis simplement qu'écrire est ma vie, ma vie de tous les jours, que mon

⁶ Le mot « Sosie » dans un rectangle noir, voir original papier p. 245.

⁷ en deux mots avec trait d'union après *re*.

écriture n'est pas reproduite, d'une écriture produite préalablement par un autre auteur, qu'elle est mienne, qu'elle est « je », moi, nous. *Voici*. La critique a perdu la tête. La critique littéraire surtout. Elle abuse le lecteur dans la mesure où elle est, le plus souvent, le fait d'un trafic d'influence au sens le plus donnant-donnant du terme. La critique, qui a pour sermon l'éloge ou le blâme, oublie ce que signifiaient l'éloge ou le blâme et ne pratique plus que le superlatif ou le crachat en utilisant les mêmes objectifs. La critique, c'est l'art de souffler sur les braises, ce n'est pas ce travail d'éboueur qui consiste à remuer des cendres. Il y a très peu de critiques qui soufflent sur les braises. *Voici*. Je crois que l'on cherche dans les oeuvres d'art des émotions, des impressions qui vous redonnent la notion du temps, le sens des saisons, toutes choses que nous négligeons à la ville. Il ne faut pas oublier que je me considère comme un émigré, un de ces émigrés dont on ne parle jamais. Ma terre d'origine est en province. Un pays en soi. Je suis né dans un pays de conteurs, un pays où l'on n'a pas attendu l'imprimerie pour publier des histoires: on se les racontait. Ensuite on m'a emmené à Paris, car on émigre beaucoup en France et on en parle peu. C'est l'émigration de l'intérieur. Puis j'ai émigré une seconde fois. Vers une autre province. Je n'ai pas quitté Paris, c'est Paris qui m'a quitté. *Voici*. Je reviens à Paris un peu comme mon grand-père allait au bordel. Paris est un endroit où l'on peut faire des choses anonymes sans être pointé du doigt. C'est sa principale qualité. Paris, finalement; est une très belle vieille pute. Depuis onze ans, Je me suis recréé une terre d'origine. Ce lieu, qui n'est pas natal, m'a choisi beaucoup plus que je ne l'ai choisi parce qu'il y a un paysage. Un paysage qui me regarde, qui me nomme. Alors qu'à Paris on me gomme. Là-bas, je reprends le temps du temps. Je sais que le jour se lève. Je sais qu'il est midi. Je sais qu'aux premiers cris des martinets, lorsque les chats s'affolent, le jour va tomber. La nuit, j'écoute le silence. A ce moment-là, je peux tout déranger, déranger dans l'écriture. J'existe. Je suis ce que je suis. Je me sens regardé beaucoup plus que je ne regarde. *Voici*. Je crois qu'il y a une force, un pouvoir, une milice sans visage, qui n'a rien à voir avec la milice de la dictature. Je dirais que c'est la milice de la « dictée ». Je crois qu'il y a une « dictée » imposée par une milice insaisissable, prolifère, la milice qui dicte le discours prévenu, prévisible, attendu, le discours reproduit, qui ne veut pas de la production d'un discours, qui ne veut pas de la création d'une oeuvre, qui ne veut que des re-crétions, que des ré-crétions⁸. Il y a cette « dictée » terrible moyen, personne n'étant responsable de ne plus laisser à l'individu le droit d'être ce qu'il est. Terrible moyen, peut-être, de le répertorier, de savoir sur ordinateur où en sont ses désirs, pour les devancer. Je crois que rien ne remplacera jamais l'oeuvre d'art, l'oeuvre de l'artiste, de l'artisan, quand elle est tout simplement tournée vers l'autre, quand elle n'a pas peur de se tourner vers l'autre avec les mots de l'amour, ou les mots du sensible, ou les mots du sentiment. Je ne parle pas des mots de la passion car ils n'existent pas: il n'y a que les silences de la passion. Les mots du sentiment existent parce que les sentiments peuvent être maîtrisés. La passion, elle, c'est plus de rênes, plus d'étriers, plus de selle, ça galope, on est sur la bête et il faut tenir dessus. *Voici*. Je ne sais pas ce que sera le monde des années 80. Je sais seulement que l'écriture commence au premier regard échangé, que le sujet de l'écriture est dans l'aventure de la vie. Elle commence à la première écoute, un mode de vie. Elle parle de choses, d'objets, de la famille. de l'amour, de la mort et de la société. Si l'écriture est l'écriture, elle ne peut parler que d'un sujet: la vie. La désespérance. Le goût de la morale au sens tribal et d'origine du terme. *Voici*. Les années 80, je ne sais pas ce qu'elles seront. Je sais que les années 40 furent pour moi des années de première écriture, de

⁸ Ces deux derniers noms avec trait d'union.

première écoute, de premiers regards, échanges. Les années 50 furent des années prométhéennes. J'étais adolescent. Je croyais que j'avais un message à porter au monde. Les années 60 furent des années d'euphorie, des années, pygmalionesques. J'attendais l'amour et je croyais qu'aimer c'était façonner. Les années 70, dites années de crise furent pour moi des années ptoléméennes. Je naviguais à vue. Du premier regard, de la première écoute au sentiment prométhéen, à l'impression d'être Pygmalion pour finalement me retrouver Ptolémée, je crois que c'était un premier itinéraire de vie, et que les années 80 pour moi c'est cette histoire-là une naissance et les trois âges d'une vie. Je ne crois pas au don d'écriture. Je crois que l'écriture est avant tout un mode de vie avant d'être un talent, et, s'il y a don, il s'agit bien d'offrir quelque chose à l'autre, et à ce moment-là lui offrir la direction être le navigateur qui suggère et tient bon. *Voici*. Les personnages qui me hantent sont souffrants et vaillants. Mes personnages sont des êtres robustes, peut-être même encore plus robustes dans l'échec et après l'échec que dans l'accomplissement de leurs actes d'êtres humains, s'ils arrivent à les accomplir, ou à s'accomplir. Ils sont souffrants parce qu'ils ont la capacité d'interroger et que c'est une robustesse, un moyen de se tenir, de se situer en tant qu'individu dans une société qui fait tout pour que l'individu ne se nomme plus, ou se nomme de moins en moins, l'individu étant considéré comme le dernier creuset de la révolte. Je crois à une écriture qui « nomme » dans une société qui « gomme ». Quand je dis écriture, je pense à une chanson ou à un tableau, à une musique, à une mise en scène, à un film ou à un roman. Toutes ces écritures peuvent nommer. *Voici*. Nous vivons dans une société où l'on ne peut plus être vraiment sincère et le paraître. La sincérité est devenue une représentation mensongère et, lorsqu'elle surgit purement d'un être, elle agresse, mais elle n'est pas agressive. Lorsque l'on me dit « vous êtes agressif », je réponds « vous vous comportez en agressé ». *Voici*. J'ai simplement d'une part à vivre ma vie, à être ce que je suis dans ma vie. Et d'autre part à vivre mon écriture et être ce que je suis dans mon écriture. Or il n'y a qu'une part, qui n'est pas la part des choses, mais la part des êtres. Je ne sais plus du tout où finit ma vie et où commence le conte, où finit le conte et où commence ma vie. Je vis à voix haute. Quand j'écris je parle et quand je parle j'écris. *Voici*. Le Narcisse est celui qui se fuit dans son écriture, qui se crée des images idéales de lui-même, qui entre dans la peau de substituts qui le parent. Dans mes contes, Je me suis montré tel quel, douteux dans un monde qui ne doute plus. Ou si peu. Fini. C'est la fin. Il n'y a plus que des coureurs de fond qui de temps en temps croisent des coureurs de fond, et les empêcheurs de courir ne peuvent interrompre la course. *Voici*. Depuis le siècle dernier, les philosophes se sont crus les propriétaires de la pensée. Je me demande si les conteurs ne sont pas en train de reprendre ce qui avait toujours été à eux. De la vie, pour la vie. *Voici*. Le texte s'écrit et, dans sa fiction, dans sa réalité en soi, subit au sens fort du terme de l'affrontement, les effets de ce que je peux ressentir dans ma propre vie au moment où le texte s'écrit. Il n'y a pas d'imagination. L'imagination, c'est un regard et une écoute portés sur l'autre et sur le monde. On n'invente rien: on entre simplement dans la réalité en soi d'un texte qui vous entraîne et qui est non pas le reflet, mais l'écho de ce que l'on vit. Il n'y a pas d'auteur. Je m'en vais., Je disparaiss. Je m'efface. Je ne sais pas ce qu'est la ponctualité de la sensualité. Je suis quelqu'un de sensuel continuellement. *Voici*. La notion de rupture n'est pas du tout une notion de cassure. La rupture est une étape, un moment dans la trajectoire. La première de toutes les libérations de l'être c'est d'accepter de ne pas se couper des autres, et simplement de mesurer son attachement. A la mesure de l'attachement commence le véritable détachement. *Voici*. Je crois que deux êtres

humains, avant de se reproduire génétiquement, se reproduisent dans leur compagnie. Ce n'est pas une thèse que j'avance, que j'impose. C'est l'impression que je propose. Je veux dire par là que je n'écris pas des romans pour écrire des romans. J'écris des romans parce que je suis écrivain de naissance, écrivain de berceau. Je suis né pendant la guerre. Je suis né sans jouets. Je n'ai pas de souvenirs de jouets. On ne m'a pas donné ce que l'on donne normalement aux enfants et qui leur permet de se distraire des autres dans un premier temps. J'ai tout de suite été attiré par la force, non des choses mais des êtres. J'ai toujours guetté, tout de suite, guetté les regards et les paroles des autres. Et même si je ne comprenais pas les paroles, Je comprenais les regards. C'est ainsi que l'on se met à conter. C'est ainsi que l'on devient suspect. *Voici*. C'est toujours la même histoire et ce n'est jamais la même. C'est toujours la même histoire et cela vaut la peine de la raconter. Quand je dis la peine, je pense à la peine amoureuse à cette éternelle réduction de peine amoureuse qui fait que n'est politique, pour moi, que le temps des gestes amoureux. *Voici*. Je crois que nous vivons dans une société qui, à son esprit défendant, dénonce les effets de la morale judéo-chrétienne, et ne fait qu'en imposer les préceptes tout en les subissant. *Voici*. J'ai rencontré des êtres extraordinaires, des êtres que j'admirais, qui m'avaient fait jubiler. Je crois que leur vie amoureuse inspirait leur vie. Qu'elle a toujours été, et en tout premier lieu, l'élément moteur de tout ce qu'ils entreprenaient sur le territoire de leur action. J'ai connu des êtres déchirés, effondrés, pour d'incompréhensibles histoires d'amour, car de l'extérieur on veut comprendre. Or il n'y a rien à comprendre. Je les ai vus parfois se déchirer jusqu'au désespoir le plus absolu. Je crois qu'avant tout il y a le réservoir des sens. *Voici*. Nous n'en sortons pas, c'est une bêtise, il n'y a pas d'âge pour la jeunesse. Je suis né « vieux » et je deviens « jeune ». Je m'en vais. Et je ne me représente même pas en train de m'en aller. Si j'ai joué, je ne joue plus. C'est le début du conte. Je crois que l'horreur a gagné du terrain sur l'amour. Il y a une sorte de surenchère de l'horreur qui est un des signes de notre temps et de notre siècle. L'amour nous a paru peut-être, un instant, plus lointain, plus petit, à l'extrême plus méprisable. La projection de clichés a trop duré. Le bordel ne m'excite plus. Je vis à voix haute. Je parle tout seul. *Voici*. Fini. Ce qui suit, Henri, est encore moins important. Je vais jeter la cassette. Je ne te livre que des bribes. Ne manque que la voix de Paul. Il nous irritait et nous passionnait quand il se perdait dans une histoire. Il s'est perdu dans la sienne. Le bateau a changé de nom. Il y a un nouveau capitaine. Un nouvel équipage. Et il y aura de nouveaux passagers clandestins. Je joins à cette lettre les quelques photos de Paul que je gardais jalousement. Je les remets en circulation. Paul adorait remettre en circulation les faits divers, « les plus belles fables » disait-il. A mon tour de te dire *voici* et de me tenir à ta disposition pour de plus amples informations. Je ne crois pas vraiment à ton étude. Paul était né disparu. Et ça tangué, de nos jours. Amitié. Jean-Marc.

Vendredi 1^{er} juin. Cher Gilles. Ne t'en fais pas. Je t'assure que l'émission de mercredi soir n'était pas mauvaise à réveiller nos auditeurs veilleurs assoupis ou insomniaques. Comme nous n'avions rien préparé, il était difficile de réussir une heure de radio. Alors, voilà, nous avons réussi le plus long silence, le plus grand blanc de l'histoire de la radio. Toi qui justement fais ta maîtrise de philo sur le silence. Ton angoisse était que le patron écoute l'émission. C'est un paradoxe; Nous regrettons qu'à minuit personne ne nous entende et, simultanément, tu crains qu'un auditeur malveillant n'écoute puis supprime ton émission ou la dénigre à coups de lettres et d'appels téléphoniques. Que d'autocensure à une heure du matin! Et c'est

une « radio libre ». Tu dois peser tes paroles, ne pas dire trop d'insultes politiques. Une descente de casseurs fachos est toujours possible. Tu avais choisi pour thème « l'aventure » parce que tu pensais que je savais en parler. Tu as vite compris que je n'en parlais pas si bien devant le micro. Il y avait des phrases préparées, d'autres maladroites, des hésitations. On riait avant l'émission en pensant que tout serait improvisé, que l'on n'aurait aucun mal à parler d'un thème vécu quotidiennement, si l'on y réfléchit. Pendant l'émission, tu devins inquiet. L'aventure ne nous inspirait plus. Les histoires ne revenaient pas à la mémoire. La radio, la table ronde, les micros, la baie vitrée où le regard critique de l'opérateur nous fixait formaient peut-être une aventure suffisante. Alors, après quelques mots, les formules d'usage « les auditeurs peuvent nous appeler au 733.27.98 » (il n'y en eut aucun sauf une erreur, un type en panne qui cherchait un garage), tu envoyais la musique. Le groupe Indochine qui martèle le nom de *Bale Morane* l'aventurier, ou *Créole et les noix de coco*. Ton amie suédoise, aux grands yeux bleus où passaient successivement la gaieté la naïveté et la mélancolie, n'a pas ouvert la bouche. Pourtant j'aurais aimé entendre au moins une fois sa voix. Qu'elle nous raconte un peu de son aventure à elle. Tu lui demandas de commenter le disque de rock suédois qu'elle avait choisi. Elle a refusé. A la fin, nous devons tous aller boire un verre ensemble. Mais elle t'a dit dans l'oreille qu'elle voulait aller se coucher. Furieux contre l'ami No qui ne parlait pas dans le micro, contre Roger qui ne t'a pas aidé à rendre l'émission plus vivante, qui s'en moque, qui prend la radio à la légère alors que toi tu voudrais grimper, avoir ton émission une heure de grande écoute, changer de radio et, pourquoi pas, faire de la télé. Décidément, mercredi soir, tu étais déçu, en colère contre toi et contre les autres, parce que personne ne t'a aidé, pas même moi dont les paupières se fermaient, assoupi par la douce chaleur et l'obscurité du studio. C'était une aventure avortée, une tentative ratée de créer son propre style. Ne t'inquiète pas. Jusqu'à maintenant, je n'ai rencontré personne qui ait écouté. quant à celui qui cherchait sur les ondes une émission pour s'endormir, il aura change de fréquence à cause de la musique trop rythmée que nous passions, ou il se sera endormi pendant un silence. Adrien. L'invité d'un soir.

Samedi 2 juin. Cher Laurent. J'ai reçu ton message. Rien ne ressemble plus à de l'amour que de l'amour. Quand tu m'as parlé de Serge, ô combien merci, après dix ans de séparation, tu as donné l'ultime coup d'éponge sur le tableau *noir*. Il n'y a pas de réparation parce qu'il n'y eut qu'illusion. Voici ce que j'avais écrit peu de temps après notre rupture. Le hasard, aujourd'hui a fait que j'ai retrouvé cette note dans un roman-fleuve abandonné en cours de lecture, et qu'un désir m'a fait reprendre dans la bibliothèque. Pour continuer. *Je viens de rompre. La solitude fait semblant d'être pesante. Il m'a fallu rompre pour être fidèle à moi-même et je m'en veux pour cela. C'est du fond de mes états d'âme que j'ai eu envie de noter cela. Nul désespoir. Nul sentiment de culpabilité, vraiment. Je me sens plutôt libre. Heureux même.* Hier, il pleuvait. En rentrant du bureau, en imperméable, un chapeau sur la tête, je me suis vu dans le miroir de la vitrine du café-tabac, au coin de la rue Dampierre. C'est mon père que j'ai vu. J'avais son visage de moribond et l'ultime pâleur avant son dernier souffle quand il ne me reconnaissait plus. Il est passé derrière le tableau noir. Et toi, en me disant ce que Serge disait quand je l'appelais, après notre séparation, tu étais là, à côté de lui, tu as donné l'ultime coup d'éponge. Vous m'avez convaincu de l'extrême nullité de ma vie et de tout ce que j'ai entrepris. Vous: tout et tous. Et toi en dernier. Plus de père et plus d'ami. C'est captivant. Demain, dans la rue, je sourirai à n'importe qui. Je dirai bonjour à tout le monde comme le jeune homme qui sort enfin

de l'orphelinat. Et il y aura de l'étonnement dans ma conquête de ce printemps. Plus que vingt et un jours. Merci. Nicolas.

Dimanche 3. Cher Jacques. Chère Nicole. Il y a de la haine et du mépris dans toutes ces considérations distinguées. Chaque fois que je vais au théâtre, je deviens fou parce que je frôle la mort. C'est le bonheur funèbre de toutes les représentations. Quelle que soit la pièce. Quelle que soit la mise en scène. Quels que soient les acteurs. Je me retrouve, ensuite, à la rue. Sur la scène de la vie. Et c'est insupportable. Mais, entre la représentation et le retour à l'acte de la vie quotidienne, il y a les retrouvailles aux entractes et à la sortie. Au théâtre, on retrouve toujours au moins un ami ou quelqu'un que l'on connaît. Et ce sont les considérations distinguées, qui se distinguent: le théâtre met à vif. Il révèle. Il ennuie. Il exaspère. Il exalte. Il y a ceux qui n'ont rien vu, rien entendu et qui en sont manifestement très satisfaits. Il y a ceux qui en savent long mais qui ont le verbe court. Et il y a ceux, enfin, qui pour un peu vous raconteraient tout par ouï-dire. C'est par recoupements successifs qu'une trame se dessine avec un minimum d'objectivité. Le théâtre me rend fou. Chaque représentation me jette à la rue. Le théâtre fait de moi un rejeté qui sait de plus en plus, un peu plus à chaque fois, que c'est toujours la même trame, toujours la même distribution de rôles, toujours le même rire ou les mêmes larmes. Hier, en sortant de la représentation de la pièce *Ivanov*. je voulais me tuer, comme Ivanov. Je renonçais à la noce finale. Je ne jouais plus. Je suis rentré chez moi. Je voulais me tuer. Il faut croire que je suis lâche ou que j'ai de l'instinct: je vous ai appelés au téléphone. C'est tout. Merci. Le théâtre est dangereux et bon. Y.

Lundi 4 juin. Monsieur le Recteur. La cicatrice est à la mode: on guérit tout, vous savez bien. On coupe, on recolle, on enlève ici, on rembourre là. « Faites redessiner vos seins », « ce profil grec peut être le vôtre ». A mi-chemin entre science et marketing, restauré et vendu, le corps est un meuble vermoulu luisant sous la laque. Avez-vous remarqué à quel point le vernis n'est pas considéré comme un artifice vieillot ou kitsch? Cheveux gominés ou brillantinés, paillettes de strass sur les paupières, les rouges rutilent aux lèvres et aux doigts, mocassin de smoking: tout miroite, vain reflet. Vive le vernissage: tout est ripoliné et l'on peut défiler devant les toiles, pendues, immobiles, sans voix. Je suis terriblement démodé. A chaque instant, là, cette douleur, cette sorte de détérioration qu'aucun lifting n'efface: ce n'est même pas de la mémoire, de la rancoeur. Simplement le malaise, la trace. Je marche à reculons. Voyez comme c'est bête: le mois de juin, fin des soucis, été, vacances, départ, s'appelle maintenant retour de nausée, vertige, agitation, arrêt. Bref, je suis un pervers, un renversé un négatif. Quand j'entends « juin », « bac », « recteur », une sorte de tournis sémantique me déboussole. Je me sens comme insulté. Le mot se fait agression, calomnie dénonciation « fliquée ». Je me prends pour un *K*. Je me souviens d'une opération bénigne. Un lipome à ôter. Au lieu de la petite échelle claire qui donne une impression de baroudeur aux recousus, ma peau gardait une marque molle et large, comme une vieille brûlure. « Vous cicatrisez mal » me jeta une infirmière revêche et moustachue. On a tort de sous-estimer les vieilles filles en blanc. Je revois sa petite croix rouge sur son calot blanc. Parole de révélation. « Vous cicatrisez mal. » Il y a quatre, ans, vous m'avez jeté, par impéritie, par cynisme ou par lâcheté, dans le plus absurde labyrinthe administrativo-politico-judiciaire. « Il paraît que des fuites ont eu lieu. On savait les sujets. J'ai des témoignages. Il me faut un coupable. Vous êtes à la commission de choix des sujets. Ce peut être vous. Ce sera vous. » Ah! vous vous en êtes donné, du mal, pour faire

condamner un innocent. Vous avez même cherché à le ruiner (moralement, c'était fait) : carrière brisée, Trésor public lâché pour faire payer au sens propre, presse à scandale déchaînée. « L'administration ne cédera pas. Vous n'aviez qu'à avouer. » Cette phrase, achèvement de paralogisme ubuesque où votre fausse manoeuvre nous avait tous coincés, je l'ai entendue plusieurs fois, jetée comme évidence par des messieurs officiels et habillés de gris, trace rouge à la boutonnière. « Tout le monde sait bien que vous n'y êtes pour rien, qu'il y a manipulation, mais la question n'est pas là. L'Etat ne peut plus reculer. Je ne sais pas, moi, vous pourriez par exemple reconnaître une sorte d'imprudence. On vous arrangera ça. On sera reconnaissant. » Mot à mot: ces propos staliniens et obscènes tournent encore dans ma tête. Un an plus tard, procès. Un ignare et rougeaud avocat parlait contre moi, au nom de l'intérêt de l'Etat, de ses frais, des enfants de nos chères classes à protéger. Je ne sais quoi encore. Avec sa tête de clébard lippu, il en était réduit à tonner et à me présenter comme un danger social. C'était à la fois grotesque et stupéfiant. Face à cet excité qui jouait son rôle sans hésitation, je me souvenais du policier qui avait conduit l'enquête préliminaire. Un rondouillard hypocrite, avec une tête d'éponge, qui tapait, avec deux doigts et une orthographe de mongolien, des « témoignages » qu'il créait par ses propres questions. « Avez-vous parlé de la poésie à vos élèves? » « Oui. » « Donc vous avez parlé du sujet car il concernait la poésie. » A avoué. Deux ans plus tard, me voici relaxé, acquitté. Innocent officiel. Alors, c'est fini? Non: « il s'en est tiré » mais « il n'y a pas de fumée sans feu ». Tous les proverbes accusent. On n'en sort pas indemne. Vous, si ? Je vous revois, après, me recevant avec cet air las et cette sorte de bonne conscience de la longue et dure tâche remplie. Au fond, vous saviez fort bien qu'on vous avait abusé, qu'il y avait eu maldonne, intoxication. « On l'a bien eu ce con de recteur. » Phrase prononcée par l'instigateur principal, militant patenté, professionnel de la haine, aigri politique qui voulait la peau d'un « bourgeois ». Nous étions face à face, comme dans *L'Aveu*. à nous demander ce qui nous était arrivé, sceptiques et fatigués. Vous lissiez votre belle moustache et vous sembliez abattu incrédule: tout cela pour rien. Cocus tous les deux. Après tout il suffit de n'en plus parler. Agitation bien inutile, n'est-ce pas? « Des traces dans votre dossier administratif? Oui, mais maintenant c'est sans importance. Vous n'obtiendrez plus rien. » Rideau. Le bureau des réclamations est fermé. Ce n'est pas net tout de même. Si nos peaux ont les mêmes séquelles, que cache l'enveloppe? Dans votre vaste bureau, tant de vitres et de moquette, je me demandais si, chez vous, les meubles sont vernis. Martial K.

Mardi 5 juin. Mon cher ami. Je vous remercie de me demander si impérieusement de mes nouvelles. Votre lettre me remplit de confusion. J'oubliais qu'il me restait quelques amis en ce monde et, dans cet état de torpeur où je vis depuis si longtemps, que rien ne semblait devoir dissiper, il m'est doux de savoir que vous pensez encore quelquefois à votre serviteur. Que vous dire que vous ne sachiez déjà? Ici les choses ne changent point et, dans l'attente de je ne sais trop quoi, j'ai entrepris la lecture du livre de Philonenko sur Kant. L'auteur y cite un passage (célèbre paraît-il) des *Reflexionen*: *Je suis par goût un chercheur. Je ressens la soif de connaître tout entière, le désir inquiet d'étendre mon savoir ou encore la satisfaction de tout progrès accompli. Il fut un temps où je croyais que tout cela pouvait constituer l'honneur de l'humanité et je méprisais la populace qui ignore tout. C'est Rousseau qui m'a désabusé. Cette illustre supériorité s'évanouit; j'apprends à honorer les hommes et je me trouverais bien plus inutile que les simples travailleurs si je ne croyais que ce sujet d'étude peut donner à tous les autres une valeur qui*

consiste en ceci: faire ressortir les droits de l'humanité. En recopiant ce texte pour vous je me suis souvenu tout à coup de l'un des moments les plus étranges de mon enfance. Vous êtes trop jeune pour avoir connu cette époque où il n'y avait point encore de télévision, ni de bandes dessinées, ni même de cinéma. Nous étions assoiffés de lectures et d'images. Moi, en tout cas... On me permettait de feuilleter des livres d'art. Dans le fond de la bibliothèque se trouvaient de grandes boîtes remplies de cartes postales, reproductions jaunes des tableaux des musées d'Europe que mes parents avaient visités avant le déluge. Berenson soutenait que de tels documents apprennent à reconnaître la beauté, tout au moins dans l'art. La beauté vivifie mais d'où vient que nous nous amollissons? La question que je voulais vous poser est celle-ci: où en sommes-nous aujourd'hui de la laideur? Venez me voir dans ma retraite, nous parlerons de tout cela. Ou plutôt non, ne venez pas. Par les temps qui courent toute conversation paraît oiseuse.⁹

Je vous parlais de Rousseau. Un soir donc (l'oublierai-je jamais?) j'explorais l'un des cartons de la bibliothèque: les nudités succédaient aux crucifixions, Venus à Apollon, les scènes de bataille aux paysages. Je contemplais tout cela dans le plus grand silence. Mon père, assis dans un fauteuil, annotait selon son habitude les quatuors de Beethoven. Dans le lot de cartes, je découvris le portrait de Rousseau par La Tour. Vous le connaissez, je ne vous le décrirai donc point. J'étais un enfant. Je savais déjà certaines choses, J'en ignorais d'autres. « Papa, qui était Rousseau? » Mon père leva les yeux de sa partition et me jeta dédaigneusement, après un instant d'hésitation « c'était un fou ». Que pouvais-je répondre. Je me reportai à l'image. Mon regard croisa celui, brûlant et doux, de l'inconnu. Rien dans son attitude et ses vêtements ne correspondait à l'idée que je me faisais d'un fou. Mes oreilles bourdonnaient. Le doute s'insinua dans mon esprit et jamais plus, ô mon père très aimé et très redouté, nous ne reparlâmes de Rousseau, jamais plus je ne posai de questions. Jamais plus nous ne partageâmes cette complicité dans la silencieuse contemplation des chefs-d'oeuvre-immortels¹⁰. Et vous ne m'avez jamais cité non plus les phrases terribles qui ouvrent le *Contrat social*. une musique autrement terrible que celle que vous m'appreniez à coups de canne. Vous vouliez rester sourd à cette prodigieuse ouverture des temps nouveaux. Jamais plus, ô jamais plus... Je devins bientôt orphelin. Je lus tous les livres de Rousseau et bien d'autres. Je fis mes débuts dans ce qu'il est convenu d'appeler le monde. Des années passèrent. Je tombai malade. Ce n'était que de la mélancolie. On me recommanda de voyager. Je fis mes malles sans conviction et partis accompagné d'un seul domestique. Je visitai l'Europe. Dans les musées je reconnaissais les originaux des tableaux dont jadis j'avais admiré les reproductions pâlies. Par un après-midi hivernal, j'abordai l'île Saint-Pierre, qui d'ailleurs n'est plus une île: on s'y rend à pied sec par une langue de terre ou poussent de longs roseaux. Le lieu était désert, le silence absolu. A travers la forêt de pins et de bouleaux, je voyais scintiller le lac. Un tapis de feuilles mortes étouffait le bruit, de mes pas. « C'est ici » me disais-je tout en avançant le long d'un sentier escarpé, « c'est ici qu'a sonné l'une des heures les plus solennelles de l'histoire du genre humain. Pour la seconde fois dans l'histoire, après la mort des nouveaux dieux et durant l'espace de quelques brèves nuits, l'homme, seul, a été. » Faut-il continuer ou préférez-vous autre chose? Je vous remercie de m'avoir si impérieusement demandé de mes nouvelles. Votre ami. R.

⁹ Seul retour à la ligne de toutes les lettres.

¹⁰ deux traits d'union.

Mercredi 6 juin. Cher Thierry. C'était très tard, presque le matin. Toujours dans le même bar. Le seul du quartier à avoir la licence de nuit. Je ne pouvais pas dormir. Le printemps est froid. Il pleut. Je voulais boire sans parler à personne. Boire et voir des gens. Imaginer les brassages, les métissages, les peines perdues. Observer les rencontres, les séductions, les inquiétudes. Croiser des regards fuyants. Et faire fuir le mien quand on me regardait. J'étais déterminé à ne plus jamais faire aucun aveu à qui que ce soit. A ne plus parler. A ne plus me dire. Et maintenant, fais bien attention à mon histoire, toi qui me reproches de trop me donner en paroles: c'est une histoire vraie. Ce jeune homme au corps d'athlète, aux cheveux bouclés, aux yeux étrangement bleus, au visage barbu, une barbe blonde et juvénile, je l'avais vu, déjà, dans le même bar, n'adressant jamais la parole aux clients, comme moi se tenant dans un coin, ou assis dans l'escalier qui conduit à la salle de danse du premier étage. Je l'avais remarqué. Je l'avais admiré pour sa manière rebelle de se tenir à distance de toutes les histoires sans aucun lendemain. Les histoires de bars. C'est du moins ce que j'imaginai. Hier (c'est toujours hier pour une lettre, mais hier, quand on vit, c'est aussi demain) j'étais accoudé au comptoir, il s'est approché de moi. Et nous nous sommes regardés, fixement. J'ai brusquement compris qu'il était sourd. C'était touchant. Comment dit-on maintenant: un malentendant? J'ai demandé un crayon au barman et voici ce qu'il y a sur un petit bout de papier, à côté de ma lettre. Notre première conversation. Moi: « Quel est ton petit nom? » Lui: « Nahel, et toi? » « Bruno. C'est de quel pays, Nahel? » « Liban. Je repars tout à l'heure, à midi. » « Pour Beyrouth? Et tu n'entends pas les bombes? » « Non. Mais je sens les secousses. » « Je t'ai vu ici, souvent. Que vas-tu faire à Beyrouth? » « Rien. » « Alors, pourquoi? » « Je déteste Paris. » « Moi je pars dans dix jours. » « Tu pars pour quelqu'un? » « Oui. » « Quel est son petit nom? » « Thierry. » Après, nous avons écrit sur un carton de bouteilles de bière. Puis nous nous sommes serrés dans les bras l'un de l'autre, sans nous embrasser. Sa barbe piquait. A la fermeture du bar, nous étions les derniers. Il n'y avait plus de musique depuis longtemps. Nahel ne l'avait pas entendu. Nous sommes partis parce qu'on les gênait pour le balayage. Dans la rue, il faisait jour. Nahel est venu ici prendre un petit déjeuner. Je me sentais délicieusement bien avec lui parce que interdit de toutes sortes de paroles et ça ne changeait rien entre nous. Plusieurs fois, maladroitement, il a répété « heu-reux »¹¹. Si je disais un mot, « sucre », « lait », « beau », il le lisait sur mes lèvres. Il m'a laissé son adresse *Nahel Boutoumdjian. Autostrade Kal-el-jeb. Immeuble Gregor Saad. Beyrouth. Liban*, et ce petit mot *Envoie-moi des cartes postales. Ainsi que Thierry*. Il est parti peureux, heureux et comblé. Message transmis. Plus que neuf jours. Pour nous, c'est le compte à rebours. Les seuls comptes qui comptent. J'ai trouvé le mousqueton de rechange, même acier, mêmes normes, pour la planche à voile. Je t'embrasse. Tu me rends insomniaque. Bruno.

Jeudi 7. Cher Jérôme. Ton enthousiasme me touche. Mais je suis d'une autre génération. Ton grand-père n'est plus là pour me rappeler à l'ordre des causes actuelles: Et j'avoue « penser vieux ». Si je savais écrire, je me perdrais dans un texte qui s'intitulerait *Mémoires des jours heureux*, mémoires au pluriel si l'on veut approcher la vérité, jours heureux si je songe à nos engagements, nos élans et nos manifestations. Comment se battre contre les marchandages des rêveurs qui réussissent et des réalistes qui échouent? Je te situe mal. Ta jeunesse m'émeut. Ton grand-père et moi n'avions peut-être que l'illusion de nos idées. Par curiosité je me suis rendue à la réunion *Europe, mirage ou volonté d'être* organisée par

¹¹ avec deux syllabes et trait d'union.

l'opposition et, le lendemain, à la réunion *Europe, identité culturelle et modernité* organisée par les partis de majorité. Quel ennui. Et l'ennui c'est que nous sommes une vieille race qui ne vit que de ses traces et qui n'ose même plus considérer sa réalité et son état. Tristes spectateurs des deux réunions. Nous étions traités comme des clients électoraux. L'Europe, il n'en fut question que pour nos votes. Les discours n'étaient vaillants que dans le vide. Tu me parles de Sartre, pour me parler sans doute. Voici donc, sans mépris, un souvenir vivant. *L'Etre .et le Néant* nous fut très utile pendant la guerre. Le livre pesait exactement un kilo et, comme il n'y avait plus de poids, il nous servait à l'achat de topinambours ou de rutabagas. Et je cite Sartre, dans *Les Mots: Nous avons la honte de nous accommoder de notre misère, des rutabagas qu'on servait à table*. Voici le peu d'importance que je donne à nos espérances. Et je crois, plus que jamais. Je me souviens d'une amie qui avait rapporté son exemplaire de *L'Etre et le Néant* à son libraire à la Libération parce que disait-elle « il est mal imprimé : page 343, il y a un *p* à l'envers ». Je sais que tu liras ici toute l'affection de ta grand-mère Suzanne. Et ta grand-mère, plus militante que jamais, rêve d'un geste qui prendrait le risque de l'absence.

Vendredi 8 Juin. Chère Catherine. La télévision était en grève. C est un policier qui m'a conduit au troisième sous-sol. Couloirs vides et néanmoins éclairés. Bureaux vides. Le bruit de nos pas. L'enregistrement aurait tout de même lieu. Il était quatre heures de l'après-midi. Je n'avais pas déjeuné. J'étais à l'heure. Ponctuel. Je n'avais pas peur d'être interrogé par la redoutable Maryse Canon pour son émission *Scoop*. Dans la pièce 31 712, ils m'ont poudré, maquillé, « sinon » disait l'esthéticienne briseuse de grève « le nez brille ». Dans la pièce 31 699, ils m'ont fait signer une décharge, en trois exemplaires, pour les droits de reproduction de l'entretien qui allait avoir lieu. Puis on m'a fait entrer dans le studio K où j'ai reconnu le décor de l'émission *Scoop*, les fameuses trois fenêtres, peintes en trompe l'oeil, ouvertes sur des murs de briques. J'ai dit au pompier de service que j'avais envie d'un café et d'un sandwich. Les machines distributrices étaient en panne. Il m'a dit « je vais vous chercher ce qu'il faut à l'extérieur ». Puis Maryse Canon est arrivée. Elle porte bien son nom. Elle m'a frôlé la main. « Désolée, je suis en retard. J'étais chez mon coiffeur. » Et j'ai attendu, assis, devant le décor, trois fenêtres et deux fauteuils. Maryse Canon parlait du montage de l'émission qui serait diffusée à vingt heures « coûte que coûte! » Elle a la bouche pleine de points d'exclamation, cette femme-là. J'ai allumé une cigarette. Elle m'a dit « non, vous fumerez plus tard! » Le pompier m'a apporté le café et le sandwich. Elle m'a dit « non, vous mangerez plus tard! » Puis elle a pris place dans son fauteuil pivotant et elle a interrogé l'homme de la caméra pour sa coiffure bouclée « ça se verra, au raccord? » « Non, ça ira. » Elle m'a fait signe de prendre place. Elle a regardé mon blouson et elle a dit « il est trop sombre. Il ne passera pas à l'image. » et, se tournant vers l'homme de la caméra, « pouvez-vous lui prêter votre veste? » Puis il y eut le clap. « On tourne. Sujet Bertin. » Maryse Canon a dit « le voici, couronné. Toute la presse parle de lui depuis deux jours. Alors, Rodolphe Bertin, ce prix de la Critique, pourquoi ne l'avez-vous pas refusé? » Et moi je n'avais pas fumé ma cigarette, je n'avais pas bu mon café, je n'avais pas mangé mon sandwich, j'avais signé une décharge en trois exemplaires, je me sentais poudré, et dans la veste d'un autre je n'étais plus moi-même. La suite n'a aucune importance. Alors, ne me dis pas que je suis libre et que j'ai tout pour moi. Je ne trouve aucun producteur pour mon second film. Ainsi va le monde. Je t'embrasse. Et je t'adore. Rodolphe.

Samedi 9 juin. Zéro heure et des poussières, des poussières de malheur, le malheur d'être tout et rien, d'avoir tout et rien, d'être seul, à cette heure-là, parce que l'on vit seul, parce qu'à deux c'est tout de suite douteux et douloureux. Une chanson pour toi. Refrain *Il ne faut jamais acheter les croissants la veille*. C'est facile de trouver le refrain. Les paroles, les paroles de la chanson, c'est une autre affaire, un autre effort. Le rythme. La rime. L'ébauche d'une histoire. Il était une fois. Comme de coutume. Un garçon entre chez moi. Je lui sers une bière. Il regarde la sculpture, sur la cheminée. Il me dit « c'est népalais? » J'entends « ce n'est pas laid ». J'éclate de rire. Il ne comprend pas pourquoi. Il ne comprend plus pourquoi il est là. Il a déjà envie de repartir, après la bière. Moi j'ai envie de me retrouver seul. Il part. La bouteille de bière se brise dans la poubelle. Il faudra que je fasse attention en descendant le sac en plastique. Une nuit après l'autre. Zéro heure et des poussières, des poussières de veilleur. La veille de tout et de rien. Une chanson pour toi. Refrain *Il y avait Touchatout. il y avait Toucharien. Entre les deux villes coulait le fleuve de Toutourien*. Non. C'est déjà entendu. Cette chanson-là, je ne l'écrirai pas. Elle ne fait pas l'affaire. Elle ne vaut pas l'effort. Même s'il y a le rythme et la rime, ce sera encore un truc pour tromper les gosses. Il était une fois. Comme de coutume. Un garçon rentre avec moi, chez moi. Il me dit « où sont les toilettes? » Je lui montre la porte. Il s'enferme. La poignée lui reste dans la main. De mon côté, l'autre poignée est tombée par terre. J'éclate de rire. Lui, derrière la porte, ne comprend pas pourquoi. De mon côté, c'est la poignée avec l'axe de métal. Je peux le libérer. Il a pissé. C'est fini. Il a déjà envie de repartir. J'ai aussi besoin de me retrouver seul. C'est dangereux d'écrire des chansons. On finit par les vivre. Lukas est mort. Il est dit dans le journal *après de longs mois passés dans le coma*. C'est lui qui m'avait raconté l'histoire de la vieille dame à l'hôpital qui explique à sa voisine de chambre comment elle en est arrivée là « j'étais dans la rue, sur le trottoir avec mon cabas Une voiture s'est jetée sur moi et m'a projeté dans une vitrine: J'ai passé trois mois dans le coma ». Et la voisine de chambre sourde, lui répond « ah oui vraiment, et vous avez eu beau temps? » Zéro heure et des poussières. Je vais sortir pour trouver quelqu'un. Pas pour moi. Pour mon corps. Le corps n'est plus moi. On nous a séparés. Ou bien nous nous sommes séparés d'un commun accord. Nous ne faisons plus les mêmes rêves: Quand je venais de banlieue, bouleversé, parce que j'allais vers Paris la nuit, gare Saint-Lazare, en bout de quai, il y avait cette pancarte *Ne tentez pas de descendre en marche, il y va de votre vie*. Dimanche dernier, non, le dimanche d'avant, je suis allé chez eux, les miens. C'était la fête des Mères. Maman avait préparé un repas comme avant. Le beau-frère a foutu le camp. Ma soeur était là avec ses enfants. Mon père se lève toujours au milieu du repas. Il va faire un petit tour dans la cour. Il voudrait me parler. Il n'ose pas. Nous avons choisi de ne pas oser. Quand j'étais adolescent, l'idée de Paris me brûlait les joues. Je me faisais beau. J'allais à Paris la nuit. Le dernier tram du retour était à zéro heure et des poussières. Il ne fallait pas le manquer. Au bout du quai, à l'arrivée, il y a toujours la pancarte, refrain, *Ne tentez pas de descendre en marche, il y va de votre vie*. Et la suite. Les paroles? C'est toujours trop tard quand on lit la pancarte. Les victimes, s'il y en a eu, n'ont pas eu le temps de la lire. Alors? L'art? Les conseils sont absurdes J'aime ma fin de parcours. Ce sera bientôt la fermeture de la chasse. Il était une fois. Comme de coutume. Je referme la porte. Nous nous embrassons. Le garçon soupire « c'est un petit peu trop de rencontres. J'ai déjà oublié ton prénom. Tu me l'as pourtant dit en sortant du bar. Va falloir arrêter. On va réinventer ». Je lui ai dit « d'accord ». Nous nous sommes assis face à face et regardés pendant une heure, sans nous parler, sans nous toucher. Nous avons ri. C'était bon. Il m'a souri « et mon

prénom? Moi aussi, je te l'ai dit, en échange ». « Je ne le sais plus. » Nous nous sommes quittés. Il voulait prendre le premier métro. Il lui fallait passer chez lui pour se doucher et se changer. « Je suis facteur. Je porte les lettres. J'ai tout un quartier pour moi. Mais je ne fais pas les surtaxes, les paquets et les recommandés. On se reverra peut-être. » Il a embrassé l'index de sa main gauche et il l'a posé sur mes lèvres. C'était un baiser et une interdiction de parler. Sur le palier, il m'a dit « quand on est amoureux c'est pire. La jalousie est une restriction. Je ne sais plus ce que je dis ». Il a disparu dans l'escalier. J'avais besoin de me retrouver seul. Il pleut. Il fait nuit. Une jeune fille chante dans la rue *Un petit coin de parapluie, un petit coin de paradis*. Ça c'était un beau refrain. Je ne sais pas pourquoi je me suis mis à chantonner *Il n'y a pas d'amour heureux*¹². Zéro heure et des poussières. Un an, ça passe vite. Le printemps fout le camp. C'était il y a un an. Nous. Nous deux. Nous nous trouvions très beaux, l'un et l'autre. Nous étions timides, l'un et l'autre. Intimidés. Un peu comme si nous avions pensé en même temps que la rencontre était définitive. C'était nous. Enfin nous. Il pleuvait. Tu dormais. J'avais préparé le petit déjeuner en te disant « le matin je suis un ours ». Puis je m'étais installé au bureau et je t'avais écrit une lettre. J'avais fait l'inventaire de tout ce que j'attendais de nous. La durée surtout. Et pas de manigances. Et c'était tout de suite trop, trop attendre. Une longue lettre jusqu'à ce que le jour se lève. Alors, je l'ai déchirée et jetée. Et quand je t'ai rejoint, dans le lit, tu dormais comme un enfant, sur le ventre, bras de croix, lit défait. J'ai embrassé délicatement tes pieds. C'était une manière de te demander de partir le plus vite possible le lendemain matin. Tu m'as laissé ton adresse. Aujourd'hui, zéro heure et des poussières, je t'écris. Un an plus tard. Un an ça passe vite. Nous pourrions nous revoir. Frédéric Berg, 137 rue Saint-Henri, 75004. Je ne te donne pas le téléphone. Je voudrais d'abord de lire. F.

Dimanche. Chère Co. Je ne dors plus. C'est un printemps dans la nuit. Je t'ai donné peu de nouvelles de moi ces jours-ci. Tout ce que j'écris a trop de sens. Je ne ménage pas et j'invite tout le monde. Et quand on invite tout le monde, ce sont les mêmes personnes qui viennent. Les mêmes demanderesses. Pour la question. Toujours la même question : je passe ou je m'arrête? J'écoute ou je n'entends rien? Je voulais simplement, ici, que ça parle là où ça souffre. Quoi de plus tonique en somme, en un temps où les paroles ne font plus que placarder les nouvelles d'un monde qui fait semblant de ne pas tenir compte du compte à rebours? « S'il vous plaît dites-moi un mot. » « Vous, vous aussi. » « Puis-je vous raconter une histoire? » Ce soir, je n'attendais personne. Tout le monde me croit parti dans le Midi. J'ai dressé la table pour six, les beaux verres, les assiettes, les fourchettes, les couteaux, les cuillères à dessert, le sel, le poivre, les serviettes. J'ai dressé la table. Une table pour aucun repas. Pour le plaisir. Et si je n'avais fait que ça, avec toutes mes lettres? Je ne quitterai Paris que lorsque le printemps de l'Espérance sera achevé. Alors, fou, désesparé, quitté par la foule du texte, mais qui dans cette foule. J'ai déjà oublié tout le monde, je chercherai dans le jardin du Midi, le temps de l'été, mille raisons d'écrire en n'écrivant pas. Je ferai mille projets du roman au passé simple, prêt-à-porter, beau produit de consommation, que je suis bien incapable d'écrire. J'ai horreur du passé simple. C'est le temps du révolu. Un temps qui est rentré dans l'ordre de l'immobilité. Il annonce. la grisaille et le « ne vous sentez surtout pas concerné » d'une histoire qui ne peut être dangereuse, amoureuse, drôle ou exaltante que, pour ses personnages en champ clos. J'allais vers ma mère. Elle était soucieuse. Je l'aimais pour ce qu'elle me cachait. Je lui disais « raconte-moi une

¹² Hommage à Georges Brassens.

histoire, man! » Elle me répondait « peut-être, si tu es sage » ou bien « non, tu es trop grand maintenant ». La table est mise. Il n'y a pas eu de dîner. J'ai mangé une biscotte. Jean-Jacques m'a dit qu'il allait m'écrire. Je souhaite, cet été, vous retrouver tels que je vous aime, c'est-à-dire tels que je tiens à vous imaginer. Les chats ne comprennent pas pourquoi nous ne sommes pas encore descendus. Tiffauges rêve de forêts, de mulots, de couleuvres, de lézards et de blaireaux, ses grands ennemis. Tityse¹³ est couchée sur cette page. Elle me regarde intensément. « Quand partons-nous? » Je lui réponds en la caressant. Elle roucoule. Elle a des oiseaux plein la tête. Les papillons vont la rendre folle. Quel sera ce roman si je ne l'écris pas au passé simple? Y.

Lundi 11 juin. Le départ aura lieu le samedi 23 juin. Rendez-vous à partir de 18 heures, dans la clairière, au croisement du chemin de la Désirée et du chemin des Ravines. B 32 sur la carte d'état-major 0723. On peut laisser les voitures dans la cour de la ferme des Carques, à la sortie de Saint-Bastien. Le fermier, monsieur Lucques, les gardera. Nous nous cotiserons pour le remercier. Nous nous mettrons en route à 20 heures. Pour les retardataires, suivre le fléchage bleu. Sentier dit « des Vaudois ». La nuit tombera à 22h 27. Chacun apporte de quoi boire et de quoi manger. Il est conseillé d'emporter un pull-over et de quoi se protéger de la pluie. Cette année, la rencontre n'a pas de sujet. Elle n'a que l'objet de la rencontre. J'ose espérer que nous serons nombreux à saluer le lever du jour autour du feu de la Saint-Jean. Les retrouvailles sont devenues rares et considérables. Et puisque nous sommes cette année les organisateurs, nous n'organisons rien d'autre, nous ne prévoyons rien d'autre. La rencontre suffit. Amitié. Colette et Jean-Pierre. (17) 08.17.89 aux heures de bureau et (17) 75.69.84, domicile. Pas après 20 heures. Les enfants dorment.

Mardi 12 juin. Cher collègue et ami. Merci d'avoir bien voulu lire ma thèse sur *Le Nouveau Comique au théâtre*. Chose triste à dire, il vous y a fallu du courage: ce sont de redoutables pavés, ces doctorats d'Etat. Et puis ces minutieuses dissections du produit humain le plus jaillissant: la drôlerie! Ces interminables analyses des combinaisons les plus subtiles et explosives! Quelle pitié! Mais c'est le prix à payer pour essayer de comprendre, et surtout de faire comprendre – du moins par démonstration. L'analyse de Proust, elle, ne dématérialise pas sa petite madeleine, ses aubépines, ses pavés inégaux, ses tintements de vaisselle: il nous *raconte comment* il cherche et trouve, plutôt que *ce* qu'il trouve, et il nous expose ce qu'il trouve plutôt que les arguments pour le faire admettre. La littérature, seule attachante, se plie fort mal aux contraintes de la méthode scientifique, seule probante. Vieille histoire: déjà Pascal avec son art d'agréer, si supérieur à l'art de persuader. Mais la règle du jeu, dans une thèse, c'est de persuader. L'agrément y paraîtrait suspect: l'ère du soupçon y subodorerait une tentative de séduction pour faire négliger le côté captieux d'un argument, le passage boiteux d'un raisonnement. Et avec ça, je me plains qu'on ne lise aucune étude de ce genre sur le comique! Il vaudrait mieux en deviser avec esprit et sympathie, non pas en dissenter. Cela dit, je voudrais quand même me laver d'une présomption de pédantisme, non plus obligé par le genre de la thèse, mais gratuit. Vous vous étonnez, avec une politesse narquoise - mais si, mais si, ne vous en défendez donc pas -, de mes nombreuses reprises de termes, soulignées par un « je dis bien » (par exemple: « de l'humour, je

¹³ En réalité, Tityre. Il s'agit probablement d'une erreur de transcription. Voir *Une vie de chat* <http://www.yvesnavarre.ch/html/Uneviedechat.htm>

dis bien: de l'humour au sens précis que j'ai donné de ce mot, et non pas de comique en général »). C'est sans doute un tic d'enseignant qui veut faire percevoir ses nuances par ses étudiants. Mais, quand je vois comme il se répand dans le journalisme, les déclarations politiques et d'autres énoncés peu magistraux, je pense que l'incons(is)tance du public en est la cause essentielle. La fonction crée l'organe: à volatils auditoires, insistant énoncé; à saisie approximative, précision indiscreète. Les gens n'en sont certes pas à mettre partout « un mot pour un autre », comme dans l'excellente « comédie éclair » de Jean Tardieu (*Théâtre de chambre*, I); mais quand les médias, et même des écrits soignés, confondent « outrancièrement » et « outrageusement » (outrageusement fardée! quel outrage y aurait-il donc là?) ou « componction » et « compassement » (s'avancer avec componction! que ferait là un sentiment poignant de ses péchés?) ou encore « valoir » et « falloir » (il faudrait mieux... !), vouloir se faire entendre autrement que « dans une brume doucement sonore » (Debussy: « La cathédrale engloutie », in *Préludes*, livre I^{er}, n° 10) exige des précautions pédagogiques comme mes soulignements plus ou moins commentés. Je n'en admire que plus vos articles alertes et substantiels sur le genre épistolaire comme rencontre de l'esthétique et de l'existentiel (de l'art et de la vie, pour user de vocables plus flous mais plus attachants) dans un acte de communication différée. Vous donnez envie de vous répondre par lettre (et ceci même en est la preuve), au lieu de sauter sur le téléphone (forme de correspondance charitablement autodétruite) ou d'attendre placidement le plus proche colloque au cours duquel se rencontrer. La lettre, c'est le contraire de la thèse: on doit poliment se limiter; on doit, pour établir et garder le contact, se montrer avant tout agréable ou attachant; on doit, pour communiquer, co-répondre avec son correspondant, donc lui répondre, mais aussi émettre des propos(itions) appelant réponse. Et puis, une correspondance suivie n'est pas un écrit relativement intemporel: les couleurs du temps s'y devinent, décours des saisons, émergence d'événements, moire changeante des atmosphères collectives (politiques, sociales, familiales) et des états d'âme individuels. Cela donne entre deux mêmes correspondants un contrepoint déjà perceptible dans les lettres d'un seul, comme vous le montrez si bien pour Mme de Sévigné, dont les lettres à sa fille sont pourtant privées de la contrepartie extérieure rédigée par cette dernière. Mais, même sans cette polyphonie déjà romanesque, n'importe quelles lettres, même de rédacteurs tous différents, donneraient une sorte d'écho du monde, fût-ce sans autre lien que de se succéder au jour le jour. Voilà bien, me direz-vous avec votre coutumière ironie gentille, une lubie d'universitaire, d'écrivain qui rêve à un travail de véritable écrivain, une pseudo-crédation esquissée au conditionnel, comme jouent les enfants: moi je serais l'épicier, tu serais la cliente, etc. Mais cela aussi c'est le privilège et le charme des lettres: la permission de dériver, la pente de la rêverie, l'invite à la confidence. Ce dernier mot me ramène à la part inévitable d'information dans la correspondance même la plus éthérée. Ma femme, qui se rappelle à votre bon souvenir, et notre fille aînée ont réussi à garder leur emploi, ainsi que nos garçons; mais eux, dans l'informatique, n'y ont pas de peine; je n'en dirai pas autant de notre cadette, avec tous ses diplômes, qui cherche toujours un travail en rapport avec ses compétences - et, si possible, son niveau; mais les Travaux publics sont un secteur durablement de plus en plus sinistré; alors, elle fait ici et là des « jobs », notamment grâce à ses aptitudes en maths. J'espère qu'il n'y a chez vous aucun souci de cet ordre. Croyez, je vous prie, cher ami, à mon estime un peu jalouse devant l'étendue de vos talents, et à ma sympathie, un peu envahissante peut-être. Henri. P.S. Connaissez-vous, de J. Sternberg, une nouvelle de science-fiction en forme de correspondance-piège:

« Bien sincèrement à vous » (in *Futurs sans avenir*. Laffont, Ailleurs et demain, p. 133 sqq.)? Un extra-terrestre s'y informe complaisamment des choses de notre Terre auprès d'un consciencieux bureaucrate, avant de lui révéler que son papier est porteur d'une subtile substance hautement et promptement transmissible qui... Mais lisez donc cela. Bien sincèrement à vous.

Mercredi 13 juin. Chère Rolande. Nos rendez-vous se sont espacés. Ce n'est plus la même curiosité. Je n'ose pas t'appeler au téléphone. La voix de ta mère tombe comme un couperet « elle n'est pas là! » Et si j'insiste pour savoir à quelle heure je peux te rappeler sans la déranger, elle me dit froidement (elle a donc été amoureuse) « je ne sais jamais quand elle rentre. Je ne la surveille pas ». Qui régit une amitié? Qui est le régisseur? Notre amitié est curieuse. Elle appartient aux partenaires, toi, moi, mais c'est un régisseur qui décide de sa ligne de force, avec ou contre les partenaires, toi, moi. C'est peut-être pour cela qu'elle est boiteuse et forte. Toutes les grandes aventures amicales sont mortes avec leur régisseur. Mais qui est le régisseur? Et, quel que soit le régisseur, l'amitié continue. Et se nourrit même étrangement de ses déchirures. Il peut y avoir de grands changements mais elle ne peut être nouvelle. Même s'il y a des haines, des refus, au moment de la rencontre, l'amitié fait front. C'est beau. Et je t'écris tout ce que tu ne veux pas lire. Tu es fuyante. Tu joues à la régente. Je t'ai vue pâlir plus d'une fois. Et, à chaque fois, c'était très exactement au moment où tu allais te dire. Et si tout se joue, désormais, sans aucun débat, partout, je désire encore débattre de nous. T'entendre au moins dire non, si c'est non. Oui, si c'est oui. Je te donne jusqu'au samedi 23, dernier jour du printemps. Pour me faire signe. C'est l'ultimatum du régisseur. Ni toi ni moi. Je te caresse et je te prends par la taille. Léo.

Le 14 juin. Cher François. Je le connais à peine. Nous avons passé une nuit ensemble. Je sais tout de lui. C'est encore un enfant. Il est coquet. Il a envie d'être cajolé. Je l'intimide beaucoup. Il ne sait pas trop ce qu'il fait dans la vie. Il est touchant. Extrêmement charmant. Nous nous sommes revus deux fois. Nous n'avions déjà plus rien à nous dire. Et plus rien à faire, ensemble, au plus étroit. Plus aucune inquiétude et une si grande quiétude que j'ai senti naître en moi la terrible frayeur que m'inspiraient les jouets, leur mise à ma disposition, le devoir que j'avais de me distraire avec eux sous le regard des grands qui me les avaient offerts. Je n'ai jamais aimé les jouets. J'ai tout de suite aimé les êtres. Pour ne pas jouer avec eux. Je ne peux pas applaudir à la jeunesse qui a l'air de tout savoir, de tout comprendre. Le jeune homme vient d'arriver. Je lui ai dit que j'avais une lettre à terminer, que nous irions la poster et ensuite, seulement, dîner ensemble. Il lit le journal, près de moi. Il ne sait pas que je te parle de lui. Il a passé toutes ses années d'enfance et d'adolescence dans des pays étrangers, avec un père militaire et une mère sans aucun doute exquise dont il a la grâce et le maintien. C'est un peu gênant. Il a mis sa plus belle veste pour sortir avec moi. Il fait semblant de lire le journal. Je fais exprès de faire durer la lettre. J'ai tout de suite tout su de lui. Il n'a que du charme. Il est prudent pour le reste et se tient en retrait pour la connaissance, le cultivé. Il n'a rien à proposer d'autre que la belle image d'un être dont on ne peut même pas se dire qu'il est naissant. C'est un billet neuf. S'il s'approche de moi, j'ai peur qu'il me touche. Une brise quand il arrive. Sa tête sur mon épaule quand je lui ai servi à boire. Et dans quelques minutes, au restaurant, les regards des tables voisines. Est-il mon ami? Est-il mon fils? Il y a du routier dans l'amour. De l'indispensable chemin parcouru. Un immense besoin d'avoir vécu au moins un peu

d'histoire ensemble. Sinon, il faut tout expliquer. Ouvrir le tiroir aux souvenirs. Je me suis dit tout de suite que c'était immensément lui. Comme un héros de premier roman. Et il s'appelle Eric. Te souviens-tu, *Le Prince Eric*? C'est lui. Et je savais tout de suite tout de lui. Je n'aime, chez les êtres, que l'ombre, le refus, et le doute. Je n'aime que ma fuite et ma séparation. Les voies en impasse me fascinent. Elles sont à l'image de ma vie. Au bout, un mur. Tout s'arrête là. Sans suite. J'ai rencontré un beau jeune homme. Lui aussi faisait des projets. Je vais mettre cette lettre dans l'enveloppe. Je vais écrire ton adresse. Je vais choisir un beau timbre. Nous allons sortir. Il y a une boîte aux lettres au coin de la rue Desrenaudes. Nous irons dîner à l'Auberge alsacienne. Je commanderai un sérieux de bière. Et, un peu soûl, je sais que je vais me moquer de lui s'il me dit « mon ex-ami me... » ou « pourquoi ne vis-tu pas avec quelqu'un de ton âge? » C'est une toute petite histoire. Il vient de plier les journaux. C'est un jeune homme de bonne famille. Il a le regard un peu trop clair des fils de militaires. Je sais qu'après le dîner nous nous quitterons sur le trottoir. « Je prends le dernier métro, et toi? » « Non, je rentre à pied. Nous ne nous reverrons plus. » Alors, dans les rues, j'interroge les façades des immeubles. Les familles dorment. Je circule en parasite. Il me faudrait douter de quelqu'un avec violence pour de nouveau tomber en amour. Et cette fois ne pas me relever. Cette année, il y a de grands trous dans mon carnet d'adresses. Je ne sais rien d'Eric, de son âge et de son temps. Je crois qu'il ne se rend compte de rien, et que la féconde gravité du heurt amoureux ne le frappera pas de sitôt. Je t'avais promis de t'écrire dès que j'aurais rencontré quelqu'un. Il est parfait. C'est fait. Il n'y a rien à dire. C'est fini. Cet été, nous irons nager de plus en plus loin vers le large. Je n'ai plus peur maintenant. Je te salue. Ton ami. Charles.

15 juin. Monsieur. Votre dame refuse le bonjour. Je ne vous ai jamais vu. L'escalier n'est pas un cendrier. Chaque jour vous jetez et écrasez votre cigarette sur le palier du second étage ou entre le second et le troisième. Une habitude et votre droit me direz-vous. Mais je me suis prise à rêver que notre immeuble prenait feu. Depuis trois ans déjà, je ramasse, chaque jour, votre mégot. Votre dame, au moins, pourrait le faire. Mais sans doute préfère-t-elle croire que vous avez vraiment arrêté de fumer. Et que quelqu'un d'autre, dans l'immeuble, salit notre vieil escalier. La poussière peut prendre feu, le saviez-vous? Depuis quinze jours, par humour, tout ce qui nous reste si nous ne voisinons pas, j'aligne vos mégots sur votre palier. Et, chaque matin, je les retrouve alignés. J'en ajoute un de plus. Vous n'avez pas compris? Alors, ci-joint seize mégots en vous demandant d'arrêter. Votre voisine du sixième étage, gauche. Bien cordialement. Madame Smadja.

Le 16 juin. Chère Clara. Tu parles trop. Tout ce que tu dis est retenu contre toi. Je t'observais et je t'écoutais, hier, après le dîner, chez Marc. Ce besoin de séduire et cette folie de tout dire, cela nous amusait, autrefois. Et autrefois, c'est il y a encore si peu de temps. Il faut croire que quelque chose a changé en très peu d'années, et que le plaisir d'une amie qui raconte et qui captive n'est plus reçu de la même manière. Tu avais inventé, en 68, un mot pour qualifier les discours savants, bien charpentés, idéologiques en diable et finalement si complexes qu'ils étaient simplement opaques et gris, une incompréhensible obstination à distinguer la pensée du vécu et la foule de l'individu. Ce mot, c'était *cacaphonia*. Il nous faisait rire. Nous lui inventions toutes sortes d'étymologies. Le bruit, la confusion, la poubelle, le fourre-tout. Et néanmoins, c'était un nom de fleur. Une fleur peu gracieuse qui ne trouvait ses racines que dans la réticence, l'hypocrisie ou l'ambition la plus plate.

Nous ne sommes plus un bon public pour toi. Tu parles trop. Tu nous dis trop. Tu as l'air égaré d'une personne qui ne peut plus sortir de la foule et qui raconte une dernière histoire pour arrêter quelqu'un, au moins quelqu'un. Mais c'est la fuite pour chacun. Règne l'esprit d'un exode et du balluchon. Tu ne nous fais plus rire. Jacqueline a dit qu'on ne t'inviterait plus. Et qu'en tête à tête, pis, tu pouvais parler des heures durant, empêchant l'autre de te quitter. Je t'aime ainsi. Tu me fais penser à cette histoire qu'un comique raconte à la radio: une voiture passe en trombe près d'une famille qui pique-nique au bord de la route. Il leur crie « bande d'abrutis ». La famille répond « merci ». Cette histoire, il faut la raconter en vitesse. A la vitesse où tu vas, flanque-toi un bibi garni de violettes écrasées sur la tête, gratte une mandoline, et va gueuler à la terrasse des cafés. Il y aura de la demande si tu ne te prends pas au sérieux. Tu pourras dire les mêmes choses. Et elles ne seront pas retenues contre toi. Ou bien je t'emmène en Suisse, faire de l'escalade. Départ le 22 au soir. Train de nuit. Arrivée le 23 à l'aube. Direction Saas Fee. Puis les refuges. Et de refuge en refuge. Trois semaines. Je te mettrai un cadenas à la bouche. On fera *papageno papagena*. Et en haut tu pourras crier. Je retirerai le cadenas pour t'embrasser. Je t'adore parce que tu changes. Parce que tu te perds. Parce que tu vieillis. Tu peux compter sur moi. Steph.

17 juin, Dimanche. Chers parents. Quand vous rentrerez de promenade, vous ne me trouverez pas à la maison. Je pars. N'alertez personne. Ne vous inquiétez pas inutilement. J'ai raté mes examens mais je les réussirai l'an prochain. Même si j'ai l'impression que cette science, acquise, et sa discipline ne me serviront à rien. Je vous fais confiance. Je ne vais pas m'arrêter. Mais je pars, pour l'été. J'ai pris ma décision en début d'après-midi. Je vais vers le sud. Je vous enverrai une carte postale, chaque lundi. Il n'y a pas eu préméditation, comme pour certains crimes. Et si nous avons parlé de ce départ, je vous aime trop pour ne pas savoir que vous m'auriez « à juste titre » expression de toi papa, et « c'est tellement plus raisonnable », expression de toi maman, convaincu de rester avec vous. Je pars seul, en auto-stop. J'ai 2 200 F. L'argent que je gardais pour la mobylette. Et 327 F trouvés dans le tiroir de la table de la cuisine. Désolé. Je vais vers l'Italie et la Sicile peut-être. Je veux voir d'autres paysages. Dans ma carte d'identité, j'ai glissé une fiche avec notre nom, notre adresse et notre téléphone, en cas d'urgence. Mais il n'y aura pas d'urgence. Si nous en avons parlé, je ne serais pas parti. Ne t'en fais pas maman, je n'attraperai pas froid et je me nourrirai bien. Je vous embrasse. Tous les deux. Fort et franc. Pierre.

Lundi 18 juin. Billet doux. A toi. Le vainqueur n'est pas forcément meilleur que le vaincu. La course au sommet nous a perdus. Une solitude s'est creusée entre moi et l'autre, moi et les autres, comme ça, ni vu ni connu. Trop vu trop connu, à force de savoir tout, de vouloir tout expliquer, de vouloir tout de l'autre et d'être voulu tout entier par l'autre, par les autres. Par toi. Pour toi. Par et pour moi. Nous nous souhitions au sommet. Patatras. Une solitude s'est creusée, pendant des années. Rien ne la comble. Ta présence me comblait, mais cela n'a pas suffi. Tu as choisi l'absence. Maintenant je sais que « ça n'a servi à rien », que « ça ne sert à rien », que ce n'était « que du scénario ». Le vaincu salue le vainqueur. Billet doux. Affection. J.-F.

Ce 19 juin. Un mardi comme les autres. Cher Lucien. C'était l'anniversaire d'Anna. Un repas. Nous étions neuf à table. Raphaël avait prévenu qu'il n'arriverait qu'au

dessert, pour l'ouverture des cadeaux. Chacun avait déposé un petit paquet dans une corbeille, dans l'entrée. Tu sais à quel point Anna, comme tu le dis, « est de l'autre siècle ». Mais tu ne lui rends plus visite. Vous êtes fâchés. Ses manies t'agaçaient. Nous avons donc fêté son soixantième anniversaire pour la septième fois. Après les fromages, Marie a mis le couvert de Raphaël. Nous nous sommes tous un peu déplacés. Puis il y eut le coup de sonnette. Et Raphaël a fait son entrée en tendant un grand verre de cristal plein de champagne. Au fond du verre il y avait des louis d'or. C'était son cadeau. Anna a bu le champagne comme une Madelon, debout, le poing sur la hanche. Puis elle a fait tinter les pièces dans le verre vide. Raphaël a pris place. Marie a servi les gâteaux et les sorbets. Nous sommes passés au salon pour le café et les liqueurs. Quand je suis reparti, un peu avant minuit, nos paquets étaient dans le panier, dans l'entrée. Anna les avait oubliés. Raphaël a encore eu le premier rôle. Aux nouvelles de ce matin: Marie a jeté les pièces d'or à la poubelle. Elle les croyait fausses. Alors? A bientôt te lire. Ton ami Marcel.

Mercredi 20. Mon amie grande. Quand vas-tu revenir à Limassol? Ta serpente pourra-t-elle jamais se trouver près de la fontaine? Est-ce que tu te rappelles que nous sommes allés ensemble à l'ancienne forteresse et qu'il pleuvait beaucoup? Est-ce que là-bas, en France, où tu te trouves, il pleut comme ça? Ici, il ne pleut plus. Est-ce que là-bas, chez toi, c'est l'été ou l'hiver? Nous aussi, nous voulons venir un jour. Quand est-ce que vous pourriez nous voir si on vient, en hiver ou en été? Ma petite soeur est née. J'ai un bureau. Nous avons deux poules et deux pigeons. Je languis de toi. Je veux que tu ne tardes pas à venir, que tu viennes vite. Je te veux, c'est pour ça. La peau de couleuvre m'intéresse et je te remercie beaucoup. Est-ce que là-bas, en France, chez toi, c'est Noël ou bien est-ce que Noël est passé? Vous avez un grand jardin avec des légumes? Je suis reconnaissant pour le désir. Ma soeur est bébé encore. Elle a une semaine. L'adresse de mon école est: Aristoteli Valaoriti n° 1. Je t'embrasse. Alexis.

Le 21. Patrick. Surtout, cette page me remplit de joie. Je me sens vivante encore pour un long temps. Alors qu'il me semble que j'étouffe tant la lutte est terrible, fermée, à visages et paroles fermés, pour la vie quotidienne. C'est le désir, permanent, honteux, insistant, par les institutions, de celui ou celle qui dit « je ». Je suis seule. Je travaille. Je crée. Je marche, sans commencer par avoir peur. A cela, nulle réponse. Agnès.

Vendredi 22 juin. Chère Diva. Nous disions *non amare piú : é un inferno*. Et ce cri d'Idamante à Illia *non ho colpa e mi condamni* qui nous installe au coeur du malentendu. Il s'agit bien d'appropriation, d'incivilité (*incivittà*), d'absence de scrupules. Notre époque. Ce temps que nous vivons. Comme Toscanini accusait ses musiciens d'attentat contre la musique, peut-on parler d'attentat contre la vie? Sommes-nous le sujet de la vie, ou bien le sujet est-il la vie !!! Pas de lois, ce seraient de mauvaises moeurs. *Non fa niente, ci arriveremmo lo stesso*. A toi. Eugenio. P.S. Ne plus aimer: c'est un enfer. Je ne suis pas coupable et tu me condamnes. Ça ne fait rien, on y arrivera quand même.

Le 23 juin, matin du 24. Cher Adrien. C'est un peu avant le lever du jour. La belle heure. On fait le point. Quand on peut, quand on veut, quand on ose, c'est toujours le dernier jour du printemps ou un des premiers jours de l'été. Les saisons n'ont pas de frontière. Curieux signe des temps. Tout divise sans passionner. Tant d'énergies

pour un combat passéiste. Au programme des jours actuels, le chômage, l'inflation, la crise du lait, celle de l'automobile, le malaise des patrons, celui des cadres et celui des ouvriers, des attentats, des réunions au sommet, des pétroliers bombardés, des cars de touristes, des cérémonies du souvenir, des préretraités qui s'ennuient, les enfants qui se raréfient, un fou qui chante dans la rue *Ah ça ira, ça ira. ça ira!* la nuit, et cette lettre que je t'envoie. Quand tu seras en âge de la lire, tu ne la comprendras pas. Certains détails ne voudront plus rien dire. La plaidoirie a duré tard dans la nuit. Ce fut un procès-fleuve. Voici l'ultime témoignage d'un responsable d'une unité de recherche sur la santé mentale et la déviance de l'enfant et de l'adolescent. *Il n'y a pas de violences individuelles sans violence institutionnelle. Dans une institution où il y a un projet pédagogique, le personnel est entraîné, motivé. et la violence qui n'est pas un signe de faiblesse n'intervient pas. Il y a vingt-cinq ans un tel procès n'était pas envisageable parce que les pratiques violentes des institutions étaient quasi systématiques. Il faut faire comprendre aujourd'hui qu'un autre fonctionnement est possible.* Jugement le 26 juin. Mais quel procès? Qu'est-ce que je te raconte? Que restera-t-il de tout cela quand tu pourras prendre connaissance de cette lettre? Nous voulons des mots pour enrichir l'existence. Lire pour se désaltérer et pour le plaisir. Nous attendons le risible, le grandiose et l'humain. C'est toujours la raison du fou contre la raison d'Etat. Il faudrait une profusion de trouvailles, un rythme de cavalcade. Colette disait *L'amour n'est pas un sentiment honorable.* Il faut des histoires d'amour, de soleil et de contrebande. Comment dit-il le vieux figoleur dans sa chronique? *Toute littérature exorcise un vice et chante un exil.* Je suis un exilé d'Alma-Ata. Il va falloir que je fasse accorder le piano pour l'été. Mais l'accordeur est intouchable. Il est toujours en balade. Et cette année se déplacera-t-il? Tout ça pour me retrouver, comme l'enfant que tu seras bientôt, à déchiffrer le même mouvement lent de la même sonate, dite « facile », en *ut*, de Mozart. Le culte du bien-dire, c'est le charabia de l'après-guerre. Quatre saisons s'achèvent. Ici. Maintenant. Je n'ai fait qu'une promenade. Perdu au bureau des enfants perdus. On ne m'a pas réclamé. Je n'ai plus de parents. Tu as les tiens. Je te salue. Et demain, tout à l'heure, dans quelques heures, vais-je avoir peur? Comment peut-on se sentir quitté par la foule? *//s* disaient que je ne parlais que de moi. *//s* n'ont pas dit que je ne parlais que des autres. Moi ou les autres, c'est fini, fondu. *//s*. Qui sont-ils? Il faudrait que je disparaisse. Mais combien de temps? Et pour quel jeu, quelle manière de réapparition? A quoi correspond cette tyrannie du « rendre rare », ce goût délabré du coup de théâtre? Un mystère qui n'est qu'un calcul, de la surprise qui n'est qu'une farce de plus? Une lucidité atroce? L'audace des sacrilèges? Une descente aux enfers sublime? Une langue pulpeuse qui sait jouir de toutes les musiques? Un apprentissage de la dérision, seule défense contre l'absurde et le tragique de notre condition? Un livre meurtri, dur, dérangent, pathétique? Voilà ce qu'ils disent d'eux, entre eux. *//s*. Mais qui sont-ils? Je n'ai fait que me promener, Ce n'est qu'une promenade. J'ai peur, dans quelques heures, de me sentir quitté. Ce ne sera pas vraiment la paix, l'apaisement. Enfant, sur une carte de l'Union des républiques socialistes soviétiques, à la frontière de la Chine, un nom de ville me fascinait: Alma-Ata. Je rêvais que je venais de là. Mes chevaux s'appelaient Flambeau, Jappeloup, Jiva, Juniperus et Krichna. Je rêvais d'amis. De haltes. Je rêvais de Valparaiso. J'aurais voulu faire le tour du monde. Me perdre. M'égarer. Mon coeur est toujours à Alma-Ata. Je serais bien déçu si j'y allais, dans cette ville-là. Ma vraie ville natale. La natale de mes rêves. Et de mes espérances. Et après? Et maintenant? Demain? Dans quelques heures? De nouveau les saisons? On verra. On vivra. Mais pour la

triche: non. Ça voyage terriblement en moi. Ça voyagera en toi, si tu le veux. A bientôt. Ton ami.
